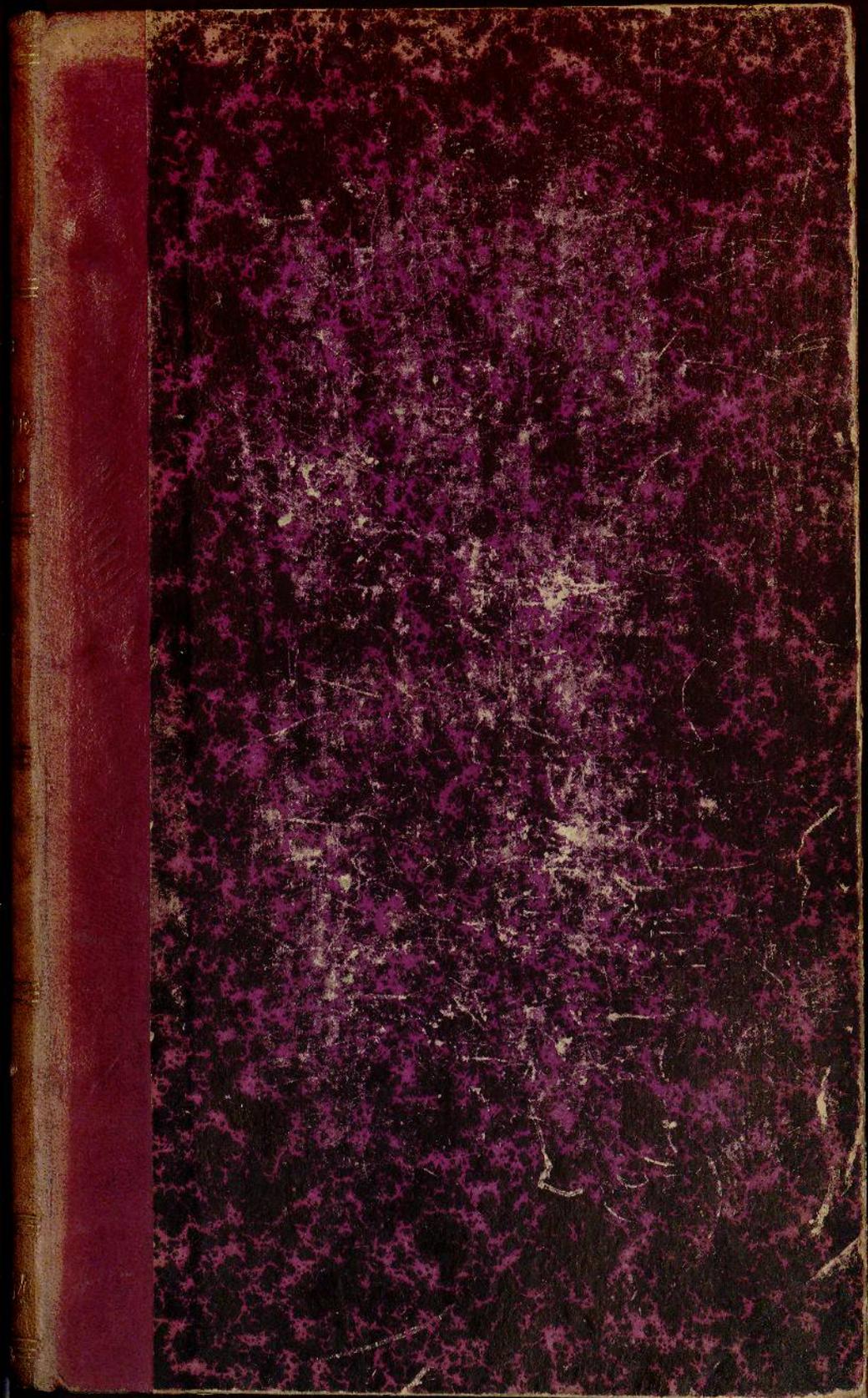


VINGENT

L'UNITÉ

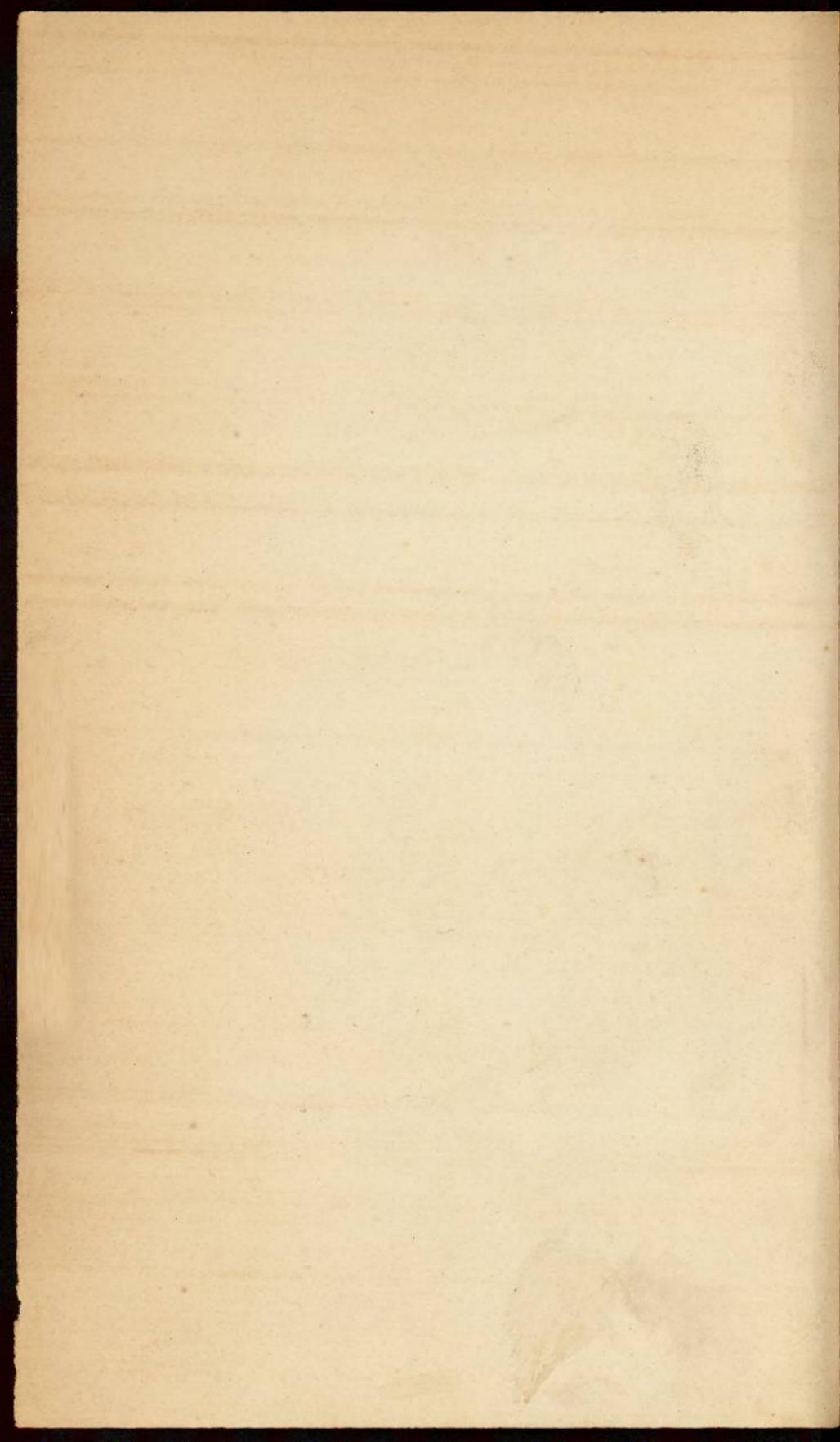
RELIGIEUSE

13.074





Diel.



Res. Mn 13.074

OBSERVATIONS
SUR
L'UNITÉ RELIGIEUSE,

EN RÉPONSE AU LIVRE

DE M. DE LA MENNAIS,

INTITULÉ :

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION,

DANS LA PARTIE QUI ATTAQUE LE PROTESTANTISME.

PAR **J. L. S. VINCENT,**

L'UN DES PASTEURS DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE NISMES.



A PARIS,

CHEZ TREUTTET ET WURTZ, LIBRAIRES,

RUE DE BOURBON, N.° 17,

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1820.

1706

PRÉFACE.

C'EST, je l'avoue, avec une extrême répugnance, que j'ai publié ce livre. Ceux qui me connaissent, croiront, je l'espère, à la sincérité de cette déclaration. Ils doivent avoir remarqué combien la tolérance et le support des opinions religieuses se lient intimement avec mes propres opinions. Ce n'est donc pas avec un livre de controverse que j'aurais voulu me présenter devant le public; et je ne m'y serais point décidé, si le protestantisme n'eût été calomnié, et s'il n'eût fallu combattre un système qui va droit à l'intolérance.

Ce n'est pas que, dans cette discussion, il ne se soit présenté des questions auxquelles j'attache une haute importance, et que j'aurais volontiers traitées. Mais il m'eût été plus doux

de les traiter pour elles-mêmes, et non pour réfuter un système que l'on soutient avec zèle, et que l'on nous dit être la religion de la moitié de la chrétienté.

Si M. l'abbé de la Mennais, au lieu de se borner à attaquer, eût voulu développer ce système, j'aurais mieux su comment m'y prendre pour lui répondre. J'aurais pu à mon tour attaquer les dogmes qu'il aurait établis, et peut-être en dévoiler le peu de solidité. Dans l'incertitude où il m'a laissé, je me suis sans peine imposé la loi de ne point entrer dans la discussion des dogmes particuliers.

En général, tous les raisonnemens de M. de la Mennais se réduisent à ceci : Il serait fort avantageux d'avoir une religion fondée sur une autorité permanente et infaillible — En supposant qu'on ne puisse pas faire la contrepartie des tableaux qui nous sont présentés, il reste toujours une grande

question à résoudre : Existe-t-il une telle autorité ? Aussi long-temps que cette question ne sera pas clairement résolue par l'affirmative, les protestans, qui s'en tiennent à l'Évangile, seront absous du reproche d'inconséquence. Or, M. de la Mennais a-t-il résolu cette question ?

M. de la Mennais n'ayant pas prouvé que son église est infaillible, je n'ai pas dû la supposer telle, et je me suis borné à discuter les moyens et les conséquences du système d'autorité, qui la distingue du protestantisme. D'ailleurs, quel intérêt y aurait-il aujourd'hui à prouver que l'église romaine n'est point infaillible ? Qui resterait-il à convaincre ?

M. de la Mennais, en cherchant à combattre l'indifférence religieuse, confond sans cesse, dans le mot *religion*, et le catholicisme, et les religions anciennes, et ce sentiment religieux, qui se retrouve chez tous les

peuples et qui fait la base de toutes les religions. Cette confusion dans les termes en a jeté beaucoup dans les idées. Il me suffit d'en avertir ceux qui pourront se livrer à la lecture de son ouvrage.

Que s'il venait à être prouvé que la religion n'est point une affaire de gouvernement et d'administration, mais une affaire de cœur entre Dieu et sa créature, par le moyen de l'évangile, les raisonnemens de M. de la Mennais n'auraient plus de base, et il se trouverait qu'il n'a combattu que des fantômes.

Au reste, le succès même du livre de M. de la Mennais, prouve que l'indifférence religieuse n'est point en France aussi grande qu'il l'a cru. Il est sans doute le premier à se féliciter de son erreur.

Si mes amis trouvent que le ton de mon ouvrage n'est pas toujours assez tranquille, et que parfois j'en ai

trop dit, je les renverrai aux écrits de M. de la Mennais lui-même; et alors, ils trouveront peut-être que je suis encore assez modéré.

L'immense majorité des Français qui professent la religion catholique, me rendront, je l'espère, la justice de croire que, dans cet écrit, je n'ai voulu ni les humilier, ni les braver. Leurs opinions sont loin d'être ultramontaines; ils gémissent comme nous sur les abus du système que l'on voudrait faire encore une fois prévaloir; ils ont fait usage de leur raison pour se donner une croyance; et n'ont pas pour cela abandonné le christianisme ni perdu toute piété. Ils peuvent différer de nous en plusieurs points; mais ils ont toute notre estime; et des déclamations insensées ne détruiront pas, nous osons l'espérer, la bonne harmonie qui règne à peu près par-tout entre les Français catholiques et les Français protestans. Il en fau-

drait beaucoup sans doute pour persuader aux uns que les autres leur nuisent sur la terre, et les mettent en danger de perdre leur salut dans le ciel.

Cet ouvrage était prêt il y a trois mois. Des obstacles dont je n'ai point été le maître en ont retardé l'impression. Et maintenant je vois avec regret que les circonstances où il voit le jour peuvent le faire regarder comme intempestif. Mais quand on nous prodigue les accusations les plus odieuses et les plus absurdes, n'est-il pas toujours instant de nous défendre ?

En terminant cette préface, j'éprouve le besoin d'exprimer mon admiration pour l'ouvrage que j'ai combattu. Il y a des chapitres entiers que j'ai lus avec ravissement. Ah ! pourquoi faut-il qu'un talent si beau se consacre aussi souvent à diviser et à aigrir, au lieu de réunir, d'adoucir et d'instruire !

OBSERVATIONS

SUR

L'UNITÉ RELIGIEUSE.

RIEN n'est plus opposé au véritable esprit de la religion que les querelles théologiques. Elles méconnaissent des droits si sacrés ; elles allument des passions si impétueuses et si constantes ; elles se nourrissent de tant de fiel ; et , quand elles sont parvenues au plus haut point de leur furie , elles reculent si peu devant les plus épouvantables excès , que , parmi tous les fléaux dont l'humanité fut si souvent désolée , il n'en existe point , on peut le dire sans crainte , de plus dévorant , ni de plus tenace. C'est par elles que le christianisme a perdu peu-à-peu son antique simplicité pour devenir un système souvent incohérent de subtilités et d'erreurs. C'est par elles que les haines les plus violentes furent allumées , et que naquit enfin le terrible

fléau des guerres de religion. Et s'il est juste de dire que les controverses modérées, quand l'amour de la vérité les conduit et quand la charité les accompagne, favorisent les progrès des lumières, augmentent le véritable zèle, et préviennent l'indifférence, il n'est pas moins juste de convenir que les passions humaines ont permis bien rarement jusqu'ici que les disputes religieuses ne fussent pas un malheur.

Il semblait que notre siècle devait être à l'abri de ces querelles, ou du moins n'en plus voir que de franches et d'utiles. Ce qui le caractérise, c'est l'esprit de tolérance et de support. On a considéré les diverses sectes chrétiennes par ce qui les rapproche, et non par ce qui les divise, et l'on a été surpris de se trouver d'accord sur un si grand nombre de points. On a senti que, si la vérité existe quelque part, le seul moyen de la connaître, c'est de se livrer à un examen impartial et non prévenu. On a vu que la sincérité était la première condition pour que la religion fût utile, et l'on en a conclu que de toutes les erreurs la plus funeste est celle dans laquelle tombent les intolérans. Mais, à côté de cet esprit de douceur et de charité, dont l'influence s'étend chaque jour, avec l'expérience de ses heureux

résultats, un autre esprit s'agite et s'inquiète ; un esprit d'exclusion , un esprit de servitude , aux yeux duquel les protestans ne sont plus chrétiens , et les Français ne sont plus catholiques. Rien ne répugne davantage à nos sentimens et à nos goûts que d'entrer en discussion avec les hommes que cet esprit anime. Il nous eût été si doux de vivre en paix ! Mais les reproches qu'ils nous adressent sont si graves ; ils sont présentés avec tant d'art , et mêlés de tant d'amertume , qu'il nous est impossible de garder plus long-temps le silence. On nous accuse d'être conduits par nos principes à l'athéisme et à l'immoralité. Qu'il nous soit permis de montrer qu'en adoptant les principes de la réforme , il est encore possible d'être honnêtes gens et de croire en Dieu.

Parmi plusieurs ouvrages , dans lesquels on découvre aisément cette tendance hostile , le plus remarquable sans doute est celui de M. de la Mennais. La passion seule pourra contester à l'auteur un talent rare pour bien écrire , et des idées souvent justes , lumineuses et fortement exprimées. Mais aussi la passion seule pourra ne pas y voir ce dangereux mélange du vrai et du faux , par lequel on fait passer l'un à la faveur

de l'autre ; cette adresse à confondre des idées distinctes , pour en tirer les mêmes conséquences ; à séparer des idées qui devraient se confondre , pour en tirer des conséquences opposées ; en un mot , cet art subtil qui déplace tout doucement le véritable état de la question , pour faire tomber l'adversaire dans des absurdités auxquelles il n'a jamais songé.

Sans doute il nous serait impossible , dans les bornes de cet écrit , de relever tous les passages de M. de la Mennais qui peuvent justifier ces reproches. Nous examinerons sa doctrine dans son ensemble ; et nous jetterons dans les notes quelques remarques de détail , qui rompraient le fil du raisonnement.

Le but de M. de la Mennais est d'établir qu'il faut *unité* absolue dans la foi ; et que , pour arriver à ce résultat , il est indispensable que le peuple puise sa croyance , non dans la raison , ni dans l'Évangile , mais dans l'autorité. Il est inutile d'ajouter que cette autorité décisive , à laquelle chacun doit se soumettre , est l'autorité de l'église dont M. de la Mennais fait partie. Pour justifier les protestans , qui n'admettent comme règle de leur croyance que l'Évangile , nous n'examinerons pas jusqu'à quel point les

dogmes enseignés et soutenus par cette église , à laquelle M. de la Mennais veut tout soumettre , s'accordent avec les dogmes enseignés dans l'Évangile , qui doit être infaillible pour lui , comme il l'est pour nous ; nous n'examinerons pas jusqu'à quel point cette église divinement *inspirée* a toujours été d'accord avec elle-même ; et , par conséquent , jusqu'à quel point il y a sûreté à s'en tenir exclusivement à ce qu'elle enseigne. M. de la Mennais dirait que je récrimine ; que j'attaque sa croyance , mais que je ne défends pas la mienne (1). Il faut éviter ce

(1) M. de la Mennais reproche en effet aux protestans d'attaquer les catholiques , au lieu de songer à établir leur système (p. 253 , note). Il trouve cette manière de raisonner très-vicieuse. Je n'examinerai point si M. de la Mennais s'est servi d'une autre ; mais je dirai que celle-là est excellente pour les protestans , quoique vicieuse pour les catholiques. Les uns et les autres ont un principe commun : c'est la divinité de l'Écriture sainte. Les catholiques veulent en ajouter un second , savoir : l'infailibilité de l'église. Les protestans croient raisonner très-pertinemment dans leur propre système en montrant que rien ne prouve que l'église , sur-tout l'église *romaine* , ait dû être infaillible ; et que tout prouve qu'elle ne l'a point été.

On sent que les catholiques ne prouveraient rien

reproche. La grande thèse de M. de la Mennais est la nécessité de l'unité en matière de foi , et d'une autorité permanente et décisive pour la maintenir. C'est cette thèse que je vais examiner et combattre ; et cela par des raisons indépendantes des dogmes particuliers que cette autorité peut prescrire. J'espère que les considérations suivantes jetteront du jour sur ces grandes questions, même après les ténèbres épaisses dont M. de la Mennais a pris soin de les envelopper.

Notre plan sera simple. D'abord nous passerons en revue les moyens par lesquels le système de M. de la Mennais peut être établi et

pour eux en renversant quelques opinions des protestans. Les protestans ne se déclarent point infaillibles. Nous convaincre d'erreur , ce n'est pas nous prouver que vous ne pouvez pas vous tromper.

En renonçant ainsi à discuter le fonds des doctrines, je sens bien que je me prive de très-grands avantages ; car , quand les raisonnemens de M. de la Mennais , sur l'unité religieuse , seraient plus éblouissans encore , quel homme ne reculerait pas en se voyant conduit par eux à admettre la transsubstantiation , les indulgences , les prodiges de la légende , les exorcismes , l'immaculée conception et les miracles de Saint Ignace de Loyola !

maintenu. En second lieu, nous examinerons quelle est l'influence de ce système sur les progrès de la religion et sur le perfectionnement de l'humanité. Enfin, nous montrerons que, sans prétendre à cette unité absolue, si injuste dans ses moyens, si dangereuse dans ses résultats, la Bible, reconnue comme une révélation divine, fournit toute l'unité nécessaire et désirable.

PREMIÈRE PARTIE.

*EXAMEN DES MOYENS PAR LESQUELS ON
PEUT SE FLATTER D'ETABLIR OU DE
CONSERVER L'UNITE DES OPINIONS
RELIGIEUSES.*

Avant d'exalter les avantages d'un ordre de choses quelconque, il est une grave question qu'il faut décider, et à laquelle il est assez rare qu'on songe. Il faut savoir si ce que l'on veut obtenir est possible, ou du moins s'il peut être atteint par des moyens que la justice et l'humanité ne repoussent pas. Si cette question ne peut pas être résolue par l'affirmative, alors cet ordre de choses n'est que le rêve d'une imagination trompée, peut-être même d'un bon cœur. Et l'on n'essayera de le réaliser, que pour être enfin déchu dans son attente, ou pour plonger l'humanité dans un déluge de maux. Considérons,

sous ce point de vue, cette unité religieuse constante et parfaite, cette soumission à une autorité dirimante et absolue, où voudrait nous ramener M. de la Mennais, et dont il nous reproche si amèrement de manquer.

Quoi qu'on en puisse dire, l'écriture sainte et la raison seront toujours les deux grandes sources où le chrétien devra puiser sa croyance; la raison, pour fournir les premiers principes, pour examiner les titres de l'écriture sainte et pour en interpréter les déclarations; l'écriture sainte, pour déterminer d'une manière infallible *les dogmes et les préceptes que Dieu a jugés utiles ou nécessaires au bonheur et au salut de l'humanité.* M. de la Mennais assure que jamais tous les hommes ne seront d'accord sur ces premiers principes fournis par la raison et sur le vrai sens de l'écriture sainte. Accordons-lui la vérité de cette observation. Si une autorité quelconque veut me conduire à tirer de ma raison d'autres principes que ceux que ma raison me fournit, ou de l'écriture sainte un autre sens que celui que ma raison y trouve, par quelle voie pourra-t-elle y parvenir? Je n'en vois que trois: la voie d'enseignement, la voie d'ignorance et la voie de contrainte.

CHAPITRE I.

De la voie d'enseignement.

La voie d'enseignement, la seule sage et légitime, ne saurait conduire au but qu'on se propose ; et l'unité religieuse, qui n'aura pas d'autre base, sera toujours illusoire, quand on la voudra constante et complète. Je n'ignore point qu'ici j'aurai contre moi des nuées de préjugés qui ont égaré les meilleurs esprits ; mais j'aurai pour moi l'expérience ; et cette alliée en vaut bien une autre.

Une seule remarque suffit à mon but. A moins que vous n'employiez en même temps, pour conserver votre unité, la voie d'ignorance et la voie de contrainte, vous ne pouvez vous flatter de tenir la clef de l'enseignement. L'esprit humain, par une disposition que vous ne pourrez changer, puisqu'elle est dans sa nature, tendra toujours à s'élever. Poussé par l'inquiète curiosité qui le caractérise, et qui constitue peut-être le plus beau de ses privilèges, il examinera tout, il approfondira tout. Il tombera peut-être dans des erreurs graves ; il rencontrera des marais et

des précipices ; mais il cultivera des terrains fertiles ; il élèvera des monumens admirables , qui auront pour fondement la vérité , et qui braveront l'effort des siècles. La religion est trop importante , et tient à des affections trop chères , pour ne pas avoir son tour , dans cette investigation à laquelle rien n'échappe. Elle se présente comme une perspective enchanteresse au bout de toutes les routes que les sciences nous font parcourir ; elle est le centre commun où toutes viennent se croiser et se confondre. Comment pourrait-elle échapper à la curiosité des hommes ? Elle sera donc examinée et scrutée dans toutes ses parties et sous ses rapports les plus importans. Plus elle présente d'intérêt , plus on mettra de zèle à la bien connaître. Mais comment espérer que le résultat de cet examen , entrepris par des personnes si diverses et dirigé dans des sens si opposés , s'accorde dans toutes ses parties avec cette doctrine consacrée que vous répandez par l'enseignement établi , et que vous conservez avec tant de zèle ? Il viendra donc toujours un moment où , à côté de votre enseignement immuable , s'en établira un autre qui n'aura pas moins de zèle , mais qui sera bien plus suivi , parce qu'il aura cet attrait puissant ,

cette force irrésistible que donne une pleine conviction, et sur-tout parce qu'il sera toujours en harmonie avec l'esprit du siècle, les progrès des lumières et les besoins de l'esprit humain. Que dis-je ? Il viendra toujours un moment où, à moins de faire agir des motifs peu honorables pour le cœur humain, ou d'user d'une contrainte mal déguisée, vous ne pourrez maintenir l'unité, même au sein de cette armée enseignante que vous entretenez à si grand frais. Luttezz contre cet ordre de choses, vous lutterez contre la nature, et vous éprouverez toujours ce qui arrive à ceux qui s'exposent à cette lutte insensée. Vous serez vaincus : et votre défaite aggravera le mal que vous vouliez prévenir. Des déclamations éloquantes sur les dangers de la diversité des opinions, et la peinture ingénieuse de cette utopie d'un nouveau genre, dans laquelle une autorité vraiment angélique et toujours respectée, entretient un accord parfait, une unité absolue, ne changeront rien à cet ordre de choses, qui a toujours suivi les progrès des sciences et la cessation de la contrainte.

Remarquez que je raisonne ici dans la supposition que l'on n'emploiera point les moyens de rigueur conjointement avec les moyens

d'enseignement ; et vous comprendrez que ces assertions ne sont point exagérées. Avec les progrès des lumières , et dans l'état de civilisation où les hommes doivent nécessairement arriver tôt ou tard , aucune église enseignante et seulement enseignante n'est capable de maintenir dans son sein l'unité. L'expérience parle ici plus haut que les raisonnemens. Où se trouve cette unité prétendue , même au sein de l'église romaine ? Interrogez les membres qui la composent ; à commencer par les éminences et à finir par les frères ignorantins ; à commencer par les dévots et à finir par les athées. Sont-ils d'accord ? Ne trouvez-vous pas en eux les sentimens les plus opposés ? Et que m'importe que les hommes imbus des opinions les plus divergentes ne se séparent pas en églises distinctes , quand ces opinions existent , se propagent , et ne laissent dans l'église nominale qu'un noyau tous les jours plus insignifiant et plus oublié !

Reste donc , pour maintenir cette unité , la voie d'ignorance et la voie de contrainte.

CHAPITRE II.

De la voie d'ignorance.

Le moyen, qui dès long-temps a paru le plus simple pour maintenir parmi le peuple une croyance particulière, a été de lui laisser ignorer les croyances différentes ou opposées, ainsi que les raisons sur lesquelles elles se fondent. D'après ce que nous venons de dire, on ne voit pas même comment on pourrait se passer de ce moyen, qui est préconisé comme le plus salutaire et le plus doux. Aussi la voie d'ignorance a-t-elle été constamment suivie par ceux qui ont voulu conserver dans la croyance l'unité absolue. Montrer la faiblesse et l'illégalité de ce moyen, c'est renverser tout le système, dont il est le fondement.

Examinons d'abord l'étendue qu'il faut donner à ce moyen, pour qu'il puisse remplir, au moins en partie, le but que l'on se propose.

Il va sans dire qu'il faudra d'abord interdire tous les livres, tous les enseignemens, tous

les discours qui attaqueraient directement ou indirectement le système qu'il s'agit de conserver dans son intégrité. Il faudra donc épilucher phrase à phrase tous les écrits qui tiendront à la religion, afin qu'il ne s'y glisse rien de dangereux pour les dogmes consacrés. Il faudra même proscrire tous ceux où le mal se trouve à côté du bien, c'est-à-dire, tous ceux qui, conformes presque en tout au système privilégié, s'en écartent en quelques endroits. Et pour procéder avec sûreté, pour ne pas s'exposer à laisser passer par inadvertance des principes dont les conséquences pourraient devenir menaçantes, il faudra déterminer non-seulement les dogmes à enseigner, mais encore les considérations et les preuves sur lesquelles il sera permis de les appuyer. Il faudra déterminer d'avance et pour toujours les seules paroles par lesquelles il sera permis de rendre les paroles originales de nos saints livres. Et comme les paroles de cette version privilégiée pourraient encore présenter quelque ambiguïté, et donner ainsi quelque latitude à la liberté des opinions, il faudra déterminer aussi les explications qu'il sera permis d'en donner et d'en recevoir. Une autorité sans appel devra décider pour tous les

cas ce que Dieu a voulu dire , dans les révélations qu'il nous a données. Et comme il pourrait arriver souvent que ces explications ne paraîtraient pas également satisfaisantes à tous les esprits ; comme il pourrait arriver même que des esprits récalcitrans les trouveraient contraires au sens palpable et vrai des saintes écritures ; il faudra prévenir à tout prix ce danger le plus grand de tous : — il faudra défendre *aux chrétiens* la lecture de la Bible.

Mais est-ce là toute l'étendue qu'il faudra donner à l'ignorance conservatrice de l'unité religieuse ? La religion tient à toutes les sciences humaines par les rapports les plus intimes. La direction qu'elles prendront peut exercer une influence destructive , je ne dis pas sur la religion ; car comment la religion pourrait-elle craindre l'influence d'un plus grand jour et les progrès de la vérité ? mais sur le système théologique qu'il s'agit de conserver dans son uniformité. L'autorité qui veille sur la conservation de ce système sera donc obligée d'avoir toujours les yeux ouverts sur les progrès des sciences pour les arrêter à propos. Aucune ne lui sera indifférente. L'Histoire tient à la religion , par les faits dont elle est dépositaire , et dont quel-

ques-uns servent de fondement à notre croyance en l'évangile. Elle a consigné dans ses archives les disputes sans nombre dont la religion a été l'objet, l'établissement successif de ses dogmes, les progrès du gouvernement ecclésiastique, les résistances qu'il a souvent rencontrées et dont il a fini par triompher. Que de dangers dans la culture de cette branche importante de nos connaissances ! Si l'on ne veut pas laisser pénétrer dans les esprits des doutes menaçans, des idées propres à les détacher de cette unité si vantée, il faudra, ou interdire l'étude de l'histoire ou en déterminer d'avance les résultats. Les archives les plus précieuses seront soigneusement fermées au public; des actes seront fabriqués, dont l'authenticité ne devra plus être révoquée en doute. Il sera vrai que l'empereur Constantin a donné au pape ce qu'on appelle le *patrimoine de S. Pierre*; il sera faux que l'église primitive ait ignoré la suprématie de l'évêque de Rome. Ainsi l'histoire ne sera pas *cherchée*, mais elle sera *faite et composée*, en prenant ces mots dans le sens le plus étroit. La philosophie, qui, dans ses plus hautes conceptions, n'est plus que la religion elle-même, devra nécessairement être l'objet d'une surveillance encore plus attentive.

Peut-être lui sera-t-il permis de *méditer* et de *chercher* ; mais ce qu'elle devra *trouver* lui sera donné d'avance : et si par hasard elle s'avise de trouver autre chose, les indexes, les mandemens, les réquisitoires, les saisies et les brûleries, les prises-de-corps et que sais-je encore ? en feront justice. La physique même, bien qu'elle ne s'occupe que de la matière, bien qu'elle ait pour elle la voix irrésistible de l'expérience, ne sera point à l'abri de ce pouvoir régulateur. Les résultats qu'elle annonce seront jugés d'après la Bible, qui pourtant ne prétend point nous enseigner la physique, et Galilée finira ses jours dans un cachot, pour avoir affirmé que la terre tourne, au mépris d'une prétendue décision contraire dans Josué. La politique ne devra pas moins être soumise à une inspection spéciale. Le gouvernement religieux a des rapports trop intimes avec le gouvernement civil, pour en laisser parler avec franchise. L'unité dans la religion dépendra toujours de l'action de l'autorité séculière, et de ses rapports avec l'autorité religieuse à laquelle elle prête sa force. Il ne sera donc plus permis de dire que le peuple peut avoir des droits et que chaque gouvernement doit être le maître chez lui — Quant à la simple

littérature, comme elle ne s'occupe que d'images et de mots, qui ne touchent point à la croyance et ne menacent point l'autorité qui y veille, elle aura pleine liberté. Il ne sera pas même nécessaire qu'elle respecte les bornes de la décence et de la pudeur. Il sera permis à un archevêque d'écrire le galant chapitre *del forno* (1); à un cardinal de faire une comédie plus licentieuse qu'aucune de celles dont nos boulevards sont égayés (2), et à un pape de la faire jouer devant lui pour amuser ses loisirs.

Voilà ce qu'il faut faire pour maintenir, par voie d'ignorance, cette unité de croyance si vantée. Qui le croirait, si les preuves ne se présentaient en foule de toutes parts? Voilà ce qu'on a fait; voilà ce qu'on fait encore, dans les pays où ce malheureux système est encore suivi.

(1) Voyez *le terze Rime piacevoli* di Monsignor Giovanni della Casa. Benevento 1727. Della Casa était archevêque de Bénévent, du temps du pape Paul III. La pièce dont il est question contient des choses qu'il est impossible de transcrire ici, même dans l'original.

(2) Voyez la *Calandria*, comédie du cardinal Bibbiena, qui fut jouée devant Léon X. Teatro italiano antico, tom. 1. p. 193. Milano 1808. Il en faudrait citer bien d'autres.

Et de quel droit prétendrait-on imposer cette ignorance à l'humanité? S'il est un droit sacré, dont l'homme ne puisse être légalement dépouillé par aucun règlement humain, et dont on puisse dire qu'aucun règlement surhumain ne le dépouillera jamais, c'est celui d'employer ses facultés pour son perfectionnement et pour son bonheur. L'intention de la divinité s'est-elle jamais plus clairement manifestée? Si notre raison n'est pas faite pour juger des choses qui sont à sa portée; si notre mémoire n'est pas faite pour apprendre, nos yeux ne sont donc pas faits pour voir, et nos oreilles pour entendre. Et quand on pense au degré de prospérité, de grandeur, de puissance, d'honneur, et, j'oserai le dire aussi, parce que l'expérience est pour moi, de vraie piété et de vertu où s'élèvent promptement les nations qui peuvent se soustraire à ce régime d'ignorance, on reconnaît que les nobles facultés de l'esprit humain sont le plus beau présent que l'homme ait reçu de son créateur; le dépôt qu'il doit conserver et augmenter avec le plus de soin et de jalousie; l'admirable instrument sans l'emploi duquel il ne saurait atteindre à sa grande destination sur la terre. Et si Dieu a jugé à propos de commu-

niquer à l'homme des idées importantes que sa raison ne saurait découvrir , peut-on supposer qu'il ait voulu par-là détruire son propre ouvrage , rendre les facultés de l'homme inutiles ou même dangereuses , et commencer en quelque sorte par abrutir l'homme sur la terre , pour le rendre plus heureux dans le ciel ? Non ; la volonté de Dieu , manifestée dans la création de nos facultés , ne s'est pas depuis démentie. Le christianisme les exerce , les excite , les développe , mais n'en arrête pas l'essor ; et c'est violer le droit le plus antique et le plus sacré de l'humanité ; c'est méconnaître la volonté la plus claire de notre créateur ; c'est commettre en même temps une injustice et une impiété , que vouloir gouverner l'humanité par voie d'ignorance , et prétendre justifier ce procédé par les ordres de Dieu même.

Mais est-il donc vrai que le christianisme , dans ses documens authentiques soit favorable à l'emploi de cet étrange moyen ? A-t-il voulu tenir à jamais le genre humain en tutelle ? A-t-il défendu l'examen , la réflexion , le jugement ? — Écoutez donc les paroles de votre maître , vous qui voulez gouverner les hommes par voie d'ignorance : « Malheur à vous docteurs de la

loi, parce que vous vous êtes saisis de la clef de la science : vous n'y êtes pas entrés vous-mêmes, et avez encore empêché d'entrer ceux qui voulaient le faire (1). » Ce passage est si beau, et il s'applique si bien à vos prétentions, que je pourrais me croire dispensé d'en citer d'autres. Mais il en existe beaucoup encore. Jésus-Christ a dit à ses disciples : « Examinez avec soin les écritures, puisque vous croyez d'obtenir par elles la vie éternelle. Ce sont elles qui rendent témoignage de moi.... Je ne tire point ma gloire

(1) Luc. XI. 52. Voyez aussi Matth. XXIII. 13. La clef de la science, d'après l'usage bien connu de la langue hébraïque, signifie, dans ce passage, *la puissance d'enseigner*, et le mot *אֵיִשָׁר* signifie *tirer à soi avec violence*, comme dans le ch. VI, vers. 29. 30. Les docteurs de la loi, à qui Jésus adresse un langage si sévère, étaient donc des hommes qui ne voulaient souffrir à côté d'eux aucun autre docteur; qui faisaient de l'enseignement une espèce de monopole; qui ne laissaient arriver jusqu'au peuple que le degré de lumière qui leur plaisait. (Reinhard's Syst. der christl. Moral; Bd. I S. 696). Je demande si le même langage ne doit pas être appliqué à ces nouveaux docteurs, qui prétendent tenir exclusivement la clef de la science, et qui, semblables à leurs prédécesseurs, ne veulent ni entrer, ni laisser entrer.

des hommes (1). » Les articles de M. de la Mennais contre la Bible n'ébranleront pas ce passage. La belle parabole des talens (2), quand on veut en pénétrer l'esprit, est une preuve non équivoque du droit qu'a le chrétien de mettre à profit toutes les facultés dont il est doué, pour perfectionner son esprit et son cœur. Jésus-Christ est si loin de révoquer en doute ce droit du chrétien, qu'il lui fait un devoir de l'exercer. Et dans le système soutenu par M. de la Mennais,

(1) Jean. V. 39. 41. Les paroles de Jésus-Christ sont positives. Dans l'église romaine, on veut que Jésus-Christ tire sa gloire des hommes.

Toute l'antiquité chrétienne a attribué à Jésus-Christ ces paroles, qui ne se trouvent dans aucun évangile : *γινεσθε δοκιμοι τραπηζιται*. (Voy. Epiph. advers. Haeres. XLIV. 2. Pearson's Vindicias Ignat. part. II. cap. IX. p. 396. Patr. Apost. tom. II. édit. Coteler.). Ces mots signifient proprement *soyez de bons connaisseurs en monnaies*; et le sens n'en peut être que celui-ci : Ne vous laissez pas donner de la monnaie fautive pour de la bonne, des préjugés et des principes faux au lieu des principes solides et de la vérité pure; apprenez à tout examiner avec attention et sévérité. (Reinhard's System der christlichen; Moral; Bd. II. S. 220).

(2) Matth. XXV. 14 — 30.

on veut que le chrétien ordinaire ne puisse connaître de la religion que ce qu'on voudra bien laisser descendre jusqu'à lui. Comment accorder ce mystère avec ce commandement formel de Jésus à ses apôtres : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour, et ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le au haut des toits (1). » L'opposition entre votre système et celui de Jésus-Christ est constante. — Jésus-Christ appelle ses disciples à la réflexion : il cherche à développer leur esprit ; il les invite à se rendre raison de ce qu'ils voient (2) ; vous déclarez aux vôtres que la réflexion conduit à l'athéisme, et vous exigez qu'ils vous livrent leur esprit sans en faire usage. — Jésus-Christ dit que ses disciples *connaîtront la vérité, et que la vérité les affranchira* (3). Vous dites qu'ils ne sauraient connaître la vérité, et qu'ils doivent toujours être vos esclaves. — Jésus-Christ blâme ceux qui veulent *tirer leur gloire des autres, et qui ne recherchent point la gloire qui vient de Dieu* (4). Vous blâmez ceux qui veulent tirer

(1) Matth. X. 27.

(2) Voyez la note A à la fin du volume.

(3) Jean. VIII. 31. 32.

(4) Jean. V. 44.

leur gloire , c'est-à-dire , leur croyance et leur espoir , de Dieu par son évangile , et non de vous , qui n'êtes pourtant que des hommes. Jésus-Christ a dit que *ses œuvres rendent témoignage de lui* (1); et vous ne voulez pas qu'on écoute et qu'on examine ce témoignage.—Jésus-Christ veut *qu'on le croie* , parce *qu'il dit la vérité* (2) , et vous ne voulez pas qu'on sache quelle est cette vérité autrement que par vos traditions. — Jésus-Christ a dit : *Gardez-vous des faux prophètes* (3). Mais avec votre système d'ignorance et l'anathème que vous prononcez contre l'examen , de quoi voulez-vous qu'on se garde (4)? N'invoquez donc plus l'autorité de notre maître commun , pour préconiser la soumission et l'ignorance. Ce maître divin vous a dès long-temps condamnés.

Mais ses apôtres ont-ils suivi un autre système? Inspirés de Dieu , ils pouvaient demander une foi implicite : l'ont-ils fait? Et , s'ils ne l'ont

(1) Jean. V. 36. X. 25.

(2) Jean. VIII. 46.

(3) Matth. VII. 15.

(4) Il y a bien d'autres paroles du Sauveur qui ont la même tendance. Nous pensons que celles que nous avons citées pourront suffire.

pas fait , quels droits y ont aujourd'hui leurs successeurs non inspirés? — Voici leur langage : « Examinez toutes choses ; retenez ce qui est bon (1). » — « Mes bien-aimés , n'ajoutez pas foi à toutes sortes d'esprits. Examinez les esprits , pour savoir s'ils viennent de Dieu (2). » — « Soyez toujours prêts à répondre pour votre défense , avec douceur et avec respect , à tous ceux qui vous demanderont raison de votre espérance (3). » — « La colère de Dieu se déclare du ciel contre toute injustice des hommes *qui suppriment injustement la vérité* (4). » — « Là où est l'esprit du Seigneur , là est la liberté (5). » — « *Que chacun suive l'opinion dont il est pleinement PERSUADÉ* (6). » Quoi de plus décisif que ce beau passage? Qu'on me permette encore quelques citations dans une matière aussi grave , et qui tient de si près aux différences fondamentales entre M. de la Mennais et nous. « Vous avez dès votre enfance la connaissance des saintes lettres , qui peuvent vous rendre savant dans les choses du salut , par la foi qui est en Jésus-Christ. Toute l'Écriture est divinement inspirée

(1) 1 Thess. V. 21.

(2) 1 Jean. IV. 1.

(3) 1 Petr. III. 15.

(4) Rom. I. 8.

(5) 2 Cor. III. 17.

(6) Rom. XIV. 5.

et utile à enseigner, à convaincre, à corriger et à instruire des devoirs de la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, ayant tout ce qu'il faut pour toutes sortes de bonnes œuvres (1). » Il est question là de l'Ancien Testament, dira-t-on. Il serait bien étrange que tout cela fût vrai de l'ancien, et ne le fût pas du nouveau ! Enfin, saint Paul lui-même veut que ses disciples examinent et jugent ce qu'il leur propose. « Je vous parle comme à des personnes intelligentes : jugez vous-mêmes de ce que je dis (2). » Il ne veut pas dominer sur leur croyance : « Non que nous dominions sur votre foi ; mais nous tâchons de contribuer à votre joie (3). » — Il

(1) 2 Timoth. III. 15 — 17. — D'après la doctrine bien connue de M. de la Mennais et ses articles vraiment étonnans contre la lecture de la Bible, interprétez ainsi ce passage : « Toute l'écriture est divinement inspirée et utile à tromper, à détruire la foi, à corrompre les mœurs, à instruire dans les voies de l'injustice, afin que par elle l'homme vicieux soit accompli, ayant en elle tout ce qu'il faut pour le diriger dans toutes sortes de mauvaises œuvres ! » — *Absit blasphemia !*

(2) 1 Cor. X. 15.

(3) 2 Cor. I. 24. Voyez la note B, à la fin du volume.

est donc permis d'examiner ; et, s'il est permis d'examiner, il est aussi permis d'admettre le résultat de l'examen. — Cessez donc de nous dire que l'emploi de la raison et le désir de s'éclairer par soi-même et par l'évangile sont une véritable impiété. Ou si vous le dites, n'appelez plus à votre secours notre code sacré, pour appuyer de si dangereux sophismes. Dominez tant que vous pourrez par la voie d'ignorance ; mais ne prétendez plus fonder vos droits sur la révélation dont vous méconnaissez le langage. Gardez pour vous votre erreur, et n'oubliez pas que, dans un siècle comme le nôtre, faire du christianisme l'apôtre de l'ignorance et l'ennemi de l'examen, ce serait l'anéantir, si l'anéantir était au pouvoir des hommes.

Vouloir maintenir l'unité par voie d'ignorance, comme on l'a fait si long-temps, c'est donc violer les droits de l'humanité, et méconnaître l'esprit du christianisme. Encore si l'on pouvait se flatter d'atteindre le but par l'emploi de cet étrange moyen ! Mais est-il une espérance plus chimérique ? L'esprit humain a soif d'examiner et de connaître. Un besoin aussi impérieux et aussi général finira toujours par briser les

barrières qu'on lui oppose. Elles n'auront servi qu'à l'irriter davantage. Dans les pays où l'on a le mieux réussi à conserver cette ignorance artificielle, il s'élève toujours, d'époque en époque, quelques-uns de ces génies profonds et hardis, qui devinent la vérité et qui ont le courage de la faire connaître aux autres. En vain les conservateurs payés de l'ignorance, si leurs yeux ont pu pressentir la lumière qui les menace, accourent-ils pour l'étouffer : en vain s'empressent-ils de donner de grands exemples, pour épouvanter les penseurs futurs ; ces idées, que leur grandeur, leur nouveauté et peut être le sort déplorable de leurs auteurs ont rendu plus intéressantes, deviennent un germe fécond, qui se dépose dans un grand nombre d'âmes généreuses, qui s'y développe peu - à - peu, que la tradition conserve, que des circonstances imprévues favorisent, et qui porte enfin ses fruits avec une telle abondance, que tous les soins de l'obscurantisme échouent pour les faire avorter. Au milieu de cette gêne, l'esprit humain, qui ne perd point ses droits, repoussé d'un côté, cultive d'autres sciences et d'autres arts. L'obscurantisme ne saurait tout prévoir, ni tout empêcher : s'il en avait la volonté, comment en

aurait-il les moyens ? On s'occupe à rassembler les débris de l'antiquité savante. Ce sont des auteurs payens ; l'obscurantisme religieux n'y voit point de danger. Mais il n'aperçoit pas qu'ils exercent l'esprit à la méditation, et qu'un homme qui pense est bien près de lui échapper. En attendant, un homme ignoré grave quelques lettres sur de fragiles morceaux de bois. Il ne se doute pas et l'obscurantisme ne se doute pas plus que lui, qu'il prépare la révolution la plus extraordinaire et la plus décisive, qui jamais ait étonné le monde, après la propagation du christianisme. L'imprimerie est inventée. Dès-lors, les lumières se répandent comme un torrent. Les livres sont à la portée des plus pauvres. Tout s'agite, tout pense, tout examine, tout juge. Le Nouveau Testament est presque le dernier monument de l'antiquité qui jouisse des honneurs de la presse ; mais enfin, il a son tour ; et rien ne peut étancher la soif des peuples pour cette source de lumière et de vie (1). Je le demande, dès ce moment, tous les efforts

(1) La première édition du Nouveau Testament (celle d'Erasmus) est de 1516. La réformation a éclaté en 1517. Les premières bibles latines étaient trop chères et trop rares pour devenir populaires.

pour maintenir l'unité par voie d'ignorance n'étaient-ils pas superflus? La rupture de cette unité ne devenait-elle pas une chose inévitable (1)? Et depuis cette première rupture,

(1) Ici je puis invoquer une autorité que M. de la Mennais ne récusera pas : c'est la sienne. Il regarde comme une folie d'attribuer à Luther le grand mouvement du XVI.^e siècle. Mais si, comme j'en suis persuadé, et comme M. de la Mennais l'affirme (page 46), Luther ne fut que l'occasion et non la cause de la réforme, il y avait donc, dans l'esprit humain avant lui, une disposition qui la rendait inévitable. Cette disposition devait être assez générale, car à quoi a-t-il tenu que la réformation n'ait embrassé le monde chrétien? Or, cette disposition n'avait-elle pas pris naissance et ne s'était-elle pas développée au milieu des institutions que l'on préconise, comme seules propres à conserver l'unité et la pureté de la foi? Ces institutions étaient donc insuffisantes, peut-être parce qu'elles n'étaient point en rapport avec la nature humaine. C'est qu'à mesure que l'esprit humain s'éclaire, il éprouve le besoin d'examiner; besoin impérieux, besoin invincible, que l'autorité ne satisfait pas, et contre lequel il faut tôt ou tard que l'autorité vienne se briser. — Le catholicisme n'a donc pas pu empêcher la réformation; pas plus que la réformation n'a pu empêcher l'arianisme; pas plus que l'arianisme n'a pu empêcher le déisme; pas plus que le déisme n'a pu empêcher l'athéisme. Ce n'est le tort ni du catholicisme ni de la réforme. Si c'est un tort, c'est celui de l'esprit humain.

toutes les prétentions à la rétablir ne sont-elles pas vaines et dérisoires ? La lumière a jailli de toutes parts. Ce qui était prohibé dans un pays était favorisé dans un autre. La curiosité se jouait des alguazils et de la Sorbonne, et les livres mis à l'index traversaient toutes les barrières. Ainsi s'opéra d'abord une première et grande séparation ; ainsi ont pris naissance et se sont propagées, dans le sein de l'église où l'on prétend avoir conservé l'unité, des divisions que l'on n'a pu tenir secrètes et qui dureront long-temps encore ; ainsi se sont établies dans son sein des différences fondamentales, qu'il a bien fallu tolérer, si l'on n'a pas voulu tout perdre. Le catholicisme de l'Allemagne ou même de la France (1) diffère autant du catholicisme de l'Espagne ou de Rome, que le protestantisme diffère du catholicisme de l'Allemagne. La voie d'ignorance, dont on a fait si long-temps usage, devient donc inutile, pour maintenir l'uniformité de croyance, dès que les progrès de la civilisation ont mis

(1) M. de la Mennais pourrait bien prendre ceci pour une injure. Aussi je fais une exception pour lui et pour sa coterie, dont je me plais à reconnaître que le catholicisme est tout-à-fait ultramontain.

de grandes lumières à la portée de toutes les classes. Elle ne saurait prévenir les diversités d'opinion, et l'histoire atteste qu'elle ne les a point prévenues.

CHAPITRE III.

De la voie de contrainte.

La voie d'ignorance est donc insuffisante et vaine, quand elle n'est point accompagnée de la voie de contrainte. Si vous vous refusez à cette triste alliance, vous tomberez dans le plus grave de tous les inconvéniens dont vous pourriez être menacés; vous aurez un clergé ignorant, au milieu d'une population éclairée. Ici, je puis invoquer un témoignage que nul ne peut récuser, c'est celui de l'expérience de tous les siècles chrétiens. Tous ceux qui ont eu la manie de l'unité dans la foi, après avoir épuisé les ressources de l'enseignement et celle de l'ignorance, ont senti que sans la contrainte tous leurs efforts étaient vains; — et ils ont eu recours à la contrainte. Les païens l'ont d'abord employée contre les chrétiens, et ont répandu, dans des supplices atroces, le sang le plus innocent et le

plus pur , qui eût encore honoré la terre. Les chrétiens , quand l'idée leur fut venue de décider leur croyance dans des assemblées solennelles et d'emprunter le secours de la force civile pour la maintenir et pour l'étendre , usèrent sans frémir des mêmes violences , sous lesquelles ils avaient si long-temps gémi. Un système religieux fut proclamé comme base de l'unité dans la foi ; mais bientôt l'on reconnut que défendre d'en professer et d'en enseigner un autre , était une mesure illusoire , tant que cette défense n'était pas soutenue par des rigneurs. Ce tort ne fut pas celui des orthodoxes seuls ; il fut celui de tous ceux qui voulurent faire de leur croyance celle de tous les chrétiens. Les orthodoxes avaient persécuté les ariens. Les ariens à leur tour devenus plus nombreux ou plus puissants , persécutèrent les orthodoxes. Dès-lors l'emploi de la contrainte pour soutenir le système établi devint une chose ordinaire et convenue. Les réglemens sanguinaires que l'on avait dirigé contre les hérétiques , passèrent dans le code des lois civiles (1) , et ne furent que trop fidè-

(1) Le code Justinien a déjà prononcé des peines sévères contre les hérétiques. Ces peines sont devenues plus sévères à mesure qu'on les a jugées insuffisantes ,

lement exécutés. Mais ces moyens ordinaires de la jurisprudence se trouvant insuffisans contre des défections trop nombreuses et qui menaçaient des pays entiers, il fallut des moyens plus étendus et des destructions plus rapides. Des armées furent envoyées pour exterminer en masse les Vaudois et les Albigeois (1). Et comme

que la superstition s'est accrue et que l'humanité s'est affaiblie. Voyez Cod. Just. , lib. I, tit. V, leg. 2, §. *Haeticor.* — Ibid, leg. 11. — Ibid, leg. 19. — Ibid, leg. 4, §. 8. — Lib. I, tit. I, leg. 3, §. *Sancimus*; et en général les XII premiers titres du livre I.

(1) Les effroyables circonstances, qui ont accompagné les persécutions dirigées contre les Vaudois et les Albigeois, n'ont pas empêché M. de la Mennais de calomnier ces hommes dont tout le tort était de ne pas partager les superstitions de leur siècle. Comment a-t-il osé prononcer des noms qu'il savait bien devoir lui porter malheur? « Leur unique ressource, dit-il en parlant des protestans, est de se chercher des ancêtres parmi les Albigeois, infame colonie de Manichéens, qui passèrent d'Orient en Italie, et d'Italie dans les Gaules, dont ils épouvantèrent les habitans par des crimes inconnus; parmi les Vaudois, une poignée d'obscurs fanatiques, imbus de plusieurs opinions rejetées par la réforme, etc. (p. 217). » Les crimes des Albigeois étaient inconnus et le sont encore. Mais qu'importe? L'église a qualifié ces malheu,

la puissance séculière paraissait encore trop indifférente et trop molle, la puissance ecclésiastique organisa un tribunal unique dans les annales du monde ; un tribunal dont les cruautés inouïes ne sont égalées que par l'injustice ou

reux de Manichéens : n'était-il pas juste, dès-lors , qu'elle les fit poursuivre et massacrer comme des bêtes féroces ? Quant aux Vaudois , l'accusation de fanatisme tombe d'elle-même quand on compare leurs dogmes et leur culte avec ceux des sectes contemporaines qui se prétendaient exclusivement orthodoxes et pures (*). S'ils ne sont qu'une poignée, il faut l'attribuer sur-tout aux massacres, aux effroyables cruautés, aux raffinemens de barbarie, dont ils ont été vingt fois les déplorable objets, sur-tout dans ce XVII.^e siècle, dont on aime tant à nous vanter les lumières et la sagesse (**). Ah ! sans doute, s'il est encore dans le cœur de l'homme quelque justice et quelque bonté naturelles, voilà, voilà les crimes dont la Gaule, que dis-je ! dont l'humanité toute entière dut s'épouvanter ! Quand on se les rappelle, on frémit, jusque dans la moelle des os, d'entendre l'église qui les a ordonnés, se vanter encore aujourd'hui d'être immuable dans ses principes.

(*) Voyez leur catéchisme, rédigé dès le XII.^{me} siècle, et qui est si fort au-dessus de l'esprit qui régnait alors dans tout le reste du monde chrétien.

(**) Voyez l'Hist. gén. des Égl. évang. des Vallées de Piémont, par Léger. Leide, 1669 ; in-fol.^o

plutôt par la déraison fanatique de ses procédures. La France, il est vrai, l'a repoussé; et elle en a été récompensée par des progrès dans tous les genres, qui l'ont mise au premier rang parmi les peuples policés. Mais d'autres pays ne furent pas si heureux et durent le subir avec son insupportable rigueur. — La réformation éclata. C'est encore par la contrainte qu'on voulut en arrêter les progrès. On comprit du premier abord que tout autre moyen était inutile. Cette fois la France n'eut pas le même bonheur. C'est elle qui donna le premier exemple de condamner à mort les réformés. C'est elle qui a persévéré dans ces rigueurs insensées, long-temps après que l'opinion de l'Europe en avait fait une justice éclatante. Le clergé les a toujours approuvées: que dis-je! il les a toujours trouvées insuffisantes. Il a épouvané la conscience d'un grand Roi, et l'a entraîné à violer un engagement irrévocable, par lequel le chef de sa race avait payé les plus grands services et la plus loyale fidélité. Il a attisé, par ses exhortations et par ses intrigues, le feu de la persécution. Il a fait, de l'exécution des lois sanguinaires contre les protestans, la première condition à laquelle il attachait ses

subsidés. Ses plaintes à cet égard ont été consignées tous les ans dans les procès-verbaux de ses assemblées, même après que le gouvernement s'était lassé de sévir, et jusqu'aux premières années de la révolution. Il a proclamé que l'unité de la foi était perdue, et les principes du catholicisme violés, quand un édit, bien modéré sans doute, eût permis aux protestans de se dire tels, d'être époux, d'être pères, et de léguer leurs biens à leurs enfans. — Toutes les sectes l'ont donc senti ; tous les siècles l'ont donc éprouvé. Cette unité, que l'on prétend indispensable, ne peut être maintenue que par les voies de contrainte. Que veut donc M. de la Mennais ? A quoi veut-il en venir, par toutes ses déclamations sur la nécessité de l'unité religieuse, sur la folie de la tolérance, sur les dangers du protestantisme qu'il déclare ennemi de la morale, du Roi et de Dieu, uniquement parce que les protestans ne veulent pas puiser leur croyance dans les décisions humaines, mais dans la raison et dans la parole divine ? — La voie de l'enseignement et de la discussion ne saurait aboutir à rien. Nous ne sommes point sur le même terrain. Nous ne reconnaissons pas les autorités par lesquelles il voudrait nous convaincre ; et

lui, de son côté, déclare que la lecture de la Bible est une source d'immoralité (1). — La voie d'ignorance n'est plus praticable ; les peuples ont enfin déchiré ces bandeaux épais dont on avait si adroitement fasciné leurs yeux. Ils ne sont pas disposés à les reprendre. — C'est donc la voie de contrainte que M. de la Mennais appelle de tous ses vœux, comme tous ses prédécesseurs. Il a trop d'esprit pour ne s'être pas compris lui-même. — Mais en aurait-il manqué pour comprendre que cette voie même, cette voie chérie, et si long-temps baignée de tant de sang, ne saurait conduire enfin qu'à la ruine, à la honte et l'exécration des peuples ? Consacrons en sa faveur quelques réflexions à établir cette

(1) Voyez quelques articles de M. de la Mennais, sur les sociétés bibliques, dans le Conservateur. Il va jusqu'à dire que depuis qu'on répand la Bible, le nombre des crimes est devenu beaucoup plus grand et la corruption plus profonde. — Il est de ces assertions auxquelles il est presque impossible de faire une réponse honnête, parce qu'elles excitent dans l'ame un mouvement irrésistible d'étonnement et d'indignation. Je me contienrai pourtant, et je me bornerai à dire que M. de la Mennais a été mal informé. Ce qui se passe est précisément le contraire de ce qu'il a dit.

proposition dont lui et les siens sont peut-être les seuls en France à ne pas sentir la frappante vérité.

En effet, injuste envers celui qui en est l'objet, la violence, appliquée aux opinions religieuses, est inutile pour la religion qui l'ordonne et dangereuse pour l'état qui consent à s'en faire l'instrument.

Elle est injuste envers celui qui en est l'objet (1). Toute rigueur suppose un crime, sinon elle n'est qu'une abominable cruauté; et un crime suppose un acte de la volonté. Là où la volonté est inactive ou enchaînée, il ne saurait y avoir un crime punissable ni par les lois humaines, ni par les lois divines. Tous les législateurs ont reconnu ce principe; et le meurtre même est innocent et impuni, dès qu'il résulte d'une circonstance indépendante de la volonté. Si donc, dans le plus grand nombre des cas, la conviction de notre esprit ne dépend pas de nous-mêmes, c'est une grande injustice d'employer les rigueurs et les punitions pour nous la faire abandonner.

(1) Quod enim scelus error habebat ?

Ovid., Metam., Lib. III, vers 142.

Or, n'est-il pas vrai que nos opinions religieuses, dans le plus grand nombre des cas, ne dépendent point de nous-mêmes? Elles se forment par un concours de circonstances que nous n'avons pas fait naître, par l'éducation, par les instructions qui nous sont données dès l'enfance, par la société dans laquelle nous sommes lancés, par les conversations que nous sommes le plus souvent à portée d'entendre, par la lecture des livres qui nous tombent sous la main, par les réflexions que le hasard nous suggère. Qui peut calculer l'influence que ces causes diverses, si fugitives et si légères en apparence, peuvent exercer sur notre imagination, sur nos sentimens, sur le développement de notre raison, et sur les opinions qu'elle embrassera comme les plus claires? Et si l'homme a assez de force dans le caractère et assez de lumière dans l'esprit, pour ne pas laisser ses opinions religieuses à la merci du hasard; s'il entreprend des recherches suivies, pour les établir avec connaissance de cause et par un choix éclairé, peut-il d'avance prévoir quel sera le résultat de son examen? Est-ce la peine de se livrer à tant de travaux, si l'on ne veut pas les diriger d'une manière impartiale, et si l'on est antérieurement résolu

d'adopter des opinions déjà formées , que l'on peut bien dans ce cas appeler des *préjugés*? Dépend-il de nous plier à notre gré la raison et d'adopter en conscience un dogme plutôt qu'un autre ? Notre volonté change-t-elle la force des preuves et la constitution de notre âme ? Et cette influence, qu'elle a quelquefois quand elle devient passion , est-elle jamais utile à la vérité ? Ainsi dans le cas même le plus favorable à ceux qui voudraient employer la rigueur , je veux dire celui où les opinions sont le résultat d'un examen volontaire et approfondi , la rigueur est injuste , parce que les opinions sont involontaires et ne sauraient par conséquent mériter une punition.

Néanmoins , il est des cas où l'erreur peut-être regardée comme criminelle , et par conséquent comme digne de châtimement : c'est lorsque l'on s'obstine dans ses opinions , sans vouloir seulement examiner les opinions opposées ; lorsque l'on est convaincu , et que par une criminelle hypocrisie l'on se refuse à reconnaître et à professer la vérité. Mais ce crime , qui outrage la religion et déshonore l'humanité , est tout entier dans la conscience. Celui qui s'en rend coupable ne saurait être distingué par aucun signe certain

de celui qui en est innocent : il est donc au-dessus des tribunaux et des lois. Les hommes ne peuvent chercher à le punir sans confondre , dans leurs déplorables rigueurs , les plus vils hypocrites avec les âmes les plus courageuses et les plus nobles. C'est Dieu que ce crime offense , plus encore que la société ; ils doivent laisser Dieu venger son injure , parce que lui seul peut en être le juge éclairé. Le sanctuaire de la conscience n'est ouvert que pour lui seul ; tout autre peut être un juge passionné , mais jamais un juge équitable et compétent.

Injustes envers ceux qui en sont les malheureux objets , les moyens de rigueur sont inutiles ou nuisibles à la religion qui les emploie (1). L'expérience a par-tout prouvé que la violence , appliquée à la religion , est le plus mauvais de tous les moyens de conversion. Loin d'éclairer les âmes , la persécution ne fait que les exalter

(1) Quelques-unes des pensées exprimées dans ce paragraphe et les deux suivans se retrouvent à-peu-près dans mon *discours préliminaire de l'Histoire des Camisards* , par M. COURT. 2.^{me} édition. 1819, 3 vol. in-12.

et que les aigrir. L'homme persécuté ne saurait être froid. Il est placé dans une situation violente, qui le remue fortement et qui développe toutes les facultés de son âme. Ces émotions qu'il éprouve, cette chaleur toute nouvelle dont il se sent animé, doivent sur-tout se diriger sur les doctrines pour lesquelles il souffre. Son cœur, blessé dans l'endroit le plus sensible, et redoublant d'énergie pour repousser la force qui le comprime et qui l'humilie, désire vivement que ces doctrines soient vraies. Son esprit, plein d'une activité que la contrainte rend infatigable, cherche avec ardeur tout ce qui peut les établir : sa croyance devient une véritable passion. Qu'attendre de la simple vérité sur un homme qu'on vient de placer dans une situation si violente ? Il est aussi peu disposé à céder aux raisonnemens qu'à plier sous la force. Il était peut-être indifférent et froid, et la vérité l'aurait trouvé sans préjugé comme sans passion. Maintenant il est fortement persuadé des opinions que vous voulez détruire, et plein d'ardeur pour les défendre. Il les soutiendrait même contre sa persuasion intérieure, parce qu'il croirait commettre une lâcheté en les abandonnant lorsque vous voulez l'y contraindre.

Mais, quand cette contrainte dure long-temps; quand elle enveloppe toutes les classes de la société, alors cette exaltation des âmes, sans les rendre plus dociles, finit par les égarer. Les moyens extérieurs que l'on prend pour empêcher la religion persécutée de s'étendre ou de se conserver; l'éloignement de ses ministres; la saisie des livres où elle est enseignée; toutes ces ressources de l'intolérance ne sauraient convertir personne: mais, en gênant la communication des lumières, elles amènent l'ignorance. L'ignorance et l'exaltation ne peuvent avoir pour résultat que le fanatisme. Ne pouvant plus se nourrir de l'évangile et de la vérité, l'esprit se repaît de rêveries et de chimères. La guerre des Camisards en fournit une preuve sans réplique. Le reproche le plus sérieux et le plus souvent reproduit que l'on ait fait à la religion protestante, c'est d'être en quelque sorte trop épurée pour le peuple et de tendre au naturalisme. M. de la Mennais y revient à chaque page. Et cependant cette même religion, persécutée sous Louis XIV avec une constance et un raffinement inouis, avait vu naître dans son sein le plus déplorable fanatisme. Elle avait des prophètes ignorans, que le peuple suivait avec zèle, à

défaut de pasteurs éclairés, et dont les absurdes prédictions étaient reçues avec une pleine confiance et une dangereuse docilité. Ainsi la vive lumière, dont les églises réformées avaient brillé dans le XVII.^e siècle, s'éteignit peu-à-peu, et fit place à une longue obscurité. Mais les protestans n'en furent pas moins nombreux; et l'église dominante n'en éprouva pas moins une résistance invincible.

Cette expérience quand elle serait seule, pourrait être regardée comme décisive. Mais dans les mêmes circonstances, le résultat a constamment été le même. Il n'est qu'une guerre d'extermination, comme celle des Albigeois, ou celles des Maures en Espagne (auxquels on laissait du moins la ressource de l'exil), qui puisse amener quelque résultat. Si M. de la Mennais veut acheter à ce prix l'unité, tous les cœurs honnêtes, tous les amis de l'humanité, tous les chrétiens enfin, repousseront ce vœu avec une insurmontable horreur (1). La persécution des

(1) « L'église, société spirituelle (on sait si l'église romaine est une société toute spirituelle), ne considérant les religions diverses que sous un rapport spirituel, c'est-à-dire, comme vraies ou fausses, est souverainement intolérante pour les erreurs; mais elle ne pro-

catholiques en Irlande les a-t-elle convertis à la religion Anglicane? Les persécutions sans cesse renouvelées dont les juifs ont été l'objet en ont-elles diminué le nombre, et sur-tout en ont-elles ramené beaucoup au christianisme? Les persécutions et les violences exercées, en plusieurs endroits, contre les réformés, dans le XVI.^e siècle, empêchèrent-elles les idées nouvelles de se répandre et d'avoir de nombreux adhérens? Et dans un siècle plus reculé, les persécutions exercées contre les ariens par les orthodoxes empêchèrent-elles les premiers de proclamer leurs opinions et de les faire prévaloir enfin dans le monde chrétien, qui, suivant l'expression d'un homme dont M. de la Mennais ne recusera point l'autorité, fut tout étonné de se trouver arien (1)? Les persécutions que les ariens à leur tour exercèrent contre les orthodoxes diminuèrent-elles la force de l'orthodoxie? Enfin les persécutions acharnées dont le christianisme

nonce contre les personnes que des peines spirituelles.» (p. 84). Il est probable que, dans ce passage curieux, M. de la Mennais fait allusion à cette formule de l'inquisition, quand elle livre au bras séculier le pauvre hérétique pour être brûlé : *ne lui faites point de mal.*

(1) Bossuet.

lui-même fut l'objet pendant trois siècles, suspendirent-elles un seul instant ses prodigieux progrès? Ah! disons plutôt qu'il est dans l'esprit et sur-tout dans le cœur de l'homme, une fierté qui repousse l'injustice et l'oppression et qui le dispose toujours à prendre le parti des malheureux et des opprimés. Qu'une secte soit ignorée et méprisée même; si vous employez la violence pour l'aceabler et pour la détruire, vous allez attirer sur elle toute l'attention des peuples; vous allez lui gagner tous les cœurs sensibles, toutes les âmes droites et fières; vous allez donner une importance incalculable aux opinions pour lesquelles elle souffre; et le sang des martyrs que vous allez immoler, fera sortir de la terre des nuées de disciples zélés, qui lasseront vos bourreaux et finiront par vous ravir la puissance dont vous aviez abusé contre eux. (1).

Mais si la religion en faveur de laquelle les persécutions sont exercées n'a rien à gagner par elles; si ceux que l'on veut convertir sont endurcis et non éclairés, quel avantage peut retirer de ces actes le gouvernement qui a la faiblesse

(1) Voyez la note C à la fin du volume.

de s'y prêter? — Il est toujours dangereux pour un gouvernement d'imposer à ses sujets une gêne inutile. Ces dangers s'accroissent rapidement quand la gêne porte sur ce que l'homme a de plus cher : sa conscience , sa religion , le culte qu'il croit agréable à son Dieu. Le gouvernement va directement contre sa destination véritable ; il viole les premiers de ses devoirs, lorsqu'il persécute des citoyens paisibles pour des opinions, dont l'existence ne saurait lui faire aucun mal réel, tant qu'il aurait assez de sagesse pour ne pas en recevoir un mal imaginaire. On frémit de la responsabilité dont il se charge devant Dieu et devant la société, quand on pense à la somme des malheurs qui résultent toujours des persécutions religieuses. De tous les tourmens qui accompagnent parfois la vie humaine , peut-être n'en est-il point de plus affreux que ceux d'un homme sans cesse combattu entre l'amour de son pays , du repos ou de la vie , et ce qu'il croit devoir à son Dieu. Ces tourmens seront d'autant plus insupportables , qu'il aura l'âme plus noble et plus élevée. Qu'il prenne enfin le parti de fuir un pays où il ne peut remplir sans danger le devoir le plus cher à son cœur ; où il ne peut jouir en paix

du droit le plus doux pour un père , celui de former l'esprit et le cœur de ses enfans ; en un mot , un pays où le glaive est toujours suspendu sur sa tête , tant qu'il ne ment pas à Dieu et à sa conscience ; il serait aussi injuste de blâmer cette conduite , qu'insensé d'en être surpris. L'amour de la patrie est un sentiment naturel et profond ; mais la religion a aussi son patriotisme , qui n'est pas moins fertile que l'autre en résolutions fortes et en généreux sacrifices.

La France en 'a fait une fois la douloureuse expérience. Parce que Louis XIV , également trompé sur le véritable esprit du christianisme et sur la situation de son royaume , changea la liberté de conscience , sagement proclamée par son aïeul Henri IV , en une persécution dont peut-être l'histoire n'offre pas un autre exemple , des inquiétudes insupportables remplacèrent , pour un grand nombre de Français , le calme et la sécurité ; l'industrie , qui avait déjà fait des progrès immenses , se ralentit tout-à-coup , et devint la proie de l'étranger ; les citoyens de l'un et de l'autre parti , qui avaient vécu paisiblement en professant le culte de leurs pères , furent forcés à s'attaquer entre eux et à se haïr ; et , pour combler la mesure , les deux plus grands

fléaux dont un état puisse être frappé , l'émigration des familles industrielles et la guerre civile , vinrent porter la désolation et la misère dans le sein de nos provinces les plus florissantes. La France reçut , par cette déplorable erreur , une blessure dont elle s'est long-temps ressentie ; les nations voisines , en recueillant des hommes industriels et poussés au désespoir , s'assurèrent des avantages politiques d'une importance incalculable , et acquirent , dans les arts et dans le commerce , une supériorité dont encore aujourd'hui nous avons peut-être à souffrir. L'observateur impartial et qui veut tout examiner , celui qui met au premier rang le bonheur vrai des peuples , et non l'éclat mensonger des victoires , peut donc dire avec vérité que tous les succès de Louis XIV et de Louis XV firent moins de bien à la France , et moins de mal à ses ennemis , que la révocation de l'édit de Nantes et ses conséquences n'avaient fait de mal à l'une et de bien aux autres (1).

(1) M. de la Mennais (pag. 84 et 85) reproche au gouvernement anglais de tolérer l'idolâtrie à Ceylan , tandis qu'il persécute le catholicisme en Angleterre. Il peut y avoir de la vérité dans ce reproche. On conçoit

Ces maux sont terribles; ils sont gratuits; et presque toujours ils en amènent de plus terribles encore. Je dis qu'ils sont *gratuits* : car, je le répète et l'on ne doit point se lasser de le répéter, quand tant de gens voudraient faire croire le contraire, malgré les leçons de l'expérience; que peut redouter le gouvernement, en accordant le libre exercice des cultes? Une secte n'est plus à craindre, dès qu'elle est protégée. Ce qu'elle désire, c'est le repos et la liberté. Quand ces deux biens lui sont garantis, elle est tranquille; et chacun des membres qui la composent, n'ayant aucune crainte pour la religion qu'il professe, se livre aux soins ordinaires de la vie, et fait corps avec le reste des citoyens. Ces

pourquoi le gouvernement anglais tolère l'idolâtrie à Ceylan. C'est peut-être le seul moyen de n'y pas être exterminé. On ne conçoit pas aussi aisément pourquoi il persécute les catholiques. S'il y a vraiment persécution, à Dieu ne plaise que nous voulions l'excuser. S'il n'y a qu'exclusion de certains emplois, et si, comme on l'assure, les catholiques ne veulent pas déclarer qu'aucune autorité étrangère ne peut les délier des sermens qu'ils devraient contracter en les acceptant, il devient moins étonnant que le gouvernement anglais se sente peu disposé à les investir de sa confiance.

observations sont vraies sur-tout pour une religion qui n'a pas une organisation bien serrée , dont les ministres sont unis à la société et à l'état par des liens plus nombreux et plus étroits, et qui n'est subordonnée à aucune autorité étrangère à l'état lui-même. Avec une secte de ce genre , que peut craindre le gouvernement qui la reconnaît et qui la protège ? sur-tout s'il a la sagesse de ne point se mêler du dogme , et s'il ne croit point sa conscience intéressée à faire triompher une croyance particulière. Mais s'il persécute une secte paisible et peu nombreuse ; s'il la gêne dans l'exercice d'un culte innocent ; s'il l'attaque jusque dans les sentimens les plus purs , jusque dans les affections les plus sacrées de la nature ; s'il met ceux qui la professent dans l'impossibilité de gagner du pain pour leurs enfans ; que dis-je ! s'il veut les empêcher d'en être reconnus les pères ; qui peut dire les extrémités où il réduira des hommes qui ne voulaient qu'être oubliés ? Poussés à bout , et préférant la mort à tant de peines , ils n'ont plus assez de tranquillité d'âme pour accorder tous leurs devoirs. Ils opposent enfin la force à la force ; et l'exaltation religieuse , se mêlant au sentiment tumultueux de l'injustice et de l'oppression , leur donne un

courage , une bravoure et une constance que l'on ne trouve qu'en eux. Et l'on est ensuite étonné qu'il faille des armées pour soumettre des gens qu'on aurait cru pouvoir mépriser !

Je crois superflu d'établir , par des exemples nombreux , cette observation , qui , je pense , ne me sera point disputée. Que l'on passe en revue toutes les guerres de religion , qui , à diverses reprises , ont désolé la face du monde ; ces guerres , qui ont surpassé toutes les autres en acharnement et en cruauté ; l'on verra que toujours elles ont été précédées de l'intolérance , et que , pour le parti le plus faible , la révolte n'a été que la dernière ressource du désespoir.

Ah ! quand on se retrace ces maux effroyables , que les persécutions religieuses ont versé par torrens sur l'humanité , peut-on assez bénir la Providence d'en avoir enfin tari la source , en éclairant les peuples et les rois ? Est-il concevable , quand l'histoire est là , avec ses pages sanglantes , qu'il se trouve encore des hommes qui regrettent tous les jours d'avoir vu se briser à jamais les instrumens de rigueur dont on avait fait naguères un si déplorable usage ? Est-il concevable que ces hommes , qui se prétendent les seuls défenseurs de la seule religion pure , se déclarent

rent persécutés (1), depuis qu'ils ont perdu le pouvoir de persécuter les autres ? — On ne

(1) Ce mot semblerait trop fort sans doute, si je l'employais moi-même. Mais c'est le mot que M. de la Mennais et lessiens aiment à faire entendre aujourd'hui. Bien des gens n'en sentent pas l'à propos. « Aujourd'hui, dit M. de la Mennais (p. 155), l'opinion penche vers l'indifférence universelle (il aurait été plus exact de dire la *tolérance* universelle). Les gouvernemens la favorisent de tout leur pouvoir, et, chose inouïe, s'efforcent d'entraîner le christianisme dans ce système; nouveau genre de *persécution*, dont nous sommes loin de connaître encore tous les effets ».

C'est une bien triste manie; une manie bien opposée à l'esprit de support et de charité qui caractérise l'évangile, que celle de se dire persécuté dès l'instant qu'on a perdu le pouvoir de persécuter les autres. M. de la Mennais n'est pas le seul à faire entendre ces tristes plaintes. On voit aisément que cette tolérance vraiment chrétienne est le *grand désordre de l'église*, pour lequel on a demandé si hautement de grands remèdes. Quoi donc! la religion immuable, la religion éternelle, celle qui seule réunit et le bon sens de l'homme et l'esprit même de Dieu, se trouverait menacée, attaquée, perdue peut-être, aussitôt qu'on l'abandonnerait à elle-même, et qu'on la laisserait mettre en parallèle avec les autres religions, qu'on nous représente comme des tissus de rêveries et de sophismes! La profession libre et tranquille d'une de ces religions,

le croirait point aujourd'hui, si l'on ne le voyait de ses yeux, si l'on ne l'entendait de ses oreilles. — Votre religion est persécutée ! Révélez donc à la France la véritable nature de cette persécution, dont il est vraiment étrange de vous entendre parler encore. Votre culte est-il interrompu ? Vos cérémonies sont-elles interdites ? Vous est-il défendu de prêcher, d'exhorter et d'instruire ? Tout le bien qu'un prêtre chrétien peut faire par son zèle, par ses lumières, par sa douceur et par sa piété n'est-il pas toujours sous votre main ? La presse vous est-elle fermée, pour vous défendre quand votre croyance est attaquée ?

qui, suivant M. de la Mennais, ne peuvent pas soutenir un instant l'examen de la raison, compromettrait l'existence de la religion contre laquelle les portes de l'enfer ne doivent jamais prévaloir ! Ceux qui se déclarent infallibles devraient donner le signal de la détresse et crier à la persécution dès qu'ils en sont réduits à raisonner ! dès qu'on leur arrache des mains ces armes fatales, avec lesquelles ils ont fait couler tant de larmes et répandre tant de sang ; ces armes impuissantes, avec lesquelles ils n'ont pu prévenir un seul des maux prétendus, dont ils étaient si effrayés ! — Ah ! messieurs, montrez-nous un peu moins de frayeur, ou convenez que vous n'êtes pas certains de votre infallibilité.

Si vous possédez réellement la vérité et la seule vérité , cette arme irrésistible n'est-elle pas toujours en votre puissance , pour la faire briller aux yeux de ceux qui n'en ont point encore senti le pouvoir ? N'avez-vous pas déjà des armées , dont les expéditions fréquentes vont porter dans tous les coins de la France ce que vous appelez la lumière et la piété ? Que vous manque-t-il donc ? Quelle est cette persécution d'un nouveau genre , qui vous arrache de si hauts cris ? Mais on examine la vérité ; mais on ne vous croit plus sur parole ; mais les protestans ont la liberté de prier Dieu et d'élever leurs enfans ; mais vous n'avez pu révoquer la Charte comme vous aviez révoqué l'édit de Nantes ; mais vous n'exercez pas sur le cœur d'un Roi vraiment grand , l'empire que vous exerciez jadis sur le cœur d'un Roi qui prétendait l'être ; mais vous ne chassez plus de leurs foyers d'industriels et paisibles pères de famille pour vous partager leurs biens ; mais vous ne disposez plus des Saint-Barthélemi et des dragonades : et voilà la persécution dont vous gémissiez ; voilà les dangers dont votre esprit effrayé ne peut calculer les conséquences. Oui , vous avez raison ; si vous ne possédez pas cette vérité unique et éter-

nelle dont vous prétendez être les seuls dépositaires , jamais vous n'avez couru de plus grands dangers. L'on examine vos titres , et l'on peut prendre le christianisme ailleurs que dans vos absurdes traditions ; vos craintes sont légitimes , et l'énergie de vos expressions nous prouve que vous le sentez aussi bien que nous.

SECONDE PARTIE.

*EXAMEN DE L'INFLUENCE DU SYSTÈME
DE M. DE LA MENNAIS, SUR LES PROGRÈS
DE LA RELIGION ET SUR LE PERFECTIONNEMENT
DU GENRE HUMAIN.*

Supposons maintenant , contre ce que nous venons d'établir , que les moyens pour maintenir , dans un siècle comme le nôtre , l'unité absolue dans la croyance religieuse , sont ou efficaces ou légitimes. Supposons que le système dont M. de la Mennais se montre un défenseur si zélé, puisse s'établir , ou plutôt se rétablir ; quelle en sera l'influence sur les progrès de la religion pratique , des lumières et du bonheur du genre humain ? Est-ce un bien qu'il faille favoriser , même par des sacrifices ? Est-ce un mal qu'il faille repousser , même en s'exposant à quelques

inconvéniens ? Telle est la question que nous avons à résoudre et qui n'est pas moins grave que la première. Dans un cadre aussi étroit , je sens que je puis à peine effleurer des idées importantes, dont le développement philosophique et historique exigerait des volumes. Il suffira que nous en donnions les germes. Nos lecteurs instruits trouveront aisément dans leur fonds de quoi suppléer à notre brièveté.

Nous examinerons l'influence du système que défend M. de la Mennais ,

1. Sur les progrès du christianisme pratique, ou de la morale chrétienne ;
2. Sur les progrès de la science religieuse ou de la théologie ;
3. Sur les progrès des sciences et des arts ;
4. Sur les progrès du gouvernement et de la constitution civile.

C'est en traitant ces quatre questions particulières , que nous croyons résoudre la grande question de l'influence de ce système sur les progrès et sur le bonheur du genre humain.

CHAPITRE I.

Influence sur les progrès du christianisme pratique.

Rien n'est plus contraire aux progrès du christianisme pratique , au développement des sentimens religieux , dans lesquels la vertu trouve son plus solide appui , que la manière dont la religion est reçue , dans le système que M. de la Mennais nous présente comme la seule base de la morale , la seule source de la piété.

Cette observation est frappante , sur-tout pour les classes éclairées de la société.

D'après ce système , la croyance ne doit être puisée que dans les décisions de l'autorité. L'examen particulier devient inutile ; il est même dangereux (1) ; et toute personne sage doit se l'interdire. Rien n'est plus douloureux en effet , pour un honnête homme , que d'être obligé de cacher ou de déguiser sa croyance. Or , l'examen , suivant la tournure de son esprit et les circons-

(1) M. de la Mennais s'explique là dessus en plusieurs endroits d'une manière positive.

tances dans lesquelles il se trouvera placé , pourra le conduire à des opinions autres que celles dont l'église régulatrice et puissante permet seulement la profession. Il vaut donc mieux pour son repos , soit intérieur , soit extérieur , qu'il ne se livre point à cet examen. A quoi bon examiner , quand le résultat est donné d'avance , et qu'il n'en peut pas admettre un autre , sans s'exposer à de grands dangers ? Il demeurera donc en dehors des discussions religieuses , et n'en fera jamais une affaire pour lui. Mais la croyance qu'il *recevra* de cette manière sera-t-elle bien ferme et bien agissante ? Pénétrera-t-elle assez avant dans l'intimité de son âme , pour s'y changer en cette persuasion vive et forte , qui s'empare de toutes les facultés intellectuelles , et qui seule peut diriger et maîtriser la volonté (1) ? La religion doit éclairer l'esprit ; mais sur-tout elle doit gagner le cœur ; elle doit fortifier ses espérances , diriger ses volontés , modérer ses passions , adoucir ses douleurs , et lui donner cette chaleur douce , cette vie toute céleste , dont la pensée de Dieu et de son éternel amour peut seule

(1) Je sais qu'il est des exceptions brillantes. Le christianisme est souvent plus fort que les institutions.

devenir la source. Si la religion n'est point dans les replis les plus secrets de l'âme humaine ; si l'esprit n'est point convaincu ; si le cœur n'est point persuadé, elle n'est rien. Ni Dieu, ni la société n'ont rien à gagner d'une profession où le cœur n'a point de part. Si le christianisme ne règne point au fond de l'âme, s'il n'est point reçu par une conviction entière, par une persuasion intime, il perd toute son influence (1). Or, s'il faut croire la vérité par la décision d'une autorité qui l'impose, et non par la clarté qui l'accompagne, la vérité ne produit pas de meilleurs effets que l'erreur. La défiance se glisse dans l'âme des personnes les plus raisonnables ; et cette gêne perpétuelle qu'elles éprouvent leur fait mépriser, souvent maudire, la religion et l'autorité qui la leur impose. Et d'ailleurs, si vous êtes tellement persuadé que c'est la vérité qu'il s'agit de défendre, ne faut-il pas compter un peu sur l'amour que les hommes ont pour elle ; sur l'ascendant irrésistible qu'elle exerce en leur âme, quand ils ne sont pas repoussés

(1) Nihil est tam voluntarium quàm religio, in quâ, si animus sacrificantis aversus est, jam sublata, jam nulla est. *LACTANT. Div. Institut, lib. V, c. 20.*

par la violence et les préjugés? Et la croyance, ainsi reçue par la seule force de la persuasion et de la vérité, ne pénétrera-t-elle pas plus avant dans le cœur? n'agira-t-elle pas avec plus d'efficacité sur la volonté libre qui l'a choisie? en un mot, ne sera-t-elle pas plus utile et plus pratiquée, qu'une croyance reçue par les mêmes moyens qui pourraient également faire triompher l'erreur? Reposant sur la conviction personnelle et sur un choix réfléchi, ne donnera-t-elle pas plus de vie à l'âme, qu'une croyance reçue sans examen, sans attention, sans intérêt; qu'une croyance contre laquelle la volonté libre se soulève peut-être, parce qu'en la lui imposant, on a violé les plus précieux et les plus sacrés de ses droits? Oui, je ne crains pas de le dire; il vaudrait mieux risquer de laisser pénétrer quelques erreurs dans les croyances particulières, en leur garantissant tous leurs droits et toute leur sincérité, que risquer de les rendre inutiles en leur imposant des limites qui ne sauraient s'accorder avec la nature humaine. — Le christianisme est pour moi la vérité pure et sainte; il est la vérité qui vient de Dieu: mais si, tel qu'il est, je devais l'adopter sans examen, et si le supplice était là pour me faire expier mon refus; peut-être je

cesserais de le trouver tel ; je braverais le supplice , pour ne pas me laisser avilir ; ou , si je cédaï à la menace , même avec un esprit convaincu , il se joindrait à ma croyance , pendant toute la durée de ma vie , un sentiment de gêne et de lâcheté qui la dépouillerait de toute influence sur mon âme , et peut-être finirait par me la faire haïr. — Chacun de ceux qui me lisent peut descendre au fond de son cœur ; et j'ose assurer qu'il confirmera , pour sa part , cette observation , dont la vérité est éternelle.

Il faut donc le dire : dans toutes les classes de la société qui ont quelque instruction et qui sont capables de réfléchir , le christianisme exercera une plus grande influence , sera reçu avec plus de respect et pratiqué avec plus de zèle , par-tout où il règnera plus de liberté religieuse ; par tout où chacun pourra sans danger puiser sa croyance à la source pure de l'évangile , et la professer sans humiliation. Il en résultera quelques différences d'opinion : mais il en résultera aussi une grande uniformité de franchise , de sincérité , de zèle , de piété et de vertu. L'homme qui ne professera que ce qu'il croit , qui ne défendra que ce qu'il croit , le croira mieux ; le croira bien. Son âme en sera

fortement pénétrée. Elle en recevra une vie nouvelle, pleine d'efforts et d'activité. Elle professera sa croyance, parce qu'elle l'aimera; parce qu'elle l'aura choisie: et dès-lors, elle se conduira suivant cette croyance; elle voudra l'honorer aux yeux de ceux qui la rejettent. Et pourvu que cette croyance soit puisée dans l'évangile, même avec quelques erreurs; pourvu que l'évangile demeure le fondement de la foi, comme la règle de la vertu; il sera toujours bon pour la vertu, pour la religion, que cette croyance soit admise et défendue avec tout le zèle et toute la chaleur que la liberté d'examen peut seule donner. — Je ne dis rien ici que l'expérience n'ait dit plus hautement encore avant moi.

Quant au peuple, il faut convenir, avec M. de la Mennais, que le plus souvent il recevra sa foi des hommes supérieurs à lui par leur rang ou par leur savoir. Néanmoins, l'évangile n'est pas tellement obscur, que le peuple même ne puisse en tirer de grandes et utiles lumières (1). Mais en accordant ce point à M. de la Mennais,

(1) Voyez là-dessus des remarques intéressantes dans les *Archives du Christianisme*, novembre 1819, article signé C. B.

il n'en résulte pas moins que , si la liberté d'examen et de conscience tend à donner aux classes éclairées plus de piété et plus de vertu , les classes inférieures se ressentiront promptement de cette influence , et recevront un christianisme plus pur , plus efficace et plus moral. La corruption et l'impiété , dont peut - être il faut chercher la première cause dans les persécutions imprudentes exercées en France contre la liberté de penser , n'avaient-elles pas passé promptement des classes les plus élevées aux classes les plus ignorantes ? Les sentimens religieux , la piété , la vertu y passeraient plus promptement encore , si l'exemple en était donné , parce que le peuple en sent toujours le besoin. La Suisse , l'Allemagne et l'Angleterre en fourniraient des exemples.

Au fond , si l'ordre de choses , si souvent invoqué par M. de la Mennais , est excellent , est le seul bon , est divin , il faut que l'humanité ait gagné en perfection religieuse et morale , à proportion que cet ordre aura été plus strictement observé : il faut qu'elle soit déchu au contraire à proportion que cet ordre aura été plus complètement méconnu. L'Amérique , où la liberté religieuse est entière et le nombre des

sectes illimité, doit être le pays le plus corrompu de la terre. L'Allemagne protestante ne doit pas valoir beaucoup mieux. L'Angleterre doit se distinguer à peine par un degré de plus d'ordre et de moralité. Grâce à l'Inquisition, qui est, il faut en convenir, un grand régulateur des opinions religieuses et politiques, l'Espagne doit offrir un spectacle ravissant de perfection morale et de véritable piété; et Rome enfin, ce centre admirable auquel on voudrait tout rattacher, Rome doit être le foyer où se réunissent toutes les vertus, où ne sauraient habiter les vices. En un mot, si tout ce qu'on nous dit est vrai, l'esprit humain acquerra plus de noblesse; la religion sera plus parfaite et mieux observée; les mœurs plus saintes et plus pures, dans les pays où l'église infallible aura conservé le plus d'influence et d'autorité. Plein de cette idée, j'observe, j'interroge. — O Dieu! c'est à la trace de l'ignorance, de la misère et de l'immoralité, que je suis l'accroissement de cette autorité si vantée; et j'arrive au centre de son action, pour y voir de tous côtés des maux et des crimes inconnus au reste du monde (1).

La même conclusion se présente à nous, si,

(1) Voyez la note D à la fin du volume.

au lieu de comparer les pays, nous voulons comparer les temps. Visiblement le pouvoir, que M. de la Mennais voudrait relever, a perdu graduellement de sa force depuis plusieurs siècles (1). Les progrès de la vraie piété et des bonnes mœurs ont suivi précisément une marche inverse, par-tout où la religion a survécu à l'échafaudage dont elle avait été surchargée. Vous trouvez aujourd'hui le plus de piété et les mœurs les plus pures là où la liberté religieuse est la plus complète. En remontant l'échelle des temps, vous arrivez à des époques où cette liberté était nulle; et vous les trouvez signalées par une corruption qui descendait des classes les plus respectées jusqu'aux classes les plus obscures. C'est toujours un malheur affreux pour les peuples, quand l'exemple de la corruption et de l'immoralité est donné par les magistrats et par les rois. Mais il est un malheur plus grand encore; il est un danger plus pressant : c'est lorsque l'exemple du vice part du même lieu d'où les peuples devaient attendre les leçons de la piété et les modèles de la vertu. Et ce danger, les peuples y ont été sur-tout exposés, lorsque

(1) Voyez la note E à la fin du volume.

le système, que l'on propose à notre admiration, était dans toute sa vigueur (1).

Sans doute, la conséquence de la liberté d'examen et de croyance sera que le christianisme lui-même éprouvera quelquefois des attaques sérieuses; qu'il faudra tolérer ces attaques, et que la piété des croyans pourra souvent en souffrir. Mais que l'on me dise si l'esprit de persécution, ou, en d'autres termes, si les efforts pour maintenir l'unité de croyance par tous les moyens humains, ont jamais pu prévenir ces attaques? La France, pendant le siècle dernier, a-t-elle pu s'en défendre? Et les condamnations éclatantes des écrits, les dangers qui environnaient les auteurs, produisaient-ils autre chose, sinon que les livres anti-religieux étaient lus avec plus d'avidité et jugés avec plus de faveur? Ce pays, avec son système d'exclusion et de contrainte, a-t-il vu moins d'écrivains impies que l'Allemagne, ou l'Angleterre, avec leur entière liberté? Mais il existe, dans la manière dont le christianisme fut attaqué en France et en Angleterre, une différence qui n'échappera pas à un esprit religieux et non prévenu, et dont la cause ne saurait être que la position différente dans

(1) Voyez la note F à la fin du volume.

laquelle se trouvaient les philosophes déistes. En Angleterre, on peut tout examiner et tout dire, sans danger et même sans déshonneur, quand on est animé de l'amour de la vérité. En France, pour éviter les prises-de-corps, il fallait attaquer dans l'ombre et louer mille fois ce qu'on cherchait à détruire. Aussi, là on a toujours vu des attaques sérieuses, raisonnées, soutenues avec franchise, sans passion, sans ruse, sans plaisanterie et sans mensonge. Ici, l'on a vu des attaques déguisées sous mille formes, conduites par la ruse et par la duplicité, et se servant, à défaut d'autres armes, d'une raillerie amère, d'abominables obscénités, beaucoup plus dangereuses qu'une argumentation sérieuse et franche, parce qu'elles produisent leurs effets indépendamment de la vérité, et que la vérité n'y peut rien gagner (1). Le résultat a été tel qu'on pouvait l'attendre : l'esprit religieux s'est conservé en Angleterre et s'est perdu en France.

(1) Voyez *Staudlin's Geschichte der theologischen Wissenschaften*. Bd II. S. 424. — C'est une chose généralement sentie, que les plaisanteries et même les infidélités de Voltaire ont fait beaucoup plus de tort au vrai christianisme, que les raisonnemens de Hume, et de tous les philosophes anglais.

CHAPITRE II.

Influence sur les progrès de la religion , considérée comme science.

C'est une observation éternelle , que la première source et la plus féconde des progrès dans les sciences , c'est la liberté. Par elle , l'erreur est à découvert, n'inspire ni vénération ni crainte, est attaquée par son faible ; et malgré la résistance des préjugés et des passions , est enfin renversée pour toujours du trône qu'elle avait usurpé. Par elle , la vérité est cherchée de tous les côtés , présentée sous toutes les faces , appuyée de toutes ses preuves, et obtient enfin un triomphe qui ne peut être durable que pour elle. Autrement il faudrait dire que l'homme a un penchant décidé pour l'erreur , ou que la vérité n'a point de caractère auquel on puisse la reconnaître (1). Dès - lors un scepticisme

(1) Ce prétendu penchant pour l'erreur , qui n'est au fond que les limites naturelles de nos facultés , est bien loin d'être un motif suffisant pour faire reposer toute la religion sur la base d'une autorité humaine.

universel se glisse dans toutes les sciences et n'épargne pas la révélation elle-même. Ainsi, tant que la doctrine d'Aristote fut consacrée comme une immuable autorité, la philosophie demeura stationnaire, et les forces de l'esprit humain se consumèrent en d'inutiles subtilités : tant que la physique de Descartes fut respectée comme infaillible, les sciences physiques ne firent que des progrès insensibles ou nuls. La religion, considérée comme science, ne fait point exception à cette éternelle loi. Dès qu'elle est fixée, par une invariable autorité, elle s'arrête (1). L'intérêt qu'elle excite s'affaiblit peu-à-

Car, si les hommes ont un penchant pour l'erreur, l'autorité humaine qui a établi le système l'aura éprouvé, comme ceux auxquels elle l'impose ; et dès-lors, il n'est plus qu'un examen impartial, libre et réfléchi qui puisse en affaiblir les effets. En second lieu, il n'est pas sûr que les hommes aient un penchant pour l'erreur ; mais ils ne sont jamais plus exposés à y tomber, que lorsqu'on leur ôte le flambeau qui pouvait les aider à la reconnaître.

(1) On comprend aisément que, si le christianisme est une révélation divine, il ne nuit point aux progrès de la science religieuse : il les assure. — Voyez la note G à la fin du volume.

peu , et finit peut-être par s'éteindre. L'examen n'est plus encouragé ; il devient même dangereux. Les livres qui en seraient le résultat sont étouffés , ou plutôt ils ne sont pas écrits. Les erreurs , s'il y en a (et comment ne s'en trouverait-il pas un grand nombre dans un système compliqué , bâti par des hommes ?) , les erreurs , dis-je , deviennent irremédiables et éternelles , et avec elles , le mal que les erreurs de tous les genres ne peuvent manquer d'entraîner (1).

Cependant , si la religion chrétienne vient de Dieu , le premier de tous les intérêts pour le genre humain , c'est de la bien connaître ; c'est de ne point confondre avec elle les erreurs et les préjugés que les siècles d'ignorance ont pu mêler avec les enseignemens divins ; c'est de retrouver ces enseignemens dans leur pureté

(1) Je dis ici ce qui arriverait , si le système était ou pouvait être exactement suivi , et non ce qui arrive en effet. J'ai montré dans la partie précédente que ce système ne saurait être exactement suivi , parce que les moyens qu'il faudrait employer sont ou insuffisans ou injustes. Les effets que je décris maintenant seront plus étendus et plus complets à mesure que le système sera suivi plus fidèlement ; ce qui suffit pour en faire sentir le vice et le danger.

primitive; en un mot, de les posséder comme ils furent écrits, et de les entendre comme ils furent conçus. Tout ce qui rapproche de ce but, est bon, est utile, est propre à rendre le christianisme plus acceptable et plus cher à l'homme, en le lui présentant tel qu'il est sorti de l'éternelle et pure intelligence. Tout ce qui éloigne de ce but, tout ce qui peut consacrer l'erreur, est dangereux, est funeste pour le christianisme, qu'il corrompt dans son essence, qu'il exclut pour toujours, peut-être, des esprits les plus droits et des cœurs les plus généreux. De grands hommes l'ont dit, et tous les vrais chrétiens le sentent comme moi: la religion de Jésus n'a point rencontré d'obstacle plus fatal à ses progrès, que ces systèmes humains, mélanges de vérités et d'erreurs, dont l'examen a été rigoureusement défendu, et qu'il a fallu recevoir comme la vérité toute pure (1).

(1) Qu'on me permette de transcrire ici un morceau inédit que j'ai écrit dans une autre occasion. Il achèvera de rendre ma pensée. « Que le christianisme se présente sous les formes nobles et pures, que son auteur lui a données; il va captiver tous les cœurs, et le monde entier sera bientôt à ses pieds. C'est ainsi que, dans les beaux jours de sa pureté primitive, il se répandit sans

Avec ce système d'unité et d'uniformité absolues, si souvent invoqué par M. de la Mennais,

violence sur l'univers alors connu, comme un fleuve majestueux couvre et arrose en silence la plaine qu'il va féconder. Mais si vous confondez le christianisme de l'évangile avec les préjugés que le temps a enracinés dans votre esprit, si vous défendez les uns avec autant d'acharnement que l'autre, et si vous ne voulez pas souffrir qu'on les sépare, alors l'homme raisonnable, que rien ne saurait réconcilier avec les préjugés que vous défendez, va condamner le tout ensemble; et vous perdrez l'œuvre de Dieu, parce que vous n'aurez pas voulu sacrifier l'œuvre de l'homme. J'en appelle ici à l'expérience. Dans ce torrent de raisonnemens, de railleries et de sarcasmes qui ont inondé la France pendant le siècle dernier, et qui ont entraîné tant de chrétiens hors de la croyance à l'évangile, n'est-ce pas les additions humaines et les préjugés sans nombre où le christianisme était noyé, qui ont donné prise aux attaques les plus vives et fourni les occasions des moqueries les plus mordantes, plutôt que le christianisme lui-même? N'est-ce pas ainsi que, pour un grand nombre, la religion a perdu ce qu'elle avait de majestueux et de touchant pour n'être plus qu'une superstition ridicule et surannée? Et pour dernière évidence, le christianisme n'a-t-il pas conservé le plus de respect et acquis le plus d'influence, dans tous les pays où il était le moins défiguré par ces additions? » — Dans tout cet article, je suppose que le système établi

peut-on espérer que les recherches théologiques et critiques seront faites avec impartialité, et rédigées de bonne foi? Celui qui prendrait la résolution d'examiner sans préjugés, et d'écrire avec franchise, déclarerait, par ce seul fait, la guerre à l'église infallible et dominante, et serait bientôt puni par les index, les censures, les destitutions, et, suivant les lieux, par les cachots, les tortures et les auto-da-fé. Voir par soi-même et ne pas prendre la théologie, la critique sacrée et l'histoire de l'église, telles qu'elles sont faites et arrêtées dans le système établi, c'est ébranler ce système; c'est mettre en danger l'unité et la constance de ce qui est décidé; c'est, en un mot, cesser d'être catholique

comme base de l'unité, le système que M. de la Mennais nous donne comme invariable, n'a point été déterminé par des hommes inspirés de Dieu, ou, ce qui revient au même, infallibles. L'opinion contraire a si peu de partisans aujourd'hui, que M. de la Mennais ose à peine l'indiquer de loin. Il s'étend avec beaucoup plus de complaisance sur les avantages de l'unité et de la fixité. — Après tous ces raisonnemens, on n'en est pas moins embarrassé pour comprendre où peuvent se trouver les avantages d'être constans et unanimes dans l'erreur.

pour se faire protestant (1). Ainsi l'on n'étudiera pas la théologie pour connaître ce qui est vrai

(1) M. de la Mennais, dans son amour pour la stabilité des idées religieuses, cite avec admiration les Athéniens et les Romains, qui juraient de maintenir celles de leurs pays. Et cependant, malgré l'admiration dont M. de la Mennais les déclare dignes, la religion, que ces peuples voulaient conserver inaltérable, n'était pas moins une abominable idolâtrie. Il paraît donc que le fonds n'est rien ; que la stabilité est tout. Quel que soit l'édifice, eût-il encore plus de défauts, il s'agit seulement de le conserver. Les Athéniens eurent raison de ne pas se montrer indifférens pour le paganisme. Socrate eut tort d'insinuer que le pur déisme pouvait être préférable ; et, suivant la remarque qui termine la page 47, les peuples qui adoraient Vénus, Minerve ou Junon, étaient les gens doués d'une haute raison, d'une raison semblable à celle que M. de la Mennais voudrait faire prédominer : Socrate, Platon, Xénophon, Carnéade, Cicéron, peut-être même Jésus-Christ, étaient les sophistes qu'il était instant de réprimer.

On voit bien ici comment une erreur entraîne promptement à des conséquences absurdes. En effet, tout ce que dit M. de la Mennais, sur l'unité de la croyance, sur la fermeté de la croyance, etc., est tellement indépendant de la *nature* de cette croyance, qu'il peut se dire des superstitions les plus grossières à aussi juste titre, que du christianisme le plus pur. Et si M. de la

de Dieu, du christianisme et de nos espérances, mais pour connaître ce qui a été décidé sur ces grands objets et sur beaucoup d'autres qui ont beaucoup moins d'importance, et auxquels on en donne beaucoup plus. On n'étudiera pas la critique sacrée, pour connaître le véritable texte de nos saints livres, et le véritable sens dans lequel il faut l'entendre, mais pour soutenir et défendre la vulgate, ou du moins pour trouver quelques motifs apparens de la préférer à l'original. On n'étudiera pas l'histoire ecclésiastique pour connaître et pour exposer le passé, mais pour préconiser certains usages, et pour faire valoir certaines prétentions. Bien que ce passé soit d'airain, il faudra l'amollir comme de la cire, pour le plier à tous les besoins et l'accommoder à tous les droits consacrés. Bien qu'il ne flatte jamais, il faudra savoir le rendre doux et adulateur. L'histoire ecclésiastique sera faite et donnée, comme tout le reste. Mais une telle marche est-elle compatible avec les progrès de la vraie théologie, de la vraie critique sacrée, de

Mennais eût vécu du temps de Néron ou de Trajan, il aurait défendu le paganisme contre le christianisme avec autant de zèle, et par d'aussi bonnes raisons, qu'il défend aujourd'hui le catholicisme contre la réforme.

la *vraie* histoire ecclésiastique ? N'est-elle pas propre à tout entraver et à tout corrompre ? Ne tient-elle pas les esprits dans une immobilité qui ôte à l'étude de la religion tout intérêt, qui favorise l'ignorance, et qui détruit l'espérance de tout perfectionnement ? Quoi donc ! les erreurs, une fois consacrées et soutenues par la force, seront éternelles (1) ! Elles exerceront les droits sacrés de la vérité ! Il ne sera plus permis de les examiner et de les dissiper ! Il faudra les inculquer à nos enfans, les publier dans les rues, les prêcher dans les chaires, les proclamer de concile en concile comme étant la parole de Dieu ; rendre la raison méprisable, pour mieux parvenir à les faire triompher, et punir de mort peut-être le premier homme courageux qui portera sur elles le flambeau bienfaisant de la critique et de l'évangile ! Est-ce ainsi que la vérité veut être soutenue ? Est-ce ainsi que Dieu veut nous sauver ? Quelle est donc cette vérité qui ne peut subsister que par les moyens qui sont propres au mensonge ? Ah ! si la vérité est le bienfait le plus précieux que le Créateur ait pu transmettre à ses créatures ; si la connaître

(1) Voyez la note H à la fin du volume.

peut influer sur notre vertu pendant cette vie , et sur notre bonheur pendant celle que l'évangile nous garantit , gardons-nous de la confondre avec l'erreur , et de rendre cette confusion désespérée , en donnant à ce malheureux mélange les mêmes droits qu'à la vérité la plus claire et la plus pure ; que dis-je ! en soutenant ce que nous appelons la vérité , par des moyens qui sont propres à faire triompher sa rivale ; qui rendent à jamais toute distinction impossible , et dont la vérité , et la vérité seule , peut se passer.

Et que faut-il prouver , pour que ce système se puisse défendre avec une apparence de raison ? Il faut prouver que , dans le temps où il a pris de la consistance et de la fixité , c'est-à-dire , à-peu-près à l'époque de la réformation (1) , ou dans le siècle qui l'a précédée , les lumières étaient tellement répandues , les sciences historiques et critiques tellement cultivées , le vrai sens de l'écriture-sainte tellement connu et approfondi , les dogmes religieux tellement prouvés

(1) Jusqu'à la réformation , le système religieux de l'église romaine avait subi de temps à autre quelques modifications. C'est depuis la réformation et le concile de Trente , qu'il est devenu d'airain.

et certains , que depuis on n'a pu rien changer que pour tomber dans l'erreur. Il faut prouver que tous ceux qui ont bâti ce système n'avaient que des intentions pures, un amour ardent pour la vérité , même aux dépens de leurs intérêts temporels; et , avec tout cela, des lumières si extraordinaires , que nul homme raisonnable ne pourrait se flatter de les égaler. Il faudrait prouver plus encore : il faudrait prouver qu'ils ont été inspirés de Dieu. On l'a essayé dans un temps : mais quel homme oserait l'entreprendre aujourd'hui à la face de l'Europe ? Et cependant , si tout cela n'est pas prouvé , le système croule. Les recherches dans la nature , dans l'écriture-sainte , dans l'histoire de l'église , sont et demeurent , non-seulement permises , mais nécessaires : et , si les recherches sont permises , il est permis , il est juste , il est nécessaire d'en admettre les résultats prouvés. Les sciences théologiques ne peuvent plus demeurer stationnaires ; elles doivent marcher comme les autres sciences , et tendre sans cesse à une plus grande consistance , à une plus grande pureté. Si vous n'attribuez pas la perfection au moyen âge , il faut admettre toutes ces conséquences. La théologie en elle-même n'en est pas moins invariable ;

la vérité n'en est pas moins une ; mais elle est mieux connue , mieux saisie dans ses rapports divers , plus complètement dégagée des erreurs et des préjugés dont les siècles d'ignorance l'avaient enveloppée. L'évangile n'en est pas moins la parole du Dieu qui ne change point ; mais il est ramené plus près de sa pureté native ; il est mieux entendu , mieux interprété , à mesure que les ressources de la critique se multiplient , et que les faits s'accablent pour l'éclairer et la diriger. — Ainsi la nature est toujours la même : les propriétés des corps sont constantes ; mais chaque jour nous apprenons à les mieux connaître ; et la physique , poussée par une complète liberté et par une impartialité qui ne cherche que ce qui est , fait chaque jour des progrès qui nous étonnent. — Et ici , comme par-tout , j'en appelle à l'expérience. Où se trouve , parmi les théologiens , le plus de lumières et le plus d'impartialité ? Où la théologie a-t-elle fait le plus de progrès , c'est-à-dire , où s'est-elle le plus rapprochée de l'écriture-sainte , expliquée par une raison saine et non prévenue ? Où la critique sacrée a-t-elle pris naissance , et s'est-elle élevée à ce degré de splendeur et d'intérêt , qui la rend digne aujourd'hui de

fixer l'attention de tout homme religieux et éclairé? C'est parmi les réformés. Et si, dans certains pays et à certaines époques, le catholicisme a présenté le rare spectacle des études franches et impartiales, c'est qu'alors il était réformé lui-même (1). Il était hors du système; et ce qui le prouve, c'est l'effroi de l'autorité suprême, et ses efforts pour le faire rentrer complètement dans l'ornière. Oui, nous en convenons, et nous croyons pouvoir en tirer gloire; nous ne sommes pas immobiles. L'étude et la connaissance de la religion et du christianisme ont fait par-tout des progrès, dans les communions protestantes. Il aurait été trop extraordinaire que les premiers réformateurs, au milieu des préjugés dont ils étaient entourés, et des obstacles qui s'opposaient à leur succès, eussent découvert toute la vérité, et n'eussent pas conservé dans leur croyance encore quelques

(1) Voyez l'instruction publiée par l'impératrice Marie-Thérèse, sur la direction à donner à l'étude de la théologie dans ses états: *Neue allerhöchste Instruction für alle theologische Facultaeten in den kaiserl. koenigl. Erblanden.* 1776.—C'est une excellente introduction à une étude franche et libérale de la théologie. Aussi éprouva-t-elle de violentes oppositions, et ne fut-elle pas long-temps en vigueur.

vieilles erreurs (1). Ils n'ont rendu qu'un seul service : mais il a été grand ; mais les effets doivent s'en perpétuer et s'étendre jusqu'à la fin des siècles : ils ont brisé le joug d'une autorité tyrannique ; ils ont appelé l'homme à la liberté des opinions religieuses , et rétabli l'évangile dans le rang suprême et non partagé , qu'il doit occuper comme révélation divine. Il n'est plus d'autorité humaine entre l'homme et son créateur : il n'est que l'évangile , dont le langage est celui du créateur lui-même. — Dès-lors , la théologie a fait des progrès , quelquefois lents , quelquefois interrompus , quelquefois rétrogrades , mais sensibles et admirables dans leur ensemble. Elle est devenue une science vivante et vivifiante , et non une science morte. Elle a été digne de fixer l'attention des esprits les plus excellens , et l'avenir lui prépare encore de nouveaux progrès et de nouveaux triomphes.

(1) On nous parle sans cesse des défauts et des erreurs des premiers auteurs de la réforme : comme nous ne croyons rien parce qu'ils l'ont dit ; comme nous ne faisons rien parce qu'ils l'ont fait , ce reproche nous est assez indifférent. Il nous touche beaucoup moins que les vices et les erreurs des papes ne devraient toucher les catholiques.

CHAPITRE III.

Influence sur les progrès des sciences et des arts.

Les sciences, la littérature et les arts sont les amis de la paix et de la liberté. Le génie, qui les anime et qui les fertilise, fuit la contrainte qui le gêne et qui l'étouffe, pour chercher les lieux où il peut prendre son essor et développer toutes ses ressources. C'est là qu'il se montre mâle et vigoureux; c'est là qu'il se livre à de grandes et utiles méditations; c'est là que, par une disposition de notre nature qui se reproduit toujours, quand elle n'est point contrariée, il s'associe à l'amour de l'humanité, au besoin de travailler pour elle; c'est là qu'il imprime même aux choses les plus petites, aux pensées les plus futiles, un caractère de profondeur, une teinte frappante de sensibilité, qui décèlent un esprit long-temps nourri de pensées plus grandes et de sentimens plus généreux. Le vrai génie, celui qui ennoblit l'âme et dont l'humanité peut attendre de grands et durables bienfaits, est l'enfant de la liberté, ou plutôt il n'est pas autre chose que l'esprit humain exerçant ses forces dans

toute leur étendue , sans peur et sans contrainte. Dès qu'il est asservi , il se resserre et se flétrit ; ses forces s'épuisent dans d'inutiles travaux ; les grandes pensées qu'il conçoit sont étouffées par l'impérieuse nécessité , ou , passant sur le lit de Procuste , elles perdent ces formes majestueuses et séduisantes , ces proportions admirables , cette vigueur pleine de grâce et de vérité , en un mot , cette irrésistible beauté , que le génie seul peut donner aux œuvres de l'homme. Elles ne sont plus que bizarres ou restent froides , communes et inutiles. Quelques branches des beaux arts pourront être cultivées encore avec succès , parce que la liberté de créer s'y sera réfugiée. Les formes extérieures et le poli des surfaces pourront recevoir quelques perfectionnemens : mais en général l'esprit humain manquera de sève et de vie. Le fonds de ses pensées se rétrécira tous les jours à mesure que la forme acquerra plus d'importance , jusqu'à ce qu'enfin le vain murmure des mots captive toute l'attention. Une insurmontable frivolité s'emparera de toutes les âmes. Et s'il s'élève quelques génies rares , ils seront découragés et arrêtés dès leurs premiers pas , avant que le monde ait pu juger de leur grandeur et de leur

beauté. Un pays aride et glacé verra fleurir les arts et les sciences , et l'humanité marcher à grands pas vers sa véritable destination , quand la liberté n'y sera point étouffée. Un pays fertile, sous le plus beau ciel , verra promptement l'homme se dégrader et les lumières s'éteindre , quand il aura perdu sa liberté. Les Israélites , traînés en captivité , suspendirent leurs harpes silencieuses aux saules qui ombrageaient les bords rians et majestueux de l'Euphrate. Rendus à leur patrie et à la liberté , les bords arides du Jourdain entendirent de nouveau cette sublime poésie dont nos oreilles sont encore charmées.

Mais si ces observations sont vraies de la gêne imposée à la liberté de penser par l'autorité civile , j'en appelle à tout homme qui a de l'expérience et qui n'est point étranger à l'histoire des temps passés : ne le sont-elles pas plus encore de la gêne imposée par l'autorité ecclésiastique ? L'expérience n'a-t-elle pas toujours prouvé que celle-ci est bien plus jalouse que l'autre , plus prompte à s'alarmer , plus irascible et plus implacable ? Et l'on ne doit point s'étonner de ce phénomène singulier. Si elle est sincère , cette autorité croit avoir à garder et à défendre des intérêts auprès desquels les avantages de la

terre, le bien-être des individus, les progrès des arts, des sciences et de la civilisation, la tranquillité des états et la vie de ceux qui les peuplent, semblent n'avoir plus qu'une importance insensible. Aussi long-temps qu'elle ne sera point parvenue à se convaincre que la liberté des opinions et des discussions est le fondement des vraies lumières, des plus beaux triomphes du christianisme, et de la piété la plus digne de l'homme et de Dieu, elle devra croire ces grands intérêts compromis dès que le système sur lequel elle veille souffrira la plus légère atteinte. Rien ne devra lui coûter pour prévenir ce qu'elle regarde comme le plus grand de tous les malheurs. Et quand elle se sera fait un devoir de sacrifier à une telle cause, même la liberté, même la vie des hommes, est-il surprenant qu'elle sacrifie sans regret la liberté de la pensée, les progrès des sciences et le perfectionnement de l'esprit humain? Si elle n'est pas sincère, c'est encore pis. Alors elle connaît sa faiblesse; elle sent qu'elle n'a de force que dans l'opinion, et elle doit voir avec une profonde jalousie, avec une haine violente, tout ce qui peut ébranler son crédit sur cette opinion si

mobile. Elle redonnera l'examen ; elle n'épargnera rien pour le défendre ou du moins pour le retarder. Et, dans tous les cas , elle usera de ses dernières ressources pour étouffer toutes les idées qu'elle croira pouvoir porter atteinte à ce qu'elle veut bien appeler ses droits. Plus le système qu'elle devra soutenir sera compliqué, que dis-je ! plus il sera mêlé d'erreurs palpables et d'absurdités dégoûtantes, plus elle se montrera susceptible et jalouse.

En vain dirait-on que la fixation des opinions religieuses et l'active surveillance de tout ce qui peut y porter atteinte, n'ont rien de commun avec les sciences et les arts, et ne sauraient, par conséquent, nuire à leurs progrès. L'on a remarqué que la pensée, pour prendre ses plus beaux développemens, a besoin d'être libre comme l'air. Un obstacle quelconque la gêne, même lorsqu'elle paraît être le mieux à l'abri de son influence. Ainsi, un homme qui marche dans un chemin uni, mais bordé par un affreux précipice, en a bientôt la tête troublée et n'avance plus avec sûreté. Ainsi, un aveugle sent la présence d'un obstacle, long-temps avant de le rencontrer. — Je laisse à ceux qui ont mieux étudié que moi la marche de l'esprit

humain , le soin d'expliquer ce phénomène. Il me suffit d'observer qu'il est pleinement établi par l'expérience. L'écrivain qui verra toujours près de lui un champ immense , auquel il ne peut toucher sans danger , ou plutôt un abîme sans fond , sur les bords duquel il est obligé de marcher sans cesse , n'aura ni fermeté dans la pensée , ni franchise dans l'expression. Il sera toujours timide , par conséquent , toujours faible et souvent glacé.

Mais , est-il raisonnable de dire que la religion et les sciences utiles ou libérales forment deux domaines distincts ? Après tant d'exemples mémorables , peut-on prétendre encore que la fixation des idées religieuses , et la sévère proscription de tout ce qui blesse le système établi , ne sauraient compromettre ni la liberté du génie dans tout ce qui n'est pas religion , ni les progrès des véritables lumières ? Aucune branche des connaissances humaines n'a des rapports aussi nombreux et aussi variés que la religion ; ou plutôt , la religion est la tige , dont toutes les autres sciences ne sont que les rameaux. La religion tient à l'histoire , à la physique et à la philosophie par ses preuves : elle tient à la politique et à la morale par ses applications :

elle tient aux arts par son culte et par les sujets qu'elle fournit : elle tient au commerce même par les rapports nouveaux qu'elle établit entre les nations. Vous ne pouvez donc rien penser, rien écrire, rien proposer, rien perfectionner, sans entrer dans le domaine de la religion ; et si toute violation de ce domaine est sévèrement interdite, ou même châtiée par des moyens de rigueur, ce n'est pas la religion seule que vous arrêtez ; c'est toutes les sciences humaines ; c'est tout ce qui peut perfectionner l'homme ; développer les facultés dont il est orné ; procurer à la société de nouveaux moyens de prospérité ; et aux citoyens, ces talens qui les honorent, ces ressources qui embellissent leur existence, que dis-je ! cette grandeur de conception et cette richesse de pensées, qui relèvent la dignité de l'homme sur la terre, et qui le préparent admirablement pour cette nouvelle existence, où le perfectionnement illimité de son âme doit être pour lui la source de la félicité la plus excellente et la plus inépuisable. Les sciences exactes elles-mêmes, malgré leur impassibilité, leur inébranlable certitude, ne seront pas à l'abri de cette influence fatale. Elles ne sauraient prospérer, quand les autres seraient abandon-

nées ; quoique seules, elles inspireraient encore des terreurs à la jalouse ignorance ; et l'on trouverait encore bien des moyens pour les atteindre. Le passé nous en offrirait des exemples : mais faut-il croire que de nos jours le tribunal effroyable, qui s'arroe le droit de juger les opinions les plus secrètes de la conscience, aurait pris sous sa surveillance l'enseignement des mathématiques, pour en arrêter l'essor ? Si l'on eût écouté l'autorité religieuse, dans sa jalousie et dans ses craintes, nous n'aurions aucune autre philosophie, aucune autre physique que celles d'Aristote mal entendues, et non celles de l'observation ; aucune autre législation que celle de Moïse ou des décrétales ; aucune autre histoire que celle de Baronius et de ses semblables. Le soleil tournerait encore autour de la terre, et, pour descendre à des choses plus familières, la petite-vérole exercerait encore impunément ses ravages sur nos enfans. A peine existe-t-il une grande découverte dans la philosophie, dans les sciences ou dans les arts, qui n'ait eu d'abord cette autorité contre elle, et qui n'ait été forcée de conquérir ses triomphes au milieu des aboimens et des injures des limiers de l'inquisition, quand elle pouvait échapper aux coups de

l'inquisition elle - même (1). Cette observation est vraie , à commencer par le système de Copernic , et à finir par l'enseignement mutuel.

Et qu'on ne dise pas ici qu'aucun règlement de l'église ne saurait atteindre la pensée ; que les opinions personnelles conservent toute leur indépendance ; et que , par conséquent , chacun peut apprendre et croire ce qu'il veut. Qu'est-ce que les pensées d'un seul homme pour le perfectionnement de l'humanité tout entière ? Il faut les pensées réunies et les efforts successifs d'un grand nombre d'hommes de tous les pays et de tous les siècles , pour approcher de ce but , qui s'éloigne sans cesse. Or , pour opérer cette réunion , pour accumuler ces efforts , il faut que les pensées de chacun soient publiées , soient répandues , soient accessibles à tous ses contemporains et à tous ses successeurs. Mais dès - lors elles tombent sous l'influence des moyens d'exclusion et de rigueur ; l'impression en est interdite ou la propagation arrêtée : et les progrès des sciences , de la philosophie et des arts

(1) J'appelle *inquisition* , tout ce qui est inquisition. Il n'a pas toujours été besoin d'avoir des tribunaux *ad hoc*.

ne commenceront à être rapides et assurés, que là où la puissance de l'opinion ou des circonstances favorables auront miné le pouvoir régulateur et l'auront enfin dépouillé de toute sa force réelle. Par-tout ailleurs ils seront nuls, et probablement rétrogrades. — L'église gallicane n'est qu'un demi-papisme. De là la lutte perpétuelle entre la cour de Rome, et le clergé ou le gouvernement français. De là les plaintes si souvent répétées des papes, et leurs efforts pour reconquérir leur puissance; et de là aussi les progrès des sciences et de la philosophie, plus remarquables et plus rapides en France, que dans tout autre pays catholique. L'Espagne nous offre depuis trois siècles un papisme complet; et pendant la même période, une marche rétrograde dans les sciences et dans la civilisation. Assurément, ce n'est la faute ni du climat, ni des esprits, ni du caractère national. — Je ne fais qu'effleurer des matières importantes. Je pourrais citer un grand nombre d'autres faits. Qu'il me suffise d'appeler l'attention sur ces conséquences, que je crois incontestables (1).

(1) Je sais que les arts du dessin et de la musique ont été encouragés par ce même établissement religieux,

Ce sera donc toujours une époque funeste aux progrès des sciences, de la vraie philosophie et même de la littérature, que celle où l'autorité ecclésiastique prendra la haute main sur les productions de l'esprit. La marche progressive du perfectionnement humain en sera tout-à-coup arrêtée ; les idées les plus grandes et les plus belles seront celles qui exciteront le plus de terreur et qui éprouveront le plus de résistance. Et bien que le christianisme n'ait rien à craindre, tant qu'il ne sera fondé que sur la parole de Dieu ; bien que les portes de l'enfer ne doivent point prévaloir contre lui, on ne

auquel on peut faire tant de graves reproches sous tant d'autres rapports bien plus importants. C'est une chose certaine. Ces arts satisfaisaient au besoin de la pompe et du luxe. Ils n'ont pas été encouragés comme arts libéraux, mais comme manufacture. Il a fallu beaucoup de tableaux, beaucoup de palais, beaucoup de concerts ; l'art de faire les tableaux, les palais et les concerts a fait des progrès rapides. C'est au nombre des demandes d'un certain genre, plutôt qu'à une direction vraiment libérale, qu'il faut attribuer ces progrès. La preuve en est que les tableaux, par exemple, ont presque toujours été des tableaux d'église. Dans tous les autres genres, les pays non catholiques ont très-bien soutenu la comparaison.

laissera pas de craindre pour lui tout ce qui ne sera pas lui. On appliquera à toutes les découvertes des sciences et de la philosophie, le raisonnement d'Omar sur les livres rassemblés par les Ptolémées. Et si le système établi a d'autres bases que l'évangile ; s'il se fonde sur des coutumes, des traditions et des décrets humains, on finira par appliquer ce raisonnement à l'évangile lui-même. Si cette autorité se prétend infaillible, elle sera plus que toute autre délicate et jalouse ; car elle sentira que, de toutes les prétentions, c'est là la plus difficile à soutenir, celle qui est exposée aux chances les plus fâcheuses, et qu'il est le plus dangereux de laisser entourer d'une éclatante lumière. Or, l'église romaine a toujours aspiré à avoir la haute main sur toutes les productions de l'esprit. Elle s'attribue ce droit par-tout où elle trouve des princes assez faibles ou assez ignorans pour le lui céder. Elle le demande là où elle ne le possède point encore (1). Et quand elle voit que les rois et les peuples,

(1) On sait que, dans le siècle passé, le clergé avait formellement demandé ce droit, sous le prétexte plausible du grand nombre d'écrits anti-religieux, qui paraissaient tous les jours. On eut encore le bon sens de ne pas céder à sa demande.

éclairés sur leurs véritables intérêts , le lui ravissent ou le lui refusent , elle crie à l'indifférence. Elle regarde comme fait contre elle-même et contre le christianisme , tout ce qu'on fait pour cette liberté de penser , qui est l'unique source des grands progrès dans les sciences , des perfectionnemens les plus admirables dans la société civile , de l'enthousiasme dans les beaux arts , de la sincérité , du vrai zèle et de la charité dans la religion (1).

CHAPITRE IV.

Influence sur les progrès des institutions politiques et de la liberté.

Les charmes du style , dont M. de la Menais a su embellir son ouvrage , le vague et l'obscurité dans lesquels il a laissé ses véritables intentions , n'empêchent pas les moins clairvoyans de reconnaître le but qu'il veut atteindre. Au fond , il n'attaque le système de liberté , adopté par les protestans , que pour

(1) Voyez la note I à la fin du volume.

nous rendre, dans toute sa force, le système de la domination romaine. En raisonnant sur cette base, on est toujours sûr de frapper juste au milieu de ces ténèbres artificielles. Embrassez tout autre système, vous aurez M. de la Mennais pour adversaire. Embrassez le système ultramontain, avec toutes ses conséquences, vous aurez M. de la Mennais pour prôneur et pour ami.

Cela posé, la question qui se présente dans ce chapitre est si simple, que j'ose à peine la traiter. Il suffit de l'établir, pour que chacun la regarde comme résolue : le système de M. de la Mennais est-il plus favorable au perfectionnement des institutions sociales, que le système des protestans auquel il est opposé ?

Qu'on me permette seulement deux ou trois observations en passant. L'église romaine aura toujours deux grands intérêts à soutenir, qui seront toujours en travers de la marche des gouvernemens et du perfectionnement des institutions politiques : l'intérêt de son système, et l'intérêt de son clergé.

Avec ses prétentions à dominer exclusivement sur les consciences, l'église de M. de la Mennais a toujours été ambitieuse et doit



toujours l'être. Elle a tendu sans cesse à s'immiscer dans les affaires intérieures des états ; elle a usé sans cesse de tout son crédit, de toute son influence , de tout l'ascendant qu'elle exerçait sur les âmes, pour augmenter sa puissance politique. Elle commença par subjuguier l'esprit des peuples à force de préjugés : et quand elle eut atteint ce but , elle n'eut pas grand'peine à subjuguier le corps des rois. Cette énorme puissance , qu'elle s'était acquise peu à peu , mais qu'enfin elle avait su rendre irrésistible , elle l'exerça sans cesse dans des vues absolument étrangères au bonheur , à la prospérité , au perfectionnement social , et même à la piété des peuples. Elle l'exerça parce qu'elle l'avait acquise , parce qu'elle voulait la conserver et que son essence est de dominer. Était-ce pour le bien des peuples et pour le perfectionnement des institutions civiles que les papes commandaient aux rois , et s'arrogeaient le droit de les déposer à leur gré ? Était-ce pour le bien de la morale et pour l'amour de la *légitimité* , qu'ils déliaient les sujets du serment de fidélité , et les armaient contre leurs souverains ? Et cependant ce pouvoir désorganisateur était nécessaire pour maintenir le système colossal de l'église



romaine. Dès que la puissance de l'opinion l'eut attaqué dans sa base, l'unité si vantée de M. de la Mennais, se montra ce qu'elle est, un^e chimère. Or, l'exercice d'une puissance telle que l'église romaine l'a long-temps possédée, est-il compatible avec les vrais intérêts et la prospérité des états, avec le perfectionnement des institutions sociales ? Un pouvoir étranger quelconque, agissant dans un corps politique avec des vues qui lui sont personnelles, et pour des intérêts qui ne sont point ceux de l'état, est comme un corps étranger dans un être vivant. Plus il est fort, plus il approche des sources de la vie, et plus il est incommode, plus il gêne les mouvemens, plus il détruit la santé, plus il menace l'existence. Je laisse aux publicistes le soin de développer cette idée. L'expérience ne les laissera pas manquer de faits dont ils auront besoin pour l'illustrer et pour l'établir (1).

De nos jours, le langage est moins hautain : les prétentions restent les mêmes. Le protocole de la chancellerie romaine n'est pas même changé dans ses points essentiels. Mais ce qui

(1) Voyez la note J à la fin du volume.

maintenant n'est que pure forme , grâce à la fermeté des gouvernemens , deviendrait bientôt le fonds , si les gouvernemens venaient à mollir. De nos jours encore , si cette autorité ne rencontrait point une juste résistance , elle érigerait des sièges épiscopaux , circonscrirait des provinces , nommerait des évêques et leur assignerait des émolumens , qu'elle ne prendrait point dans sa bourse. Et encore , elle serait trop timide et trop lente aux yeux de certaines personnes , qui l'exciteraient hautement à de nouvelles entreprises , et lui promettaient leur appui pour en assurer le succès.

Mais l'avancement du système , le maintien et l'accroissement de l'autorité ecclésiastique , rendent nécessaire une autre disposition qui n'est pas moins contraire au bien des états et au perfectionnement des institutions sociales : c'est l'avancement du clergé comme corps ; c'est la recherche constante et l'habile emploi de tous les moyens qui peuvent lui donner plus de consistance et plus de pouvoir. Le clergé est dans l'état une armée innombrable et puissante , dont le roi n'est pas le chef. Elle porte des armes plus redoutables que les canons et les épées : elle sait se créer des auxiliaires dans tous les rangs et dans

tous les genres, par des moyens souvent opposés. Et bien qu'elle trouve une résistance terrible dans l'opinion qui la repousse; si elle pouvait seulement s'emparer des sources de la science et créer encore les ténèbres, elle aurait bientôt repris son existence première. Rien n'a été épargné, pour la rendre plus respectable et plus indépendante. Pendant des siècles, tout fut mis en usage pour lui assurer la possession de presque tous les biens terrestres. C'était le moins sans doute dont on dût lui payer les biens du ciel, dont elle prétendait disposer. Mais comme les liens du sang auraient encore rattaché à l'état les membres qui la composaient, il fallut les rendre indépendans en leur interdisant le mariage. Le clergé actif et utile, le véritable clergé, dont on avait pourtant changé la nature et les rapports en le plaçant dans une situation si extraordinaire, le clergé séculier parut encore trop peu nombreux. L'on craignit que son dévouement ne fût combattu par son attachement pour les troupeaux qu'il dirigeait. Et dès -lors, des superstitions, qu'une église amie de la vérité aurait dû combattre de tout son pouvoir, furent habilement mises à profit. Une autre armée s'organisa, plus nombreuse, plus redoutable et plus indépendante que la

première. Des couvens s'élevèrent en tous lieux et furent richement dotés. Des nuées de moines consumèrent leur vie sans autre utilité que celle de soutenir , par leur immense influence , une autorité qu'on veut appeler conservatrice , et qui n'était qu'étouffante. Ils formèrent des chaînes immenses qui embrassaient tous les états , et dont le premier anneau se trouvait toujours dans la main des papes. Dans des siècles d'ignorance , ils cherchèrent à conserver autant de lumières qu'il en fallait pour perpétuer leur influence , et pour se perpétuer eux-mêmes. Ils se rendirent un peu plus savans que des seigneurs qui ne savaient pas lire , pour en être toujours les oracles. Ainsi , ils nous ont conservé quelques manuscrits et la tradition de quelques sciences ; et c'est là une obligation que nous leur avons encore. Dans des siècles éclairés , ils ont pris une marche opposée ; ils ont cherché sans cesse à ramener l'ignorance , qui est leur amie (1). Je le demande à tout homme de bon sens ; ces

(1) Quelques ordres religieux se sont occupés de recherches scientifiques ; ce sont les moins nombreux : et leurs recherches n'ont pas toujours eu seulement la science et la vérité pour but.

choses-là sont-elles favorables aux progrès de la civilisation , à la prospérité de l'agriculture , à la population des états , au perfectionnement des lois , à cet esprit public qui seul fait faire les grandes choses , mais qui ne peut naître que des lumières bien répandues , de la liberté de l'examen , et de l'égalité devant la loi (1).

(1) De nos jours, le clergé, battu par de grands orages, s'est beaucoup rapproché de l'humilité évangélique. Sous ce rapport important, il est vrai de dire que le plus grand nombre a gagné à ces malheurs, que peut-être il déplore encore. Les prêtres sont devenus pasteurs, et le peuple commence à leur rendre en amour ce qu'il ne peut leur donner en richesse. Heureux ! si des vœux imprudemment exprimés et des conseils funestes ne réveillent point en eux une ambition dangereuse, ne les rendent point mécontents de la place honorable qu'ils occupent dans l'opinion, et ne les entraînent point à mépriser eux-mêmes les services réels, mais modestes, qu'ils rendent à la religion et à l'état. Ils perdraient ainsi la grande et salutaire influence qu'ils peuvent exercer et qu'ils exercent, pour courir après une influence imaginaire peut-être, à laquelle ils ne pourraient arriver sans perdre une partie de leur considération, et sans se fermer à jamais le plus grand nombre des consciences. Les artifices du moyen âge sont usés; ils ne produiraient aujourd'hui que la ruine de la religion et le mépris de ses ministres. On sait

Mais l'autorité ecclésiastique, avec toute son influence sur les opinions populaires et toute la puissance temporelle dont les siècles et la crédulité l'ont revêtue, n'en devient pas moins tôt ou tard l'instrument de l'autorité civile. Souvent, pour dominer en masse sur cette dernière, elle consent à la servir et à l'appuyer en détail. Souvent, quand elle se voit menacée de perdre le pouvoir, elle entre en composition, et préfère l'exercer encore comme instrument à ne plus l'exercer du tout. Dans ces deux cas, son

tous les moyens de séduction, de ruses et de terreur, qui furent employés dans les siècles d'ignorance, pour augmenter les domaines et le crédit du clergé, et pour l'amener à ce degré de puissance qui faisait trembler les rois. Sans doute l'emploi de ces moyens est inoui de nos jours. On n'entend plus dire que le respect pour la religion et la terrible crainte d'un avenir, soient employés par la ruse, à des vues toutes mondaines, et que la cupidité profite de la faiblesse qui environne l'esprit d'un mourant. Si nous parlons de toutes ces choses, c'est uniquement parce que l'église qui les a permises, et qui en a profité, se déclare infaillible dans ses opinions et immuable dans ses principes; et, s'il nous est permis de le dire, c'est parce que nous voyons chez un grand nombre, le désir du résultat, si nous n'y voyons pas encore l'approbation des moyens.

action est , s'il est possible , plus malfaisante que lorsqu'elle domine elle-même. Elle est un ressort puissant , que la tyrannie peut faire jouer à son gré pour augmenter sa force , et rendre son action plus redoutable (1). C'est un moyen qu'elle emploie avec une adresse fatale pour dominer la pensée , et soumettre à sa volonté tout ce que la loi ne saurait atteindre : les actions , les paroles , les regards , et jusqu'aux mouvemens les plus secrets du cœur. Comme tout tient à la religion ; comme les moindres paroles peuvent recevoir une interprétation funeste , celui que l'on veut perdre ne saurait échapper au sort qui le poursuit ; et la piété la plus vive lui sera moins favorable encore que l'indifférence. Un homme sera coupable par cela seul qu'il sera craint ou soupçonné. Le pouvoir arbitraire , lorsqu'il devient tyrannie , ne saurait trouver une arme plus puissante , et qui doive jeter plus de terreur dans les cœurs les plus innocens , que celle dont la religion la munit , quand elle commande à la rigueur. Plus de sécurité dans l'état , plus de garantie dans les lois les plus sacrées , plus d'espoir de liberté ,

(1) L'Inquisition.

plus de repos dans les familles , plus de gaiété dans les réunions , plus de confiance entre les citoyens , plus de tranquillité , même sous la parole des rois. Tout ce qui fait le bonheur de la société civile est remplacé par la crainte et par la défiance la plus sombre. L'homme le plus probe et le plus attentif à observer fidèlement les lois qui lui sont connues , ne peut plus être assuré de ne point terminer ses jours dans une affreuse prison (1). — Ceux qui aiment la

(1) Depuis quelque temps , l'on croit mettre le catholicisme à l'abri des reproches qu'il s'est attirés par l'établissement de l'Inquisition , en disant qu'en Espagne ce tribunal n'est plus qu'un instrument politique. Je réponds que si cette assertion est vraie depuis un siècle , elle ne l'a pas toujours été. Les tortures et les bûchers ont long-temps servi la cause du fanatisme , et parfois celle de la lubricité. L'église à principes infaillibles et immuables a toujours à se justifier de ce qu'elle a commandé. Je réponds sur-tout que si l'Inquisition n'est plus qu'un instrument de police , c'est le plus abominable de tous. L'emploi d'un tel instrument est incompatible avec les progrès des vraies lumières , de l'esprit public , des institutions salutaires et de la liberté. C'est un pouvoir arbitraire illimité , dont la seule existence dans l'état rend illusoire toute idée de constitution , et perpétue nécessairement le despotisme. C'est là une terrible responsabilité

religion , qui sentent la manière dont elle doit exercer son influence pour être utile et digne de Dieu , ne doivent-ils pas trembler de la prostituer à des usages aussi contraires à la nature et au bonheur de la société , dans l'espérance orgueilleuse et frivole de faire triompher partout leurs opinions particulières ?

Il est donc vrai de le dire : le catholicisme n'est point favorable au perfectionnement des institutions sociales. Il les redoute , parce qu'il sent trop bien les rapports de la liberté religieuse avec la liberté civile , pour ne pas craindre celle-ci par-dessus tout. Et ici , nous pouvons dire sans crainte ce qui est vrai : le protestantisme n'a point ce reproche à craindre. Il ne forme point un corps étranger dans l'état ; il ne reconnaît aucune autorité extérieure ; il obéit à l'autorité civile , parce que le christianisme , la raison et l'humanité l'ordonnent : mais il ne redoute point la liberté ; il sait promptement s'accommoder avec elle , dans les affaires civiles ,

dont reste chargée l'église qui a créé un tel instrument , et qui en perpétue la durée en maintenant dans le peuple la superstition et l'ignorance , sans lesquelles il ne pourrait se soutenir.

parce qu'il l'a reconnue et consacrée dans la chose du monde où les hommes ont eu le plus de peine à l'accorder , la religion et le culte. Et si quelque jour l'on parvenait à démontrer que le catholicisme est plus favorable à l'obéissance implicite , et le protestantisme aux progrès de la liberté , je ne sais si cette découverte devrait nous nuire auprès des peuples , et même auprès des rois (1). Quel homme de nos jours n'aimerait pas mieux être citoyen anglais , que citoyen espagnol ? Et quel roi n'aimerait pas mieux être assis sur le trône de l'Angleterre libre , que sur celui de l'Espagne asservie (2). — Que l'on cesse donc enfin de la calomnier , en la traitant de révolutionnaire et d'anarchique , une croyance qui , dans le cours de deux siècles , a placé un petit peuple , peu favorisé par la nature , au faite des lumières , des talens , de la civilisation , du commerce , de la puissance et

(1) Voyez la note K à la fin du volume.

(2) M. de la Mennais me reprochera peut-être d'avoir trop souvent invoqué la comparaison entre ces deux pays. C'est un ennui peut-être ; mais assurément ce n'est point un sophisme. — En général , il n'y a rien de plus rebelle que les faits. Quoi qu'on dise , ils sont toujours là.

de la liberté. — Que l'on cesse de vanter, sous le rapport politique, une croyance dont tout le résultat a été de plonger une nation grande et généreuse dans la misère, dans l'asservissement et dans la stupidité (1).

Oui, sans doute, les croyances religieuses sont essentielles à la paix, au bon ordre et à la prospérité des états : mais tout ce qui est utile à ce but, le christianisme le fournit et

(1) M. de la Mennais, en parlant du courage que la religion (le catholicisme sans doute) donne dans les momens de crise, cite l'exemple de l'Espagne. On voit bien que c'est à l'état fort attrayant de ce peuple qu'il voudrait nous ramener. « On n'oubliera de long-temps, dit-il, ce cri généreux inspiré par le christianisme à tout un peuple : *Mourons pour la cause juste* (pag. 10). » Si ce cri a été proféré en Espagne plus fortement qu'ailleurs, le caractère national n'y est-il pas pour quelque chose ? N'est-ce pas le même qui retentit à Sagonte long-temps avant que le catholicisme y fût professé ? N'aurait-il pas aussi retenti dans toute l'Angleterre, si l'indépendance de ce pays eût été sérieusement menacée ? N'a-t-il pas retenti plus tard dans toute l'Allemagne protestante, et jusqu'au fond de la Russie ? Et n'a-t-il pas paru depuis que cette cause juste, pour laquelle on croyait mourir en Espagne, était un peu celle de la liberté ?

le protestantisme le conserve. Tout ce que le catholicisme y a ajouté, dans le cours de plusieurs siècles, ne saurait augmenter ni le respect pour les lois, ni l'amour pour le Souverain, ni les talens pour la législation, ni l'industrie, ni la culture des arts utiles, ni le commerce, ni les richesses. Le protestant obéit par conscience comme le catholique ; il croit comme lui à un avenir, dans lequel il sera jugé sur cette obéissance même : que faut-il de plus à l'état (1).

(1) M. de la Mennais trouve, dans les calamités du moyen âge, une preuve nouvelle de la vérité de son opinion, que les croyances exercent un pouvoir infini sur les hommes en masse. « Car, dit-il, parmi ces calamités, toutes celles qu'on peut attribuer au peuple ou à une portion du peuple, eurent pour cause quelque erreur politique ou religieuse (p. 52.) ». Nous ne contesterons pas la vérité de ce grand principe. Seulement nous demanderons à M. de la Mennais : Dans les effroyables calamités que les Albigeois eurent à essayer de la part des catholiques, et par les ordres des papes, de quel côté se trouvait l'erreur qui fut la véritable cause de tant de maux ?

TROISIÈME PARTIE.

*QUE LA BIBLE , RECONNUE COMME UNE
RÉVÉLATION DIVINE , FOURNIT TOUTE
L'UNITÉ DÉSIRABLE. JUSTIFICATION
DES PROTESTANS , QUI NE RECONNAIS-
SENT PAS D'AUTRE RÉGLE DE CROYANCE.*

Le système suivi par l'église romaine , et préconisé par M. de la Mennais , est donc injuste et dangereux dans ses moyens , funeste dans ses résultats. Cette conclusion est juste du système que l'église romaine suit presque par-tout : elle l'est bien plus encore de celui qu'elle voudrait suivre. Tout homme , ami du christianisme et de son pays , se demandera sans doute avec nous : Ne saurait-on avoir une religion qu'à ce prix ? — A cette grave question , le protestant

fait la réponse suivante : Puisez votre christianisme dans la Bible , et non dans l'autorité : vous serez plus assuré de la vérité de votre croyance ; vous n'en aurez que plus de zèle pour la pratiquer ; vous ne craindrez point l'instruction et les progrès des sciences théologiques ; et vous pourrez célébrer un culte édifiant et utile avec ceux qui , comme vous , se soumettent uniquement aux révélations divines.

Cette réponse pourrait sembler suffisamment justifiée par tout ce que nous avons dit jusqu'ici. Autrement il faudrait déclarer que le christianisme est contraire au repos et aux progrès du genre humain. Néanmoins nous consacrerons quelques pages à en établir la justesse. — On accuse les protestans d'indifférence , parce qu'ils ne sont pas intolérans : on les accuse de n'avoir point de règle de foi , parce qu'ils ne reconnaissent , pour règle de foi , que l'évangile. Dissipons ces nuages ; montrons que le protestant ne saurait être accusé d'indifférence , et que la règle qu'il suit vaut beaucoup mieux que celle à laquelle on voudrait l'attacher encore.

CHAPITRE I.

Qu'en prenant la Bible pour règle unique de leur croyance, les protestans ne laissent pas d'être chrétiens. — Du reproche d'indifférence, que M. de la Mennais leur adresse.

M. de la Mennais est tombé dans une erreur fondamentale, qui règne dans tout ce qu'il a dit des protestans, et qui le rend souverainement injuste. Il confond sans cesse la tolérance et l'indifférence. Il déclare les protestans indifférens à toute religion, parce qu'ils laissent chacun professer la sienne, et qu'ils ne s'ingèrent point de damner ceux qui ne pensent pas comme eux. — Je suis tolérant pour autrui ; mais je ne suis point indifférent à la croyance que je dois moi-même adopter. Pourquoi affecter de confondre des idées si distinctes ? Je ne suis pas indifférent sur les opinions religieuses, parce que je ne les crois pas toutes également utiles, ni également vraies. Il en est qui me paraissent plus bienfaisantes pour l'humanité, plus favorables au salut, sur-tout plus clairement révélées dans la Bible. Voilà pourquoi j'y crois de toute mon âme ;

1^{re} erreur
Mennais

voilà pourquoi je les professe avec candeur , et je les défends avec force. Mais je suis tolérant pour les opinions d'autrui , parce que je suis convaincu que les opinions sont le domaine de la conscience ; que les autres ont la persuasion de celles qu'ils professent , comme je l'ai des miennes ; que moi-même je ne suis pas à l'abri de l'erreur ; qu'en voulant forcer les autres à abandonner leur croyance pour prendre celle que j'ai choisie , je ne ferais que les exaspérer sans les convertir , et sur-tout , parce que l'expérience m'apprend que , par-tout où l'on a fait usage de la contrainte , l'humanité s'est promptement dégradée ; la religion s'est corrompue ; les opinions et les absurdités humaines ont pris la place des vérités divines et révélées , et le sang humain a coulé à grands flots et en pure perte. Plein de ces grandes leçons , j'emploie toutes mes facultés et toutes les forces de mon âme à éclairer les autres , et à m'éclairer moi-même. Je donne la plus grande importance à mes opinions religieuses , parce qu'elles tiennent à mes plus grands , à mes plus chers intérêts ; je fais tous les jours de nouveaux efforts pour les rectifier en les comparant aux instructions divines , consignées dans l'évangile. Mais,

si quelque autre ne professe point les mêmes opinions que moi ; après avoir cherché à l'éclairer , je le tolère , parce que je lui reconnais les mêmes droits que je réclame et que j'exerce , et parce que je regarde l'intolérance comme le plus épouvantable de tous les fléaux qui jamais aient désolé l'humanité. — Est-ce là de l'indifférence ?

Cette grande erreur de M. de la Mennais se reproduit à chaque page dans son livre. Elle est la base de sa longue discussion sur les points fondamentaux , dont il semble avoir voulu faire son centre d'attaque. Il y confond toujours , avec une bonne foi qu'il m'est difficile d'attribuer à l'ignorance , ce qu'un homme doit croire lui-même et ce qu'il doit supporter chez les autres. — Et il accuse ensuite avec aigreur les protestans de réduire le christianisme à quelques points capitaux , et de ne pas s'embarrasser du reste , quoique enseigné dans l'évangile. Mais , qui lui a dit que telle est la pensée des protestans ? Et pourquoi éluder sans cesse une distinction si facile ? — Pour lui-même , le protestant se regarde comme obligé de croire tout ce qu'il trouve enseigné dans le Nouveau-Testament. Cela résulte évidemment de ce

qu'il admet le Nouveau-Testament comme le dépôt des révélations divines. Il n'y a point là de points fondamentaux et non fondamentaux. Tout repose sur la même autorité; tout est revêtu de la même évidence. Le protestant n'a pas droit d'en rien rabattre, et n'en rabat rien; autrement il doit renoncer à admettre le Nouveau-Testament comme une révélation divine: il n'est plus protestant; il est déiste; il est athée; il est ce qu'on voudra. Mais à l'égard des autres hommes, le cas est bien différent. Le protestant ne saurait leur refuser sans inconséquence le droit qu'il réclame et qu'il exerce. S'ils interprètent autrement les déclarations de la parole divine; que fera-t-il? Leur déclarera-t-il la guerre? Il sait que ce moyen les endurcira dans leur erreur, s'ils errent en effet; il voit sur-tout qu'il attirera sur l'église de Jésus-Christ et sur l'humanité des maux effroyables et gratuits. Verra-t-il quelque avantage à rompre du moins avec eux? Mais alors il se dépouille de l'influence qu'il pouvait encore exercer sur leur âme: il fait naître des préjugés et des haines qui ferment tout accès à la vérité; il rend irrémissible peut-être un mal qui n'était que passager. — Que doit donc faire le chrétien

charitable, dirigé par la raison et par l'évangile? — Il ne se fait grâce sur rien de ce qui est enseigné dans l'écriture-sainte; mais il ne peut se dissimuler que tous les articles de la croyance qu'il y puise ne sont pas également essentiels. D'un autre côté, il sent l'importance d'un culte public; mais il voit chez tous les hommes réfléchis des nuances d'opinions, que l'instruction et même, si l'on veut, l'autorité de l'évangile n'ont pu faire entièrement disparaître. — Plein de ces observations qui sont frappantes de vérité, il prend les choses comme elles sont, après avoir épuisé toutes ses ressources pour les améliorer. Il se réunit de bonne foi avec ceux qui pensent comme lui sur les articles qu'il regarde comme essentiels; il célèbre avec eux un culte où il y a de l'ordre et de l'harmonie; et il supporte avec patience et douceur, des nuances d'opinion qui ne sauraient lui nuire, et dont il appartient à Dieu seul de juger un jour. Il supporte avec la même douceur ceux dont les opinions diffèrent des siennes dans des points trop importans, pour qu'il puisse se réunir avec eux dans le même culte. Il ne les maudit point et se borne à prier Dieu de les éclairer. Il supporte les déistes; il supporte les athées :

que gagnerait-il à ne pas les supporter ? Est-ce le moyen de les convertir , que les injurier , les tourmenter , les plonger dans des cachots , les appliquer à la torture , les faire expirer dans les flammes ? Mais parce qu'il les supporte , approuve-t-il , partage-t-il leurs opinions ? Est-il pour cela destitué de toute croyance personnelle et chérie ? Regarde-t-il comme indifférent de croire en Dieu ou de le nier ? d'adorer Jésus comme son maître ou de l'outrager comme un imposteur ? En un mot , parce qu'il ne cherche point à diviser , mais à réunir , ne peut-il pas avoir , pour son opinion religieuse , tout le zèle , toute la chaleur , que des opinions aussi importantes doivent inspirer à un honnête homme ? M. de la Mennais l'a-t-il cru sérieusement ? Ah ! sans doute le plus grand amour de la vérité s'allie avec la conduite des protestans , ou plutôt il en est la base. Mais cet amour de la vérité doit s'allier aussi avec un autre sentiment , sans lequel nul ne peut se dire disciple de l'évangile : c'est l'amour des hommes ; c'est le respect pour les droits de l'humanité.

Objet -
La vérité est une , direz-vous ; il ne peut y avoir qu'une seule bonne religion. Et cependant , avec ce principe , vous permettez plusieurs nuances

d'opinions ; peut-être même des différences essentielles. — J'en conviens , il est certain qu'il ne peut y avoir qu'une seule religion parfaite. Celles qui s'en écartent tombent nécessairement dans quelques erreurs. Ne vous hâtez pas cependant de prendre avantage de cet aveu. Il vous restera toujours à prouver que la vôtre est cette religion parfaite. — Mais que répondrez-vous à celui qui viendra vous dire : Je suis persuadé que la Bible contient la parole de Dieu ; je la vénère à ce titre , et j'adhère à tout son contenu. Montrez-moi que les doctrines par vous professées , sont enseignées dans l'évangile , je vais les professer avec vous. Montrez - moi que les miennes sont condamnées dans ce divin livre , je suis prêt à y renoncer. — Tel est l'esprit , le véritable esprit du protestantisme. Je le demande : qu'avancez-vous auprès d'un tel homme, quand vous lui parlez de l'unité de la foi ? Comment vous y prendrez-vous pour lui faire sentir l'avantage de *s'unir* avec vous , en abandonnant pour cela ce qu'il croit fermement être enseigné de Dieu même ? En quoi votre longue réfutation de la doctrine des points fondamentaux peut-elle le toucher ? Y a-t-il , dans tout ce que vous avez dit , quelque chose qui doive le décider à

Réponse

L. 1788

ne pas croire ce qu'il voit dans l'écriture , ou à croire ce qu'il n'y voit pas ?

Le protestant , le chrétien sincère n'est donc point embarrassé pour sa croyance particulière. Il croit à l'évangile , et à tout ce qu'enseigne l'évangile. Mais quand il veut se réunir avec d'autres chrétiens pour célébrer avec eux un culte , et s'édifier en commun , doit-il ne recevoir dans sa communion que ceux dont les opinions religieuses sont conformes aux siennes , jusque dans leurs nuances les plus fugitives ? Pour célébrer un culte en commun , il faut dans les opinions un certain degré d'harmonie. Mais pour que ce culte soit édifiant , soit utile ; pour que le peuple y trouve de l'instruction , des consolations , des encouragemens à la piété et à la vertu , est-il convenable , est-il nécessaire de multiplier les points de croyance qui doivent être communs aux membres de la même église ? — Tous ceux qui auront envisagé la question sous ce point de vue , et qui en auront senti toute l'importance , conviendront sans doute avec moi qu'il était bon , qu'il était sage , qu'il était conforme au véritable esprit de l'évangile de rendre ces articles aussi peu nombreux que possible.

Et d'abord, quelle utilité peut trouver chaque membre d'une église, à voir tous les articles de sa croyance particulière exprimés dans la confession de foi ou le *consensus* de l'église, à laquelle il a voulu se joindre? Le silence du *consensus* sur quelques-uns de ces articles, l'empêche-t-il d'y croire? les rend-il moins certains, moins intéressans, moins clairement exprimés pour lui dans l'écriture-sainte? Lui est-il défendu de les professer, et même de les défendre? — Il n'est point gêné dans sa croyance: se montrerait-il raisonnable, s'il voulait gêner la croyance des autres, et exclure de l'église, dont il est membre, ceux qui ne professent pas rigoureusement tous les articles auxquels il croit lui-même? S'il reste assez de conformité, pour que le culte commun puisse avoir du corps et de l'harmonie, puisse édifier et instruire la congrégation, c'est tout ce que le chrétien sage et prudent peut et doit désirer de l'église dans laquelle il s'incorpore. Toutes les divergences qui ne compromettent point cette condition première, doivent être supportées sans passion. Cette réserve mutuelle n'est point de l'indifférence; c'est de la sagesse; c'est du vrai christianisme.

En diminuant le nombre des articles que l'on fait entrer dans le *consensus*, on augmente d'autant le nombre des membres de l'église. Et c'est là un avantage dont l'importance est considérable. Plus vous multipliez les articles, plus vous trouvez d'opposans, soit parce que vous multipliez les chances de diversité, soit parce que vous descendez à des articles moins essentiels, et moins clairement révélés dans notre code sacré. Vous pourriez multiplier ces articles au point de n'avoir plus dans votre église qu'un très-petit nombre de membres, ou, ce qui est bien pire, que des membres retenus par des avantages temporels, et masqués par l'hypocrisie. En attendant, la chrétienté se subdiviserait en une multitude de petites congrégations, entre lesquelles régneraient sans cesse des controverses sans importance réelle. Et la première des vertus chrétiennes, la charité, courrait souvent le risque d'être oubliée pour de vaines subtilités. Pour accorder ce que demandent, d'un côté, l'église considérée comme communauté, et de l'autre, les droits imprescriptibles de la conscience individuelle, le moyen le plus simple était donc de rendre très-peu nombreux les articles exprimés ou sous-entendus dans la

confession de foi générale. Y a-t-il là de l'indifférence ? N'est-ce point raison , sagesse , respect pour les droits des fidèles , et zèle éclairé pour la véritable édification de l'église de Jésus-Christ ?

Enfin , il est bien certain qu'en multipliant les articles portés dans le *consensus* d'une église, vous multipliez au même degré les causes de dissensions et de disputes dans le sein de cette église même. Les dogmes qui ne sont point déterminés autrement que dans l'évangile , occasionnent rarement des controverses sérieuses. Et quand le contraire arrive , ces controverses sont aisément apaisées , parce que les deux parties sont sur le pied d'égalité : les passions ne sont point enflammées , parce que l'on n'a point encore formé deux partis : la vérité seule fait enfin pencher la balance. Mais quand les dogmes sont décidés et consacrés , s'il s'élève sur l'un d'eux une dispute dans le sein d'une même église , alors ce n'est plus la vérité seule qui décide la question : le *consensus* a parlé ; il faut croire ou se retirer. Ainsi , les passions trouvent une prise dont elles ne manquent pas de profiter. L'un des partis fait valoir l'autorité de la chose décidée , que l'autre est obligé de décliner.

Ce n'est plus une discussion paisible , occasionnée par l'amour de la vérité , et conduite par la bonne foi : c'est une lutte passionnée , où la vérité n'a rien à gagner , et où l'édification a tout à craindre. L'église est déchirée par des discussions , et sur-tout par des haines , qu'elle aurait eu le bonheur d'ignorer , si sa confession de foi n'avait point prononcé sur le fond de ces doctrines contestées. Que l'on parcoure la chaîne des dissensions religieuses les plus scandaleuses et les plus fatales au christianisme , on les verra toujours suivre immédiatement la proclamation solennelle de certains dogmes , sur lesquels jusqu'alors on avait différé sans se séparer et sans se battre.

Pour accorder les droits de chacun avec la paix de l'église , il a donc été sage , il a donc été juste de rendre très-peu nombreux les articles que l'on a fait entrer dans la croyance commune.

Mais pourquoi m'arrêter si long-temps à ces motifs d'édification et de convenance , quand je puis m'autoriser d'un exemple irréfragable. Nous avons , dans le Nouveau-Testament , l'histoire du premier établissement du christianisme : les prédicateurs inspirés qui fondèrent tant

d'églises, exigèrent-ils de leurs disciples la confession d'un bien grand nombre d'articles? En voici des exemples bien connus. Jésus-Christ lui-même indique les points capitaux du christianisme en des termes fort simples : « C'est ici la vie éternelle, de te connaître pour le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ (1) ». — Quand l'apôtre Philippe baptisa l'eunuque de la reine Candace, il le fit sur cette seule confession, qui contient les mêmes articles : « Oui, je crois que Jésus est le fils de Dieu (2) ». — Enfin quand saint Paul dut baptiser le geolier qui avait été converti par un grand miracle, il se contenta de lui dire : « Si tu crois au Seigneur Jésus, tu seras sauvé, toi et ta maison (3) ». Quelque peu nombreux que soient les articles des confessions de foi protestantes, ils sont encore loin de cette simplicité. Si c'est une hérésie de réduire le christianisme commun à un petit nombre d'articles, les protestans sont des hérétiques sans doute : mais il est des hérétiques plus grands et plus

*importance
de doctrine
de J. C.*

(1) Jean. XVII. 3.

(2) Act. VIII. 37.

(3) Act. XVI. 31.

dangereux encore , parce qu'ils ont réduit ces articles à un nombre beaucoup plus petit ; ce sont les rédacteurs du symbole dit des apôtres , beaucoup plus simple que la plupart des confessions de foi protestantes ; ce sont les apôtres eux-mêmes , qui , tout inspirés qu'ils étaient , imposaient à leurs disciples des articles de foi beaucoup plus simples que ceux dont se compose le symbole qu'on leur a faussement attribué ; c'est , si je puis le dire sans blasphémer , Jésus-Christ lui-même , dont les paroles et la doctrine sont en général beaucoup plus simples encore que celles de ses apôtres.

Les églises protestantes doivent donc se regarder comme pleinement fondées à donner à l'expression de leur croyance toute la simplicité qui peut s'accorder avec l'édification commune et avec la participation au même culte. Le reproche d'indifférence que M. de la Mennais , et en général tous les controversistes catholiques , leur adressent à cette occasion , ne repose que sur un malentendu (1).

(1) Pour prouver que la réforme conduit à l'indifférence , M. de la Mennais cite Shaftesbury et Hobbes , qui prétendent qu'il faut soumettre la religion au prince. Mais les réformés regardent-ils Hobbes et

Mais vous parlez des églises , me dira-t-on , et il ne doit y avoir qu'une église. — Oui , sans doute , il ne doit y avoir qu'une église , celle qui

Shaftesbury , comme des autorités ? Ne les ont-ils pas mille fois attaqués et réfutés ? Pourquoi donc rendre une communion responsable des principes qu'elle n'a jamais consacrés , et contre lesquels se sont élevés les docteurs approuvés par elle ? — Sur-tout après avoir blâmé aussi sévèrement , et , je pense , aussi justement , Hobbes et Shaftesbury , il ne fallait pas dire à-peu-près la même chose qu'eux , comme le fait M. de la Mennais , pag. 61 et 62. Il paraît que , selon lui , le prince a grand tort de se mêler de la religion , tant qu'il n'est pas catholique : mais s'il est catholique , non-seulement il le peut , mais encore il le doit. *L'autorité peut tout , soit pour le bien , soit pour le mal.* Elle est donc responsable de tout ce qu'elle ne fait pas pour assurer le bien. Or , comme la profession du catholicisme est le plus grand des biens , le prince est inexcusable d'y laisser porter la moindre atteinte , en tolérant l'expression , la défense et la profession publique de toute autre croyance. Telle est , ce semble , la conséquence que l'on doit tirer de tout ce passage. — Mais il en est une autre que M. de la Mennais n'a pas vue : c'est que , si *l'autorité peut tout , soit pour le bien , soit pour le mal* , les peuples qui ont cherché à limiter son pouvoir pour le mal , n'étaient pas aussi insensés qu'on veut bien nous le faire croire.

regarde Jésus-Christ comme son chef. Mais les protestans sont membres de cette grande église, qui ne doit jamais périr; car ils reconnaissent Jésus-Christ comme leur chef suprême, et ils ne reconnaissent que lui : mais tout nous prouve que les apôtres ont entendu faire consister l'unité de cette église dans le lien de la paix (1), et non dans la conformité parfaite des opinions: mais tout nous dit qu'à mesure que les hommes chercheront de bonne foi leur croyance dans l'évangile, et qu'ils apporteront à cette recherche moins de préjugés et moins d'opinions humaines, ils approcheront toujours plus de cette unité de croyance qui n'est désirable qu'avec la vérité; mais qui, avec la vérité, est souverainement désirable. — Quand cette unité sera-t-elle parfaite; ou même, cette unité doit elle, peut-elle jamais être parfaite? tout est caché dans l'impénétrable profondeur des décrets de Dieu.

M. de la Mennais reproche mille fois aux protestans d'avoir varié dans leur croyance. D'après les explications que nous venons de donner, nos lecteurs doivent savoir le cas qu'il faut faire de ce reproche banal. Les protestans

(1) Ephès. IV. 3.

ne croient pas pouvoir se lier les uns les autres. Encore moins croient-ils qu'une génération puisse lier les suivantes, au détriment de l'écriture-sainte et des progrès de la vérité. Ils n'ont accordé l'inspiration ni à des assemblées, ni à des individus. Ils ne l'ont point accordée aux premiers auteurs, ni aux contemporains de la réforme. Ils savent que c'étaient des hommes sujets à l'erreur, comme ceux de nos jours et comme ceux qui les avaient précédés. Il n'y a que la parole de Dieu qui soit infaillible. Et cette parole, dans le moyen âge, avait été corrompue par le mélange de mille traditions absurdes, que l'on avait confondues avec son essence, sous la forme d'interprétations. Il aurait fallu être inspiré, pour démêler tout-à-coup la vérité complète et pure, au milieu de cette fange de préjugés et d'erreurs où la religion était noyée, dans ces siècles de superstition et d'ignorance. Manquant d'une foule de connaissances que l'on acquit après eux, écrasés par un travail énorme, tourmentés par la jalousie et par la persécution, comment les réformateurs auraient-ils pu tout accomplir à la fois ? Comment auraient-ils pu détruire en un jour l'ouvrage de quinze siècles ? Ils firent

beaucoup sans doute : ils proclamèrent la liberté des consciences et l'autorité suprême des révélations divines ; mais ils laissèrent beaucoup à faire après eux. La connaissance et l'interprétation des livres sacrés , encouragées par une sage liberté , firent bientôt parmi les protestans des progrès immenses. La croyance dût se mettre en harmonie avec le sens mieux connu de l'écriture-sainte. Les progrès de l'histoire ecclésiastique et même ceux de la philosophie , durent exercer aussi quelque influence sur les opinions religieuses. On trouva , dans des inventions humaines tardives , l'origine de certains dogmes ou de certaines pratiques que l'on avait faussement attribués aux siècles apostoliques : on reconnut le peu de solidité de plusieurs argumens adoptés jusque là sans examen : on abandonna ces dogmes , ces pratiques et ces argumens. Il n'y a point là d'inconstance ni d'indifférence. Il y a zèle pour la religion , respect pour la vérité , humilité d'un esprit sage qui corrige son erreur , quand il a pu la reconnaître. Loin de rougir des variations qu'ont éprouvées leurs croyances , soit particulières , soit communes , les protestans croient pouvoir les avouer hautement ; et dans un siècle comme

le nôtre, où l'on sait déjà comment se cherche et se trouve la vérité, ils croient pouvoir en tirer gloire.

Par rapport à sa croyance personnelle, le protestant ne reconnaît pour règle que l'écriture-sainte et croit tout ce qu'il trouve enseigné dans l'écriture-sainte. Mais, par rapport au lien qui unit les membres d'une même église, les communions protestantes se sont placées dans deux positions différentes : ou elles ont une confession de foi écrite, ou elles n'en ont point, et prennent pour unique centre de ralliement l'évangile. Il n'entre pas dans mon sujet de discuter les avantages et les inconvéniens de ces deux positions diverses. Je pourrais y revenir quelque jour. Je me borne à observer ici que, dans chacune, il n'y a pour attaquer les protestans qu'une seule voie, qui n'a rien de commun avec les raisonnemens de M. de la Mennais contre les points fondamentaux. S'ils ont une confession de foi, il faut leur montrer que cette confession de foi enseigne des dogmes que l'évangile condamne, ou en condamne que l'évangile enseigne. S'ils n'ont point de confession de foi, il faut leur montrer que l'évangile n'est pas une règle suffisante, et que, pour plus

de sûreté, il faut à cette règle divine en joindre une autre purement humaine. Si vous êtes fondés, vous les conduirez, dans le premier cas, à changer leur confession de foi; dans le second, à s'en donner une : mais pour cela, vous n'en ferez point des catholiques.

Je l'ai dit, et je ne crains pas de le redire, puisqu'on s'obstine à prendre pour de l'indifférence cette sage retenue, qui respecte les droits de l'humanité et l'esprit du christianisme : avec cette liberté des opinions religieuses, on verra quelques esprits se jeter dans les extrêmes. Quelques-uns voudront trop simplifier le christianisme et tendront au déisme : quelques autres voudront trop le charger, et tendront au mysticisme, peut-être à la superstition. Avant de tirer avantage de cet aveu, que M. de la Mennais prenne bien garde si, malgré les réglemens et l'autorité qu'il nous vante, ces deux extrêmes ne se trouvent pas, au moins au même degré, parmi les membres de son église. Mais, parmi les protestans, le christianisme sera toujours là avec ses documens authentiques, avec son éternelle vérité, pour corriger cette double erreur. Ces deux tendances, également dangereuses, n'auront jamais qu'un petit nombre

d'adhérens , qui seront tôt ou tard ramenés par l'évangile et par la vérité. C'est entre ces deux extrêmes que se trouve toujours la plus grande masse des chrétiens , dans un pays où l'évangile est l'unique base de la croyance. Et c'est là aussi que la liberté d'examen introduit de grandes lumières , un grand zèle , une piété franche , un grand amour pour l'humanité et pour le christianisme qui l'ennoblit. C'est là que s'établit une marche progressive et rapide vers tout ce qui est grand , beau et vrai. C'est là que les erreurs de toutes les sortes trouvent des ennemis puissans pour les combattre et les dissiper. C'est là que la religion chrétienne , mieux connue , s'empare plus fortement de toutes les âmes , à mesure qu'elle se montre plus belle , plus simple , plus bienfaisante , plus morale , plus amie des hommes , en un mot , plus digne de son auteur. C'est là , enfin , c'est dans cette immense majorité , que l'humanité , dirigée par le christianisme et poussée par la liberté de l'esprit et de la conscience , approche toujours plus de sa destination véritable sur la terre et dans les cieux : la vérité , la vertu , le bonheur. Ah ! si , pour dissiper quelques diversités , qui sont dans la nature de l'homme et que Jésus a

prédites , il faut arrêter cette marche glorieuse , quel homme pourra s'y résoudre !

Quel moment a choisi M. de la Mennais , pour accuser les protestans d'indifférence ! Le moment où ils sont animés d'une chaleur religieuse , d'un zèle chrétien , dont il n'était point d'exemple dans les temps modernes , et dont les effets ne peuvent être calculés que par celui devant qui l'avenir est ouvert ! Le moment où les travaux les plus pénibles , les sacrifices les plus généreux , les privations les plus dures ne leur coûtent rien , quand il faut rendre gloire à leur maître et répandre parmi tous les hommes la bienfaisante lumière de son évangile ! Le moment où le christianisme est prêché par eux dans les pays les plus éloignés , au milieu de difficultés inouïes et d'effroyables dangers ! Le moment où la Bible , cette parole de salut et de vie , est distribuée à tous les hommes par des associations libérales que le protestantisme a fait naître , qu'il défend contre des attaques insensées , et dont M. de la Mennais ni les siens ne revendiqueront pas la gloire ! Le moment où des associations d'un autre genre , mais soutenues par le même zèle , suppléent aux défauts de la prédication et répandent l'instruction re-

ligieuse sous mille formes diverses , pour la mettre à la portée de toutes les classes et de tous les esprits ! Le moment où l'éducation de l'enfance excite de toutes parts l'intérêt le plus vif et le plus sage ; où le christianisme est devenu la base de l'enseignement ; où la génération qui s'élève puise avec abondance dans des écoles nombreuses et bien dirigées , la piété solide et éclairée , le goût de l'ordre et du travail , le respect pour les lois et l'amour du pays et du prince ! Le moment où la religion , dans les pays protestans , occupe tous les esprits , est l'objet des plus grandes et des plus nobles méditations , trouve les défenseurs les plus éloquens et les plus instruits , échauffe tous les cœurs et leur inspire les plus nobles vertus ! Le moment où le christianisme commence à s'y montrer sous sa véritable et céleste forme , comme la religion du cœur , comme l'ami des lumières , la source de la paix et de l'union , le promoteur de la liberté ! Le moment où toutes les sectes chrétiennes protestantes , travaillant avec ardeur pour le même but , se supportent , s'éclairent mutuellement , et gardent toute la chaleur dont elles sont animées pour faire du bien en commun ! — Accusez tant qu'il

vous plaira, les protestans de s'égarer dans de fausses routes ; ils sauront ce qu'ils doivent faire de ces reproches sans cesse renouvelés ; mais ne les accusez point d'indifférence : l'Europe, le monde entier se leveraient en témoignage contre vous. — Et si la France réformée se ressent encore des circonstances par lesquelles elle a dû passer, elle s'éveille à son tour ; la religion commence à y ressaisir tous les cœurs ; et bientôt ses ennemis même n'oseront plus la flétrir par l'odieux reproche d'indifférence et d'irreligion.

est erreur
à l'auteur

Il nous reste à signaler une autre erreur, non moins grave, de M. de la Mennais. Il accuse sans cesse le protestantisme de conduire au déisme et à l'athéisme (1). Il affirme que le principe du protestant n'est pas autre que celui de l'athée (2), et il cherche à jeter ainsi quelque chose d'odieux sur une croyance que jusqu'ici l'on n'avait

(1) Voyez l'*Essai sur l'indifférence*, etc., introduction, pag. 26, et dans l'ouvrage même, pag. 52, 53, 150 — 155. Il y a bien d'autres passages du même genre ; car l'auteur revient sans cesse à cette idée favorite. Voyez la note L à la fin du volume.

(2) Voyez pag. 254 — 258.

point taxé d'impiété. — Je ne m'arrêterai pas long-temps à réfuter des erreurs, que j'appellerais des calomnies, si je n'étais persuadé que M. de la Mennais y est tombé de bonne foi.

La première erreur dans laquelle tombe M. de la Mennais, c'est d'affirmer que les protestans ne reconnaissent pour règle de leur croyance, que la raison. « La souveraineté de la raison humaine en matière de foi (dit-il, page 155), dogme fondamental du protestantisme, est aussi le fondement du déisme, et son caractère distinctif est l'exclusion absolue de toute révélation ».

— J'observe que la souveraineté de la raison humaine en matière de foi n'est point un dogme; c'est un fait psychologique, qu'il est impossible de changer, parce qu'il faudrait changer l'homme. A moins que la croyance ne nous arrive par infusion, par une action insensible de l'esprit divin, la raison en décidera toujours en dernier ressort. Si la croyance doit se fonder sur des argumens, ce sera la raison qui jugera de la légitimité des conclusions. Si elle doit se fonder sur les décisions d'une autorité, ce sera la raison qui jugera des titres que cette autorité peut avoir à la confiance. Ce n'est pas autrement que le catholique, même ultramon-

12

Réponse

mais se
revenir

tain, croit à l'infailibilité de l'église et du pape. — Le dogme vraiment fondamental du protestantisme est la divinité de l'écriture-sainte. Il n'y a de protestant que celui qui regarde le Nouveau-Testament comme le code d'une révélation divine. Le protestant est conduit par sa raison à admettre ce dogme. Il ne peut expliquer autrement que par l'intervention divine, l'ensemble des faits qui ont accompagné le premier établissement du christianisme. Une fois ce dogme admis, le Nouveau-Testament est la parole de Dieu ; il devient la règle infailible de la croyance. Et la raison n'a plus à remplir que le rôle d'interprète ; et ce rôle ne saurait lui être disputé ; car il faut bien qu'elle le remplisse même avec les traditions de l'église romaine ; avec les décrets des conciles ; avec les bulles des papes ; et combien de fois l'interprétation de ces documens n'est-elle pas plus difficile que celle du Nouveau-Testament lui-même ? Le protestant admet donc sans restriction tout ce qu'une interprétation simple et impartiale lui fait trouver dans le Nouveau-Testament (1). Le

(1) M. de la Mennais prête aux protestans de grandes absurdités, que nul n'a soutenues, à ce que je crois,

catholique se croit conduit par la raison souveraine à admettre que l'interprétation de l'écriture sainte doit être soumise à l'autorité de l'église. Le protestant ne voit pas cette nécessité: voilà toute la différence. — Mais le déiste est bien dans une autre position. Il ne nie pas seulement l'autorité de l'église; il rejette toute révélation; il ne voit dans le christianisme qu'une fable, et dans Jésus qu'un imposteur. Quel rapport y a-t-il entre le protestant et lui? — J'ose le demander maintenant; peut-on sans mauvaise foi, affecter pendant si long-temps, de confondre des choses si distinctes?

Et par qui le christianisme a-t-il été le mieux défendu contre les attaques du déisme et de l'incrédulité? De quels rangs sont sortis les

et qui certainement ne sont point dans le protestantisme (Voyez pag. 235, et en général tout le chapitre). « Convaincu, dit-il du protestant, que le christianisme repose sur l'autorité de Dieu, il nie l'obligation de se soumettre en tout, et toujours à cette autorité. » Non, il ne nie point l'obligation de se soumettre en tout et toujours à cette autorité; et comment le pourrait-il? Il nie seulement que tel ou tel dogme, par vous enseigné, repose sur cette autorité suprême. C'est à vous à lui prouver le contraire.

Abbadie, les Bernard, les Tillotson, les Leland, les Lardner, les Jérusalem, les Bonnet, les Less, les Butler, les Bogue, les Paley, les Chalmers et une foule d'autres, dont les ouvrages admirables ont soutenu la Bible contre des objections et des sarcasmes, dont la France catholique avait vu naître le plus grand nombre? Et c'est à la face de l'Europe, dont ces grands hommes ont dirigé les opinions et maintenu la piété, que l'on ose accuser le protestantisme de se confondre avec le déisme, l'athéisme et l'immoralité!

Oui, sans doute, il est sorti quelques déistes des rangs du protestantisme. Ils se sont distingués en général par la modération et par la gravité de leurs écrits. Ils ont discuté simplement; et, par cela même, ils ont fait peu de mal au christianisme. La vérité s'est trouvée sur son terrain, et a revendiqué ses droits. Mais il en est sorti bien plus encore des rangs du catholicisme; et ils se sont distingués par une fureur plus ardente contre le christianisme, par un débordement de railleries, de sarcasmes, d'obscénités, dont le christianisme a souffert mille fois plus que des raisonnemens et des objections

réfléchies (1). Je pourrais expliquer cette différence. Qu'il me suffise de la signaler, et d'en prendre occasion d'inviter M. de la Mennais à mettre moins d'amertume dans ses reproches. Ces reproches lui reviennent à juste titre, avec un nouveau degré d'exaspération.

La seconde erreur dans laquelle tombe M. de la Mennais, c'est de croire que les protestans ne veulent admettre de l'écriture-sainte que ce qu'ils peuvent comprendre. Je suis encore à m'expliquer comment M. de la Mennais

(1) Voyez la note de la pag. 31. — M. de la Mennais affecte de dire que les déistes et les athées qui sont sortis du catholicisme ont été élevés à l'école de la réforme (pag. 192). Mais à qui pourra-t-on faire croire aujourd'hui que, sans la réforme, il n'y aurait eu, dans le sein du catholicisme, ni déistes, ni athées? Le pays du monde où peut-être il y en a le plus, l'Espagne, les a-t-il vus sortir de l'école de la réforme, ou de celle de la superstition? Les pays protestans, au contraire, sont peut-être ceux où ils sont aujourd'hui le plus rares. Si donc il est bien vrai que, sans la réformation, il serait sorti du catholicisme des déistes et des athées, n'accusons plus le protestantisme de ceux qu'il a produits, et de ceux qu'il n'a pas produits; et ne vantons plus le catholicisme pour une fixité, qui est plus nominale qu'effective, plus apparente que réelle.

Reponse
 a pu tomber dans une erreur aussi grossière , quand les faits les plus décisifs étaient en foule sous sa main. — Le protestant se sert de sa raison et de toutes les lumières historiques , philologiques et critiques dont il peut s'entourer , pour s'assurer du véritable sens de l'écriture-sainte. Et quand il est éclairé sous ce rapport , il croit , même sans comprendre. Il se repose sur la véracité du Dieu , dont il interprète les déclarations. Ainsi le protestant (ou , si l'on veut , le plus grand nombre des protestans) croit à la trinité , sans la comprendre ; à l'incarnation , sans la comprendre ; à la rédemption , sans la comprendre. Il lui suffit d'avoir bien compris que l'écriture sainte enseigne la trinité , l'incarnation , la rédemption (1). Le protestant sait

(1) Le protestant ne se croirait autorisé à rejeter que ce qui serait évidemment absurde ou contradictoire , parce qu'alors il faudrait nécessairement ou regarder le passage dans lequel de telles assertions seraient contenues , comme interpolé ou mal rendu , ou bien rejeter la révélation elle-même comme une imposture. Dieu peut nous révéler des choses inaccessibles à nos facultés actuelles , mais non des absurdités. M. de la Mennais lui-même admettrait-il comme révélation , un passage où il serait dit que deux et deux font trois ?

qu'une révélation peut lui enseigner des choses auxquelles sa raison ne saurait atteindre. Il suffit qu'elle émane du Dieu pour qui rien n'est caché. Il comprend fort bien qu'il peut se trouver, dans l'ensemble de ses destinées éternelles, des secrets que jamais il n'aurait pénétrés dans ce monde par ses seules facultés, et dont l'ignorance aurait compromis son bonheur. Loin de rejeter tout ce qu'il ne peut comprendre dans l'évangile, il s'attend au contraire à ce que l'évangile lui révèle des choses supérieures à ses moyens actuels de connaître. C'est pour cela qu'il a besoin d'une révélation, et qu'il la désire. Que penser maintenant de ces assertions si tranchantes : « L'athée se présente à son tour, et dit (au protestant) : je ne reconnais comme vous d'autre autorité que celle de la raison. Comme vous, je crois ce que je comprends clairement, et rien autre chose. Le calviniste ne comprend point la présence réelle ; il la rejette (1), et il a raison. Le socinien ne com-

(1) Le calviniste rejette la transsubstantiation, non parce qu'il ne la comprend pas, mais parce qu'il ne la trouve pas enseignée dans le Nouveau-Testament. Or, M. de la Mennais conviendra que la transsubstantiation est un dogme qu'il faut trouver bien clairement

prend point la trinité ; il la rejette (1), et il a raison. Le déiste , ne comprenant aucun mystère , les rejette tous , et il a raison (2). Or , la divinité est à mes yeux le plus grand , le plus impénétrable mystère. Ma raison , ne pouvant comprendre Dieu , ne saurait l'admettre. Je réclame donc la même tolérance que le calviniste , le socinien , le déiste. Nous avons tous la même règle de foi. » — Et c'est ainsi que l'on prétend

révélé pour l'admettre. — Le calviniste admet la trinité , qui n'est pas moins difficile à comprendre que la transsubstantiation. Mais il la croit plus clairement révélée.

(1) Même observation. Le socinien rejette la trinité , parce qu'il ne la croit pas enseignée dans le Nouveau-Testament. Il admet d'autres dogmes , qu'il ne comprend pas mieux , parce qu'il les croit révélés.

(2) Même observation encore. Le déiste rejette les mystères , non parce qu'il ne les comprend pas , mais parce qu'il ne trouve pas de raison suffisante pour croire à l'inspiration de l'écriture-sainte qui les enseigne. S'il est des déistes qui n'aient pas voulu admettre le christianisme malgré l'évidence sentie de ses preuves , uniquement parce qu'ils ne pouvaient pas croire aux mystères , ils s'arrangent comme ils peuvent. Mais s'il y a de l'inconséquence dans leurs opinions , le protestant , qui croit aux mystères *révélés et non contradictoires* , ne saurait en être responsable.

prouver que la réforme a les mêmes bases que l'athéisme ! C'est d'après de tels raisonnemens , que l'on se permet de vomir un torrent d'injures contre une religion , qui se distingue par la sincérité de sa croyance et par ses bienfaits sur l'humanité ! Y a-t-il là de la bonne foi ? Est-ce par de tels moyens , qu'il faut défendre une cause pour laquelle on revendique hautement le privilège de l'infaillibilité ?

CHAPITRE II.

Comparaison entre la Bible reçue comme règle de foi , et les traditions romaines.

Le protestant , frappé de tous les inconvéniens qui résultent du mélange entre la vérité divine et les imaginations humaines , n'admet pour règle de sa croyance que la parole de Dieu consignée dans la Bible. Il fait tous ses efforts pour la bien comprendre ; il profite de toutes les lumières dont il peut s'entourer ; et il s'en tient là. Les catholiques lui reprochent sans cesse que cette règle est insuffisante , qu'elle est incertaine , difficile à entendre ,

trompeuse et souvent funeste. Les ennemis les plus décidés du christianisme n'ont pas dit plus de mal de la Bible, que ces hommes, qui s'attribuent exclusivement le droit de la comprendre et de l'expliquer. Ils prétendent que, sans leurs traditions, leurs décrets et les décisions de l'autorité qu'ils nous vantent, la Bible n'est qu'un tissu d'énigmes inexplicables, où le peuple ne saurait puiser que l'erreur et la corruption. — Est-il en France un homme sage et ami du christianisme, à qui j'aie besoin de signaler le danger de ces assertions étranges? — Ah! s'il faut une religion à l'humanité, et si le christianisme est la religion la plus belle et la plus bienfaisante qu'il puisse être donné à l'humanité de connaître; pensez-y plus d'une fois, hommes imprudens, avant de déclarer aux peuples que le christianisme n'est qu'un fantôme, sans vos traditions et vos commentaires! Au moment où l'antique édifice, que les siècles d'ignorance avaient élevé, croule de toutes parts, sous les efforts de la raison et au flambeau de la vérité, gardez-vous d'y attacher le christianisme. Ce serait le coup le plus fatal que vous pussiez lui porter; et vous retarderiez son triomphe de plusieurs siècles, si les hommes

pouvaient vous croire, et si Dieu ne veillait pas sur son ouvrage.

Comparons donc ces deux règles de foi; et voyons laquelle est la plus propre à nous donner une religion simple, populaire et bienfaisante. — Nous les considérons sous le rapport de l'étendue, de la fixité, de l'homogénéité, de la clarté, de l'excellence et de l'autorité. — Cette discussion serait immense; nous tâcherons de la resserrer dans les limites les plus étroites.

1. *Étendue.* En considérant ces deux règles de croyance du côté de l'étendue, on voit du premier coup d'œil que l'une est faite pour l'usage général des classes les plus ignorantes, et que l'autre n'est faite que pour les érudits. Le Nouveau-Testament forme un seul volume assez petit, qu'un homme, sans interrompre ses affaires, peut lire plusieurs fois chaque année, au point de parvenir à l'entendre et à le posséder parfaitement. — Les documens où sont ~~déposés~~ les traditions que l'église romaine veut ajouter à ce code divin et les doctrines qu'elle a consacrées, composent une masse effrayante. Le lecteur le plus infatigable ne peut se flatter

de les parcourir en détail pendant toute la durée d'une longue vie. Il est évident qu'il faut y faire entrer d'abord les pères de l'église. Tous ne sont point encore publiés ; on ignore la proportion entre ce qui reste enfoui dans les grandes bibliothèques , et ce qui a vu le jour. Quoi qu'il en soit , on peut estimer au moins à cent volumes in-folio les ouvrages imprimés des pères , soit grecs , soit latins , qui sont approuvés par l'église romaine et qui font partie de la longue chaîne de ses traditions. Les décrets des conciles sont une autorité plus vénérable encore. Il s'en faut bien que tous soient imprimés ; et les archives du Vatican fourniraient sans doute en ce genre des trésors auxquels il serait à souhaiter que le public eût accès. On ne peut pas estimer à moins de cinquante volumes in-folio , la collection des canons des conciles , même sans y comprendre les procès-verbaux des assemblées du clergé. Les bulles des papes sont aussi une autorité , et peut-être l'autorité la plus respectée et la plus chère pour quelques - uns. Ici sur-tout il est vrai de dire que ce qui est encore inédit est beaucoup plus volumineux que ce qu'on a laissé à imprimer. Les registres du consistoire secret , où se font les protestations

contre les actes qu'on vient de signer en public, doivent aussi se mettre au rang des sources de la tradition et des lois de l'église, puisque la chancellerie romaine sait si bien les faire valoir quand elle le juge à propos. Est-ce exagérer que d'estimer à cent volumes in-folio toutes ces masses réunies? — Ainsi, sans prendre en considération d'autres documens moins considérables, voilà au moins deux cent cinquante volumes in-folio qui font autorité, et desquels il n'est plus permis de s'écarter. Que fera le pauvre paroissien au milieu de ces écrits immenses dont il n'entend pas le langage? Il fera ce que M. de la Mennais reproche aux protestans avec tant d'amertume; il croira sur la foi de son curé: et celui-ci, effrayé de ce qu'il aurait à faire pour connaître la religion qu'il doit enseigner, n'étudiera ni la Bible, ni les pères, ni les conciles, ni les bulles, ni les rescrits des papes; il n'aura le plus souvent qu'une science traditionnelle assez imparfaite; peut-être n'étudiera-t-il que son bréviaire; peut-être ne choisira-t-il, dans cette multitude de traditions, que celles dont il aura été bercé dans son enfance, et finira-t-il par entretenir plus souvent ses paroissiens de la légende que de

l'évangile ; peut-être , au milieu de cette masse énorme de science , qu'il devrait posséder pour bien remplir son poste , restera-t-il ignorant , et laissera-t-il les autres dans leur ignorance et dans leurs préjugés. Ce sont là de simples conjectures. Mais que l'on se souvienne que quelques grands talens , brillant dans la capitale , n'instruisent pas le peuple ; ce sont les lumières du bas clergé , de ce clergé avec lequel il est en contact , qui lui sont particulièrement utiles. Et si ce clergé est ignorant ; s'il est rempli de préjugés , le peuple ne pourra recevoir de lui qu'une religion imparfaite , et peut-être dangereuse. — Je dis ce qui pourrait résulter de la nature et de l'étendue des documens où l'église romaine puise sa croyance , et non ce qui en résulte en effet.

2. *Fixité.* Rien n'amène plus de confusion et de désordre qu'une législation dans laquelle il n'y a rien de fixe et de déterminé , c'est-à-dire , dans laquelle se trouvent une foule d'actes dont on ne saurait dire s'ils ont ou s'ils n'ont pas force de loi. Les hommes soumis à une telle législation ne savent plus ce qu'ils doivent faire , ni sur quoi ils peuvent compter ; et , suivant le

besoin, ils sont condamnés pour avoir violé des lois ignorées, tandis qu'ils avaient cru suivre des lois connues et certaines. Sous ce point de vue, on est bientôt vivement frappé de l'immense supériorité de l'évangile sur les traditions et sur les décisions ecclésiastiques dont l'église romaine veut faire la règle de la foi. Le Nouveau-Testament est un code *déterminé*. Tout le monde est d'accord sur ce qui doit y entrer, et sur ce qui doit en être exclu. Ainsi, chacun sait promptement, et pour toujours, quels sont les livres dans lesquels il doit puiser sa croyance. Mais rien n'est plus vague, plus indécis, que les limites des traditions romaines. Qu'est-ce qui en fait partie ? Qu'est-ce qui ne doit point y être compté ? C'est une question qu'il est impossible de résoudre dans l'état actuel des choses, et qui ne se résoudra peut-être jamais. Le nombre des auteurs chrétiens qui sont pères de l'église, n'a rien de déterminé. Tous les auteurs catholiques approuvés sont-ils pères de l'église, depuis saint Mathieu jusqu'à M. de la Mennais ? ou bien y a-t-il une époque où l'église a cessé d'avoir des pères ? Quelle est cette époque, et que s'y est-il passé d'assez extraordinaire pour opérer un changement si considérable ? Il serait

difficile de répondre à ces questions d'une manière claire et précise. Tertullien, Lactance, Arnobe et tant d'autres, sont-ils pères de l'église? Et, s'ils ne le sont pas, qu'est-ce qui les rend indignes de ce titre? — Même embarras pour les conciles. Plusieurs ont consacré des erreurs. L'autorité de plusieurs autres est disputée; en sorte qu'un homme de bonne foi, qui voudra savoir enfin ce que l'église lui ordonne de croire par ses conciles, ne saura ceux qu'il doit admettre et ceux qu'il doit rejeter. — Les bulles et les décrets des papes n'offrent pas moins de difficulté. Il y en a qui sont révoqués, soit tacitement, soit publiquement; il y en a qui existent et qui n'ont pas vu le jour; il y en a qui prononcent un sens contraire; il y en a qui sont disputés, qui sont admis dans un pays, et condamnés dans un autre. — Que faut-il croire, et comment se tirer d'embarras avec une autorité qui ne sait pas déterminer encore ce qui est et ce qui n'est pas pour elle une loi?

3. *Homogénéité.* Rien n'est plus propre à embarrasser un honnête homme que le défaut d'homogénéité dans la règle de sa croyance. Vous lui dites qu'il doit croire pour être sauvé.

Cette déclaration le rendra plus pressant encore à vous demander : Que dois-je croire ? Et si , pour répondre à cette question , vous le renvoyez à des autorités qui ne soient point en harmonie , à des décisions également respectables , et pourtant contradictoires , vous l'allez jeter dans une perplexité dont il ne pourra sortir , qu'en ne croyant à rien , ou en se moquant de toutes vos autorités prétendues.

Le Nouveau-Testament , dont les protestans font la règle de leur foi , est homogène dans toutes ses parties. C'est un point sur lequel nous sommes d'accord avec M. de la Mennais. Il n'y a point un christianisme de saint Matthieu , un autre de saint Pierre , un autre de saint Jean , et un autre de saint Paul. Il n'y a , dans tout le Nouveau-Testament , qu'un seul et même christianisme dont les idées se sont développées peu à peu , à mesure que le Sauveur et ses apôtres trouvaient les occasions de les exposer , jusqu'à ce que Jésus étant monté au ciel , et les apôtres ayant fondé les principales églises , *tout fut accompli*. Les contradictions apparentes ont été depuis long-temps levées par une critique éclairée. Et tout homme qui regarde le Nouveau-Testament comme le dépôt des révélations

divines, ne peut douter un instant que la doctrine qui y est contenue ne soit *une* et parfaitement *homogène*.

Mais quel homme oserait en dire autant des doctrines que l'on peut recueillir dans l'immense dépôt des traditions romaines ? Quelle prodigieuse diversité dans les opinions des pères de l'église, même sur les points les plus importants ! Il n'est pas une opinion reçue aujourd'hui dans l'église romaine, et peut-être dans toute autre (1), contre laquelle on ne trouve des déclarations formelles dans les pères les plus respectés. On peut en dire presque autant des papes, puisqu'on en trouve un qui embrassa et consacra de son autorité la doctrine opposée à la divinité de Jésus-Christ. On cite des conciles œcuméniques en faveur des opinions les plus divergentes. On trouve des conciles déclinant l'autorité des papes ; on trouve des papes déclinant l'autorité des conciles ; on trouve, pour et contre

(1) On sent que j'exécute ici la réalité d'un avenir, la mission divine du Sauveur, et l'existence de Dieu. Les pères, ni les conciles, n'ont point attaqué ces dogmes. On n'en peut dire autant des attributs de Dieu et de la divinité de son Fils.

le même dogme, des anathèmes et des excommunications réciproques ; on trouve des papes condamnant ce que leurs prédécesseurs avaient fait et déclaré irrévocable. En un mot, si l'on veut être de bonne foi, l'on ne saura ce que l'on doit croire, sous cette autorité que l'on nous vante avec tant d'emphase comme la seule capable de déterminer la vraie foi, et d'y maintenir l'unité.

Mais, dira-t-on, ces diversités et ces erreurs ont été condamnées par l'église, et la doctrine reste pure et homogène. Pourquoi donc en regardez-vous les auteurs comme des autorités ? Pourquoi nous reprochez-vous si amèrement de ne pas nous y soumettre ? — Mais vous vous trompez. Toutes ces diversités n'ont point été condamnées par l'église ; — ou bien vous et les vôtres vous désobéissez à ses lois. Il existe encore parmi vous des diversités fondamentales, pour lesquelles chaque parti invoque des autorités également respectables. On peut être encore parmi vous janséniste et moliniste, ultramontain ou ami de l'église gallicane, partisan ou antagoniste de l'infaillibilité du pape, et faire valoir en sa faveur des bulles, des canons, des passages des pères, également clairs et formels

dans leurs dispositions contradictoires. Et quelque parti qu'on prenne dans l'une de ces disputes, on met en question le plus grand nombre des doctrines fondamentales du catholicisme. — Que faire? Que choisir? Quel parti prendre? — Si c'est en faveur du peuple ignorant que vous avez imaginé ces simplifications singulières, voilà un travail qui est bien à sa portée, et qu'il doit vous savoir bon gré de lui imposer.

4. *Clarté.* Le Nouveau-Testament se distingue de toute autre composition par son extrême simplicité. Il n'est peut-être aucun autre livre dont on puisse dire avec autant de raison qu'il est fait pour le peuple. C'était aux pauvres que Jésus annonçait son évangile (1). Ses premiers disciples n'étaient point des savans ; leur esprit était sans instruction et sans finesse. Pour être entendu d'eux, Jésus-Christ était obligé de descendre aux explications les plus communes. Ces explications nous restent, et sont aussi bonnes pour les simples et pour les ignorans de nos jours, que pour ceux de Jérusalem. Même, lorsque Jésus-Christ parlait aux scribes et aux

(1) Matth. XI. 5.

pharisiens , il ne se servait jamais d'un langage trop relevé. Ses explications étaient toujours puisées dans les choses les plus familières. Aussi est-il juste de dire que , de tous les livres , il n'en est aucun que le peuple comprenne mieux en général , et auquel il prenne plus de plaisir que l'histoire de Jésus - Christ consignée dans les évangiles. Tous les besoins de son esprit et de son cœur s'y trouvent pleinement satisfaits.

Les lettres écrites par les apôtres se distinguent aussi par beaucoup de simplicité. Les doctrines y sont exposées avec plus de suite ; quelques-unes y ont reçu de plus grands développemens ; en sorte que le chrétien , qui voudra les lire et les méditer de bonne foi , y trouvera sans peine ce que les apôtres enseignaient à leurs disciples , et , par conséquent , ce qu'il doit croire lui-même.

On ne peut nier cependant qu'il ne se trouve , même dans le Nouveau-Testament , des difficultés et des passages obscurs. Plusieurs de ces difficultés sont absolument isolées ; en sorte qu'on peut les laisser subsister , sans que la clarté générale du livre en soit sensiblement altérée. Plusieurs sont simplement historiques et géographiques. Elles pourraient intéresser

L'autorité du Nouveau-Testament, si elles étaient insolubles ; mais elles n'en diminuent point la clarté. Le peuple sur-tout passe dessus sans les remarquer. Et, comme elles ne tiennent point aux dogmes qu'il faut croire, on peut les regarder comme indifférentes pour la question qui nous occupe. Le plus grand nombre des obscurités dogmatiques et fondamentales, qui se trouvent dans certains passages, sont pleinement éclaircies par d'autres passages où les mêmes doctrines sont traitées sans la moindre ambiguë. Il ne faut qu'une lecture un peu assidue du Nouveau-Testament pour parvenir à l'expliquer ainsi par lui-même. Et, s'il reste encore quelques difficultés qui soient insolubles, quelques dogmes sur lesquels le Nouveau-Testament ne répande qu'une lumière ambiguë et confuse, il faut croire que la connaissance n'en était point essentielle à notre salut. Dans tous les cas, si la révélation de Dieu même n'a point éclairci ces difficultés, ce ne sont point les décisions humaines qui pourront y ramener la clarté.

Mais, je le demande maintenant à tout homme qui a réfléchi sur ces matières, et, s'il le faut, à M. de la Mennais lui-même ; les autorités

auxquelles il voudrait nous renvoyer sont-elles plus intelligibles et plus claires que le Nouveau-Testament? Ont-elles dissipé une seule des obscurités qui se rencontrent dans ce livre saint? ou plutôt n'en ont-elles pas augmenté le nombre au point de faire du christianisme une masse effrayante de mystères et de ténèbres? Je ne parle pas ici seulement de ces volumes énormes de commentaires, partie intégrante des traditions romaines réputées infaillibles, de ces commentaires par lesquels nos livres saints ont été presque toujours estropiés et défigurés de la manière la plus déplorable. Je parle de ces décisions si nombreuses et si solennelles par lesquelles on a voulu exprimer, expliquer les doctrines du Nouveau-Testament, et qui maintenant font autorité. Sont-elles plus claires que le langage du Nouveau-Testament lui-même? N'est-il pas certain qu'on a étouffé les doctrines les plus simples et les plus salutaires sous le poids d'une multitude de termes barbares, que n'ont jamais compris ceux mêmes qui les ont inventés, et que nul homme ne saurait comprendre? L'imagination ne peut calculer le mal qu'ont fait au christianisme, et par lui à la religion pratique, ces explications prétendues par

lesquelles les dogmes les plus clairs de l'évangile ont été environnés d'inextricables difficultés et d'impénétrables ténèbres. Je le crois avec une fermeté inébranlable : s'il était possible d'oublier aujourd'hui, et pour toujours, les innombrables rêveries dont les hommes ont obscurci les doctrines révélées dans l'évangile, et qui font partie des traditions romaines ; s'il était possible que le Nouveau-Testament se présentât aujourd'hui seul, dans sa pureté native ; on trouverait son langage facile et simple ; on n'y verrait d'obscurités que les obscurités inévitables dans un tel sujet, les obscurités que le Nouveau-Testament lui-même a signalées comme inaccessibles à l'homme dans sa situation actuelle. Dégagé tout-à-coup de mille préjugés, et ne voyant que l'évangile, on aurait bien moins de peine à comprendre quels sont les dogmes qu'il a voulu nous enseigner.

5. *Excellence.* — Mes lecteurs n'attendent pas sans doute que, sous ce titre, je me hasarde à leur faire sentir en détail toute l'excellence du Nouveau-Testament. Je sortirais de mon sujet, et j'entreprendrais une tâche au-dessus de mes forces. Le Nouveau-Testament est l'organe ins-

piré d'une révélation divine ; ce mot dit tout : et tout ouvrage humain que l'on voudra mettre en parallèle avec lui devra nécessairement pâlir , comme la lumière empruntée de la lune pâlit devant la lumière immédiate et triomphante du soleil.

Dans la forme du Nouveau-Testament , dans l'esprit qui y domine , dans le ton avec lequel il est écrit , il y a quelque chose d'indéfinissable qui est plus que la clarté , plus que la force , plus que l'éloquence , et qui le rend singulièrement propre à devenir une règle de croyance excellente pour les hommes de toutes les classes. Le Nouveau-Testament saisit l'esprit et le cœur. Au milieu d'une admirable simplicité , d'un langage commun et sans prétention , il touche les cordes les plus sensibles de notre âme , parce qu'il a été conçu par une intelligence qui nous connaissait mieux que nous-mêmes. Il nous élève insensiblement , à mesure que nous parvenons à le mieux comprendre. Il nous inspire une piété douce , tendre , profonde et toujours croissante. L'exemple vivant des vertus de notre Sauveur nous attire et nous encourage. Et peut-être y a-t-il dans cette lecture une grâce particulière dont nous ne savons pas nous rendre compte ,

mais dont il est bien rare que nous n'éprouvions pas les effets. C'est une chose certaine, et que les hommes les plus distingués attesteraient au besoin : en cherchant sa croyance dans l'évangile, on sort de cette lecture, non-seulement plus éclairé, mais encore plus pieux, plus charitable, plus bienfaisant, plus résigné, plus désintéressé, plus réjoui par l'espérance; en un mot, plus vertueux.

Dans les traditions et dans les autorités auxquelles M. de la Mennais voudrait nous ramener, il y a, au contraire, quelque chose de profondément triste et froid, qui glace le cœur et qui repousse l'âme. Ce n'est plus, si je puis m'exprimer ainsi, cette tranquillité vivante, cette chaleur toute divine, que l'âme puise dans nos saints livres : c'est le travail; ce sont les passions de l'homme. On voit toutes ces décisions, qu'il faut respecter aujourd'hui plus que l'évangile lui-même, prises sous l'influence des intérêts particuliers, des vues personnelles, de la haine ou de la faveur, qui en étaient la conséquence, et la rédaction se ressentir toujours de l'esprit qui avait dirigé les délibérations elles-mêmes. Tantôt vous y reconnaissez le langage de la ruse et de la duplicité; tantôt celui de la haine et

de la fureur. Tandis que Jésus et l'évangile emploient toujours des paroles persuasives et consolantes, l'église ne parle que par des malédictions et des anathèmes (1). En lisant l'évangile, vous acquerrez la piété, la charité, la sincérité, si vous ne les avez point encore. Mais si vous possédez ces qualités précieuses et vraiment chrétiennes, ah ! ne lisez point les ordonnances des pontifes et les délibérations des conciles ; votre cœur aurait trop de dangers à courir.

Quant au fond des doctrines, il est impossible de comparer ici, dans toute leur diversité, celles qu'on puise dans le Nouveau-Testament, et celles que la tradition et l'autorité nous imposent. Un mot doit suffire. Les premières sont simples, grandes, belles, nobles, excellentes ; les secondes sont compliquées, difficiles, souvent étranges, parfois puériles et ridicules. La plupart de mes lecteurs ne seront pas en peine de trouver ici des exemples. L'influence de cette

(1) On sait que les mots : *qu'il soit anathème !* sont la formule ordinaire des décisions des conciles et des papes. — Hommes orgueilleux, ne savez-vous donc exprimer votre croyance que par des malédictions !

complication et de ces travestissemens sur le succès du christianisme et sur la manière dont il est jugé par les hommes éclairés, est impossible à calculer.

6. *Autorité.* Enfin, c'est ici le point décisif. Il est *très-certain* que le Nouveau-Testament jouit d'une autorité dirimante en matière de foi, parce qu'il est *très-certain* qu'il est émané de Dieu; qu'il est la source immédiate et authentique des révélations que Dieu nous a données. Mais *il n'est point certain* que l'église soit infallible; que les conciles aient toujours prononcé suivant la vérité; que les papes n'aient jamais écouté que des inspirations célestes, et non leurs intérêts et leurs passions (1): ou plutôt il est *très-certain* que l'église n'est point infail-

(1) A moins de prendre pour base l'argument si souvent tourné en ridicule et si souvent employé: *l'église est infallible, parce qu'elle se dit infallible*, il faut prouver cette infallibilité de l'église. Or, je le demande à tout homme de bon sens; cette preuve n'est-elle pas cent fois plus difficile à fournir que celle de l'authenticité de la révélation chrétienne? Elle l'est tellement, que je doute si l'on pourra y réussir de nos jours.

lible , puisque plusieurs fois elle a erré : il est très-certain que les conciles n'ont pas toujours prononcé selon la vérité , puisqu'ils se sont contredits et anathématisés les uns les autres ; il est très-certain que les papes n'ont pas toujours agi sous la direction du saint-esprit , puisqu'on les a vus embrasser le parti de l'hérésie , ou montrer , suivant les occasions , une politique adroite et cauteleuse , que l'esprit-saint n'inspirait point aux disciples de Jésus. — Tout chrétien accordera donc à la règle que les protestans veulent suivre une autorité illimitée. Mais quel homme sensé n'hésiterait pas à donner la même autorité à des décisions purement humaines (1) ?

(1) Voyez la note M à la fin du volume. — Pour tout ce chapitre , voyez la note N. Les détails qu'elle contient se rapportent aux divers articles que nous venons de traiter , et fournissent des renseignemens qu'il n'était pas possible de faire entrer dans le texte.

CONCLUSION.

Le protestantisme ne mérite donc pas les reproches dont la superstition ou l'ignorance se plaisent à l'accabler. Il n'a et ne veut avoir pour fondement que l'évangile. Que ses ennemis, s'ils sont chrétiens, réfléchissent aux coups dont ils le frappent, et qu'ils prennent bien garde de ne pas attaquer, dans leur aveugle fureur, cet évangile qu'ils ne doivent pas vénérer moins que nous. Dans sa majestueuse simplicité, le protestantisme est une religion qu'un honnête homme peut professer avec orgueil devant ses amis et devant ses ennemis ; une religion pleine de chaleur et de vie, qui développe toutes les facultés sans les tordre et sans les pervertir ; qui dirige les passions, sans énerver l'âme et sans la jeter dans l'hypocrisie ; qui élève le cœur, le réjouit et le console, sans le repaître de chimères et sans égarer ses plus

précieuses affections. Il s'allie avec le zèle religieux ; mais avec un zèle tolérant et charitable, pour qui la sincérité est la première des vertus , pour qui l'instruction est le seul moyen légitime de convertir les hommes , et qui aime à laisser à Dieu le soin de juger les cœurs , où lui seul peut pénétrer. Tout le bien que le christianisme peut faire à l'homme et à la société , on peut l'attendre du protestantisme , puisqu'il veut être tout le christianisme révélé dans l'évangile , et rien de plus. — Il ne doit rien craindre des progrès de l'esprit humain , puisqu'il se fonde sur cette parole plus immuable que les cieux et que la terre : et il doit mépriser ceux qui prennent pour de l'indifférence cette tranquillité que lui inspirent sa confiance en cette parole de vie et son amour pour la vérité.

Le protestantisme n'a point à craindre les progrès de la critique sacrée. Le vrai but de cette science , tant décriée par les ignorans , est de trouver et d'établir le vrai texte des livres sacrés qui composent le code du christianisme ; d'en séparer les additions postérieures et corruptrices ; de pénétrer dans la véritable pensée des auteurs , et d'en bien exprimer le sens ; en un mot , de savoir , avec toute la certitude qui

est maintenant en notre puissance , ce qu'ont dit et ce qu'ont voulu dire les organes inspirés des révélations divines. Que cette science fasse tous les jours de nouveaux progrès ; qu'elle s'entoure de nouveaux documens et de nouvelles lumières ; qu'elle dissipe même des erreurs accréditées , et découvre dans le christianisme plus de *raison* et plus de simplicité : le protestant n'en sera point ému. Il ne croira jamais que son respect pour la parole de vie doive l'engager à repousser ce qui peut le mettre en état de la mieux comprendre. Il regardera comme un gain tout ce qui le rapprochera de ce but , et reformera ses erreurs , quand il les aura reconnues , avec autant de joie qu'en éprouve un malade lorsqu'il sent enlever enfin le corps étranger qui le trouble et qui l'inquiète.

Le protestantisme n'a rien à redouter des progrès des sciences et de la philosophie. Il est fondé sur une base historique inébranlable. Il ne veut édifier , sur cette base , que le monument simple et majestueux élevé par la sagesse divine elle-même , et qui doit braver l'effort des siècles. Il laisse à la raison ses droits , aux lumières leurs progrès , à la philosophie son domaine. Que les sciences physiques se perfec-

tionnent ; que la nature nous livre chaque jour quelques-uns de ses secrets ; l'univers n'en publiera que mieux la gloire de son créateur. Que la philosophie fasse tous les jours de nouveaux progrès ; elle n'en connaîtra que mieux les limites qui la circonscrivent , et qu'elle ne saurait franchir ; elle n'en sondera que mieux les abîmes qui environnent la raison humaine , et dans lesquels elle a vingt fois fait naufrage ; elle n'en aura que plus d'admiration pour cette philosophie surnaturelle qui , pendant quinze siècles , a devancé la raison , et qui maintenant la dirige vers tout ce qui est bon , utile et vrai ; elle n'en combattra qu'avec plus de persévérance cette armée de préjugés qui ont dénaturé l'intelligence humaine , et ravi au christianisme son excellence et sa pureté premières ; elle n'en ramènera que plus sûrement l'homme à cette révélation , qui seule résout pour lui les grandes questions qui l'intéressent , et où le doigt de Dieu se montre de toutes parts. Si le christianisme est divin , le protestant , qui ne veut que lui , qui désire par-dessus tout de le voir dépouillé de toute invention humaine , ne redoute point les progrès de la raison et de la philosophie , qui , dans le plus haut point de leur

perfection , pourront bien renverser les erreurs de l'homme , mais ne sauraient mettre en péril la vérité qui vient de Dieu. Si le christianisme n'était point divin. . . . Mais pourquoi faire une supposition que repoussent avec une force invincible toute la conviction de mon esprit et tous les sentimens de mon âme ! — L'ami de la vérité ne redoute rien de ce qui la met au grand jour.

Le protestantisme n'a rien à craindre des progrès de la civilisation et de la liberté. Il n'a rien de caché. Il ne prétend exercer sur les âmes aucun empire indépendant de la vérité. Il n'a point d'ouvrage humain à défendre , point de legs des siècles barbares à conserver. Il ne traîne rien après lui , si ce n'est l'évangile , qui saura bien se défendre et se conserver lui-même. Il invoque les lumières , parce qu'il ne veut que la vérité. Loin de craindre les institutions libérales qui en favorisent la diffusion , la liberté des consciences et de la presse , il les reçoit avec une vive reconnaissance. C'est pour lui le premier des bienfaits. Il ne craint point qu'on lui montre la vérité , et il se réjouit de pouvoir la faire briller aux yeux des autres. Soumis à l'autorité dont il ne demande que justice et

protection , le protestant sera toujours le premier à sa place , dans ces institutions qui favorisent la jouissance d'une juste liberté et l'entier développement des facultés admirables dont l'esprit humain est doué.

En un mot , le protestantisme ne craint rien de ce qui est *vrai* , de ce qui est *raisonnable* , de ce qui tend à *perfectionner* le genre humain et à le rendre *plus heureux*. Il ne se contente pas de ne pas le craindre ; il excite à le chercher ; il donne à ses enfans une nouvelle force , une nouvelle ardeur pour se livrer à ces salutaires travaux ; une force dont l'homme seul ne se doute pas ; une force qui se puise dans la source divine du christianisme , dans ses dogmes sublimes , dans ses espérances ravissantes , et dans cette chaleur vivifiante de la charité qui respire à chaque page de l'évangile. Animé de cet esprit , tandis que les religions , où les erreurs humaines se mêlent à la vérité divine , ont tout à perdre par les progrès des sciences et de la civilisation , le protestantisme a tout à gagner. Il doit s'établir chaque jour entre lui , et les sciences , et la civilisation , un échange de bienfaits et de services. Il favorisera les progrès de celles-ci , parce qu'il appellera l'examen , exer-

cera la raison , et inspirera par - dessus tout l'amour de la vérité. Et les progrès de la civilisation seconderont à leur tour les progrès du protestantisme , en dissipant les erreurs et les préjugés qui ne sauraient à jamais résister à la raison et à la véritable critique ; jusqu'à ce qu'enfin la pure vérité chrétienne se montre à tous les yeux dans tout son éclat et dans toute sa simplicité. — Tel est le droit de la vérité. Elle doit enfin triompher des erreurs , quand elle est examinée de bonne foi. Ne serait-ce point aussi le droit de cette vérité que Dieu lui-même nous a fait connaître ? La diffusion des lumières , la liberté d'examen , la vraie tolérance , doivent la fortifier sans cesse , en dissipant les erreurs qui l'avaient long-temps obscurcie , jusqu'à ce qu'elle paraisse dans toute sa pureté , brillante d'évidence et respirant la persuasion. Alors il n'y aura plus de protestans , ni de catholiques ; il n'y aura plus que des chrétiens , ne reconnaissant pour maître que Jésus-Christ , et ne cherchant leur gloire que dans les succès pacifiques de sa doctrine céleste. Alors le christianisme partira du cœur ; on le professera , parce qu'on l'aimera , parce qu'on l'aura choisi , parce qu'on aura senti , éprouvé ses effets admi-

rables sur la paix et sur le bonheur de l'âme. Alors il deviendra une source abondante de sainteté et de vertu , de consolation et de vie , parce qu'il sera dans la persuasion et non dans l'habitude , et sur-tout parce que , dégagé des erreurs et des rêveries dont les hommes l'avaient surchargé , il ne produira que l'effet pour lequel son divin auteur nous l'avait transmis ; mais le produira pleinement avec une force et une abondance qui nous sont encore inconnues. Alors il deviendra pour l'esprit de l'homme un guide salutaire , et non une chaîne accablante ; il le dirigera , sans le gêner , dans toute sorte de vérité ; il sera même un aiguillon qui le réveillera de sa paresse naturelle , et le ramènera sans cesse à ces grandes questions qui l'exercent d'une manière digne de lui , qui relèvent et ennoblissent sa nature , et dont l'influence est si grande sur la pureté du caractère et sur l'élévation des sentimens. Alors il deviendra l'ami de toutes les sciences , parce qu'il est l'ami de la vérité , et que les sciences dignes de ce nom ne cherchent que la vérité. Alors il deviendra l'ami des arts , le propagateur des belles découvertes , parce que les arts ont pour but et pour terme le contentement , le perfectionnement et

le bonheur de l'homme , et que ce but est aussi celui que le christianisme se propose. Alors il favorisera les institutions sages et libérales , qui tendent à rendre à l'homme sa dignité véritable , à avancer le développement de toutes ses facultés , à lui assurer l'exercice de la plus noble de toutes , cette liberté raisonnable où se trouve , savoir , la source de la vie intellectuelle , sociale et morale. Alors il se trouvera toujours à côté de l'homme , pour le diriger dans la jouissance de cette liberté précieuse ; pour indiquer à ses travaux et à ses désirs un but supérieur à tous les intérêts auxquels il serait tenté de sacrifier son devoir ; et pour combattre ainsi , par de grandes pensées et de sublimes espérances , l'ennemi le plus dangereux de l'homme et de la liberté , l'égoïsme , que le christianisme seul peut combattre et vaincre. Alors il n'aura plus à redouter les attaques de la philosophie et de l'incrédulité. Dégagé des préjugés qui le défigurent ; se présentant aux hommes dans sa sublime simplicité , et précédé de ses bienfaits admirables , il n'excitera plus cette insurmontable répugnance dont les hommes sensés ne pouvaient se défendre ; il régnera sans partage sur tous les esprits qu'il aura gagués par son

excellence et par la solidité de ses preuves. Alors il ne sera plus , parmi les hommes , une source de haines et de violences ; il ne fera plus couler des flots de sang , et n'allumera plus des guerres d'extermination ; mais il unira les hommes entre eux par cette charité qui fait son essence. Il n'existera plus de schibboleth qui sépare le genre humain en plusieurs classes ennemies ; il n'existera que des chrétiens , qui regarderont comme leurs amis et comme leurs frères tous les admirateurs de l'évangile ; qui gémiront sur le malheur de ceux qui ne connaissent point encore cette source de lumière et de vie ; qui feront des efforts et des sacrifices pour la mettre à leur portée , mais qui sauront par-dessus tout qu'il ne leur est permis de faire des disciples à Christ , que par l'instruction et par la douceur. Et peut-être les rois de la terre , pénétrés à leur tour du véritable esprit du christianisme , et entraînés par le mouvement de leur siècle , formeront - ils entre eux une sainte alliance , qui fera , des peuples de l'Europe et du Monde , un seul peuple dont la sagesse et la justice dirigeront les intérêts , et que la guerre ne viendra plus ravager et détruire. — Tel est le but où tend le christianisme dans

son essence ; tel est le terme glorieux où il doit un jour ramener le genre humain ; et tel est aussi le but du protestantisme , qui n'est et qui ne veut être que le christianisme lui-même dans sa pureté native.

FIN.

NOTES.

Note A, page 24.

C'est dans l'ensemble des enseignemens et de la conduite de Jésus-Christ, autant que dans quelques déclarations expresses, que se manifeste l'opposition entre le christianisme et l'obscurantisme. Nous avons été forcés de choisir quelques particularités. Voici encore quelques traits, pris dans un auteur éminemment chrétien, que nous avons déjà cité deux fois. On me pardonnera cette citation, si l'on considère l'importance de l'objet, et la grandeur de l'injure que l'on fait au christianisme, quand on le déclare l'ennemi de l'examen particulier : « Quand on considère la méthode de J. C., on ne peut qu'admirer l'attention qu'il avait de ne jamais enchaîner l'esprit humain dans son essor, et le soin qu'il prenait de produire dans les hommes une conviction raisonnable. Une des principales choses à laquelle il travaillait, c'était de porter les hommes à réfléchir et à ne croire qu'après un examen impartial. Aussi, ne voulait-il pas qu'on embrassât avec trop de précipitation sa doctrine. Il met obstacle au zèle impétueux de ceux qui, se déterminent trop légèrement

à le suivre , et refuse de les admettre (1). Il se contente très-souvent d'énoncer les principes de sa doctrine , et laisse à ses auditeurs attentifs le soin d'en tirer eux-mêmes les conséquences (2). D'autres fois , sans réfuter , par ses discours , les préjugés régnans , il fait précisément le contraire de ce que ces préjugés exigent , laissant à ceux qui le voient agir le soin d'examiner les motifs de sa conduite. Il insiste avec un zèle tout particulier sur l'usage que les hommes doivent faire , en matière de religion , de la droite raison , et il fait voir les inconséquences , les erreurs , les contradictions dans lesquelles on s'engage dès qu'on oublie d'appliquer aux vérités de la religion cette lumière naturelle qui nous guide si bien dans les affaires de la vie (3). Souvent il réveille à dessein des doutes dans l'esprit de ses auditeurs pour les exciter à réfléchir et à chercher eux-mêmes la vérité (4). C'est pour la même raison qu'il employait d'ingénieuses similitudes , comme une méthode qui non-seulement a plus d'attrait et d'intérêt pour les hommes , mais qui les engage aussi à faire usage de leur jugement , pour pénétrer le sens de la parabole et en chercher l'application. Il souffre qu'on le contredise , et il répond avec une condescendance , une patience admirables aux objections les plus bizarres et aux re-

(1) Luc. IX. 57 — 62.

(2) Matth. X. 37 — 39.

(3) Voyez-en des exemples : Matth. XII. 9 — 12. Luc. XIV. 1 — 6. Matth. XXIII. 16 — 33 , etc.

(4) Matth. XXII. 41 — 46. Marc. XI. 27.

proches les plus injustes qu'on lui fait. Sans contraindre jamais personne à rendre hommage à la vérité, il se contente de la faire aimer, en la présentant sous le point de vue le plus attrayant, le plus propre à convaincre. Ce n'est pas assez que l'on croie en lui; il veut encore que la foi qu'on lui porte soit véritablement le fruit d'une raison éclairée. Aussi n'emploie-t-il pas les secours de la rhétorique pour persuader les hommes. Il parlait à la vérité avec une éloquence qui subjuguait les cœurs, et à laquelle ses ennemis même ne pouvaient résister (1); mais cette éloquence ne consistait pas dans l'art de captiver les esprits par des raisonnemens plus spécieux que solides, ou de les entraîner par un torrent de paroles plus propres à étourdir qu'à instruire ou à convaincre; elle était toute dans cet ascendant victorieux que la vérité exerce toujours sur des cœurs ouverts à ses impressions. Laissant tous ces argumens captieux et sophistiques dont l'erreur seule a besoin, il imprimait à ses instructions le caractère d'une noble simplicité et d'une énergique clarté, qui, loin d'égarer, ramenait dans la route de la vérité; qui, loin d'éblouir, éclairait d'une douce lumière; qui, loin de forcer ou de surprendre l'assentiment, persuadait les esprits, et les enchaînait par une conviction raisonnable. On ne peut pas témoigner plus de respect pour les droits de la raison, une attention plus scrupuleuse à ne point les blesser, un désir plus ardent de voir les hommes s'occuper des objets les plus sublimes, et un dessein

(1) Luc. IV. 22. Jean. VII. 45, 46.

plus formé de ne combattre l'erreur que par les armes de la raison, que par la force de la vérité. L'instruction, une instruction publique, à la portée de tous les hommes, présentée sans nulle réserve à l'examen le plus réfléchi et le plus rigoureux; tel était le principal moyen dont Jésus voulait faire usage pour parvenir à son but.

REINHARD, *Essai sur le plan de Jésus*, pag. 206 — 210 de la traduction de M. Dumas.

Note B, page 27.

J'ai craint de fatiguer mes lecteurs, en citant un plus grand nombre de passages. Ceux qui auront du goût pour ce genre de recherches pourront encore consulter ceux-ci : Ephés. VI. 17. Coloss. II. 4 — 8. Rom. XIV. 12. 13. Act. XVII. 11. 1 Timoth. I. 5-7. 1 Cor. XI. 19. Galat. V. 1. 7. 8. Rom. XIV. 12. Je ne puis cependant me refuser à transcrire encore les suivans. On verra si l'apôtre condamnait l'exercice du jugement dans le choix de la croyance. « Afin que nous ne soyons plus des enfans flottans et emportés par le vent de toutes sortes de doctrines, et par la tromperie des hommes qui emploient la finesse pour nous engager artificieusement dans l'erreur; mais que, joignant la vérité à la charité, nous croissions à tous égards en Christ, qui est notre chef. » Ephés. IV. 14 — 15. Nous serons emportés par le vent de toutes sortes de doctrines et par la tromperie des hommes, lorsque nous suivrons des décisions humaines, au lieu de suivre la doctrine évangélique de Christ qui est notre chef.

— « La nourriture solide est pour les hommes faits, dont l'esprit s'est accoutumé, par un continuel exercice, à discerner le mal du bien. » Hébr. V. 12 — 14. Saint Paul dit souvent que les chrétiens auront à lutter contre *les princes des ténèbres* (Ephés. VI. 12.). Qu'est-ce que ces princes des ténèbres, sinon ceux qui font naître ou qui entretiennent les ténèbres ?

Note C, page 48.

M. de la Mennais reproche amèrement à l'église anglicane d'avoir secoué le joug de l'autorité ecclésiastique pour se soumettre à celui de l'autorité civile. « On sentait, dit-il (pag. 83), le besoin d'un culte et, par conséquent ; d'une autorité qui le défendit contre l'inconstance des opinions ; et, comme on ne connaissait plus d'autre autorité extérieure que l'autorité humaine, ou la force, on rendit le dépositaire de la force l'arbitre *indépendant* de la foi. » (*Indépendant* est ici de trop. Le roi n'avait qu'une puissance d'administration. La foi avait été déterminée par des assemblées ecclésiastiques.) — Je ne prétends point justifier ici l'église anglicane, dans laquelle on convient assez généralement qu'il est resté de grands défauts et de grands abus. La réformation n'a pu se faire d'un seul coup ; et quelquefois des vues étrangères à la religion en ont suspendu ou dénaturé les effets. — Mais j'observe que le reproche adressé par M. de la Mennais à l'église anglicane s'applique avec autant de force à la sienne. Dès qu'on admet le système de contrainte et d'exclusion, c'est toujours l'autorité séculière qui

conserve la haute main , parce qu'elle seule a la puissance physique. Supposez, avec M. de la Mennais, que l'autorité suprême dans la religion est extérieure à l'état ; n'a-t-elle pas besoin à chaque instant de la force civile pour maintenir l'unité des pratiques et du culte ? Comment réprimerait-elle autrement ce qu'elle appelle des désordres, c'est-à-dire, l'introduction des autres croyances ou la célébration d'un culte autre que le sien ? Il faut donc qu'elle commande à la force civile, ou qu'elle la ménage et la caresse. N'a-t-on pas vu mille fois cette autorité extérieure devenir douce et flatteuse, ou impérieuse et fière, faire les plus étranges concessions, ou exprimer des prétentions plus étranges encore, selon que l'autorité civile était forte ou faible, courageuse ou timide, éclairée ou superstitieuse ? — Et dès-lors où est l'avantage d'être soumis à cette autorité *extérieure* ? — N'est-ce point par la force civile qu'on a maintenu le catholicisme dans tous les pays où il s'est conservé ? N'a-t-on pas eu mille fois recours au bras séculier ? Et la constitution religieuse de l'Angleterre, avec ses défauts, ne vaut-elle pas mieux, même sous ce rapport, que celle de l'Espagne avec son inquisition ?

Note D, page 68.

Consultez les divers voyages à Rome, et en particulier le *Voyage dans le Latium*, par M. de Bonstetten (an XIII). Tous les voyageurs sont unanimes sur la corruption et la détresse qui règnent à Rome. Il paraît que rien n'est changé depuis les beaux sonnets de Pétrarque, et les jolis contes de Boccace.

La misère est affreuse à Rome. Le pays le plus riche et le plus beau de l'antiquité est devenu un désert pestilentiel, faute de culture. Les mendiants et les prostituées forment plus du tiers de la population. La corruption a gagné toutes les classes. Les lieux les plus sacrés sont le théâtre de la débauche ; et souvent les personnes les plus saintes en sont l'instrument.

— Un pape d'un grand caractère et d'un esprit éclairé peut sans doute alléger ces maux, qu'ont amenés les erreurs et les vices de ses prédécesseurs. Et la justice exige de moi de reconnaître que, sous ce rapport, jamais Rome peut-être n'avait été mieux partagée.

M. de la Mennais (pag. 265 — 267) reproche amèrement au protestantisme de corrompre la morale. Pour cela, il est obligé de soutenir que la lecture de la parole de Dieu doit corrompre le cœur, puisque le protestant ne puise sa religion que dans la Bible. Cela n'arrête pas M. de la Mennais ; et, tout chrétien qu'il est, il profère cet épouvantable blasphème. Mais, quand il veut produire des exemples de l'immoralité qui accompagne, selon lui, le protestantisme, il est assez embarrassé. Il en est réduit à citer les opinions diverses des protestans sur la doctrine du divorce. Les protestans ne sont pas les seuls à ne pas regarder la permission du divorce, dans certains cas et sous certaines conditions, comme une immoralité. Quant aux opinions relâchées de deux ou trois théologiens protestans, que M. de la Mennais cite en note (pag. 267),

elles prouvent moins contre la réforme en général , que les opinions des jésuites ne prouvent contre le catholicisme. Les auteurs protestans dont parle M. de la Mennais sont des individus isolés, combattus d'abord , et bientôt oubliés. Les jésuites étaient un corps nombreux , tendrement chéri des papes , et qui trouva toujours de nombreux défenseurs. Et cependant , est-il possible de pousser plus loin qu'ils ne l'ont fait l'art de corrompre le cœur et d'y déraciner jusqu'aux derniers vestiges de la conscience et de la vertu ?

Ce passage n'est pas le seul où M. de la Mennais déclare que l'ébraulement des principes du catholicisme a conduit à l'immoralité. Il donne à entendre que la révolution a démoralisé le peuple , parce qu'elle a consacré des principes pareils à ceux du protestantisme. Disons que , si elle a démoralisé le peuple , c'est parce qu'elle a rompu de vieilles habitudes , excité de grandes passions , mis en jeu de grands intérêts , et sur-tout parce qu'elle a renversé tous les principes religieux , ceux du protestantisme comme les autres. Mais ce qu'il y a sur-tout à remarquer , c'est qu'en somme cette démoralisation n'est rien moins que prouvée. M. de la Mennais trace un tableau fantastique de la pureté des mœurs qui , selon lui , régnait par-tout avant la révolution ; puis il s'écrie : « Qu'a-t-on vu succéder à cet heureux état ? Dans le mariage , une brutale dissolution . . . l'anarchie dans les familles , etc. (pag. 61). » A une telle déclamation (qu'on me permette d'appeler ainsi un contraste étudié dont l'imagination a fait tous les frais) ; à une telle déclamation , dis-je , on a honte

d'être obligé d'opposer la remarque mille fois faite et mille fois sentie , qu'avant la révolution , et depuis plus d'un siècle , les mœurs étaient effroyablement corrompues , même dans les classes qui devaient donner l'exemple de la sainteté ; que le mariage était tombé dans l'avilissement par la dépravation inconcevable qui régnaît parmi les deux sexes ; que , depuis , le caractère français est devenu plus grave , plus réfléchi , plus consciencieux ; les mœurs plus pures , le mariage plus respecté , les affections domestiques plus profondes et plus durables. C'est pourtant quelque chose pour le bonheur de la société. — Peut-être M. de la Mennais me renverra-t-il , pour trouver la réalité de sa charmante peinture , aux temps heureux où l'autorité qu'il défend n'avait point été ébranlée par la réformation. Mais je pourrai le renvoyer à mon tour à Boccace , à Pétrarque , que j'ai cités naguères ; à Érasme , à Henri Étienne , à Rabelais , au prédicateur Maillard et à tous ceux qui ont peint avec franchise les mœurs de cette époque remarquable.

Note E , page 69.

Après avoir parlé des bienfaits de la religion dans le moyen âge , et du soin qu'elle prenait , non-seulement du corps , mais de l'âme , M. de la Mennais ajoute (p. 51) : « Les âmes infirmes , les cœurs blessés eurent aussi leurs hospices. » C'est une manière fort ingénieuse de présenter l'institution des couvens : malheureusement l'on sait que les âmes infirmes , les cœurs blessés étaient le très-petit nombre parmi ceux

qui entraient dans ces établissemens que je n'ose appeler chrétiens. Presque toujours la superstition y a été prise pour la vertu ; et souvent la piété s'y est alliée avec le libertinage. Avec du style , on rend tout intéressant ; et l'imagination supplée à la vérité. Mais il faut enfin laisser tomber ce voile , appeler les choses par leur nom , et les voir telles qu'elles sont. Si les ordres monastiques ont pu rendre quelques services , depuis long-temps , le moment en est passé. Maintenant ils ne sauraient être utiles ni à la religion , ni à l'instruction de la jeunesse , ni aux progrès des sciences , mais uniquement à la superstition et à l'ultramontanisme.

Note F , page 70.

Pendant plusieurs siècles avant le nôtre , on a souvent remarqué que les prêtres , dans les affaires ordinaires de la vie , ne jouissaient pas de toute la confiance que leur caractère sacré et leurs augustes fonctions devaient naturellement leur concilier. On les a sur-tout accusés de manquer de sincérité , et même de n'être pas sûrs dans le commerce de la vie. C'est un véritable malheur , qui , dans ses conséquences , prive encore aujourd'hui la religion d'une grande partie de son influence. Je crois ces reproches très-exagérés , et bien plus fondés sur quelques exceptions , que sur une expérience générale. Si les exemples qui pourraient les justifier ne sont pas plus nombreux , il faut l'attribuer à la droiture naturelle du cœur humain et à l'influence de l'évangile , qui com-

battent l'influence naturelle de quelques institutions vicieuses. Si ces reproches graves ont été quelquefois légitimes, il ne paraît point difficile d'en indiquer la vraie cause. La position d'un homme qui est sans cesse obligé d'étouffer ses véritables sentimens, pour manifester ceux qui lui sont prescrits ; qui ne peut avoir aucune opinion qui ne lui soit donnée ; aucun désir, même naturel, qui n'ait été réglé d'avance ; qui a cessé de vivre comme individu pour ne plus vivre, pour ne plus penser, pour ne plus parler, pour ne plus agir que comme prêtre, une telle position, dis-je, semble bien propre à amener de tels résultats ; et si quelque chose doit surprendre, c'est que ces résultats soient si rares.

Note G, page 73.

Si nous avions le temps de nous arrêter ici à l'examen des hypothèses, nous pourrions discuter une question qui ne serait pas sans intérêt. Ce serait de savoir ce qui résulterait pour l'humanité de l'existence d'une autorité visible, permanente et évidemment infaillible. Sans pénétrer dans tout ce qu'il y aurait à dire sur cet intéressant sujet, il semble qu'il en arriverait à l'esprit humain ce qui arrive à ces enfans à qui leurs précepteurs enseignent tout sans leur donner la peine de réfléchir, ni de chercher. Ils deviennent en général des sujets fort minces. Avec une telle autorité, l'esprit humain resterait probablement dans une enfance perpétuelle et déplorable. — Mais, si cette observation est juste d'une autorité permanente vraiment infail-

libre, elle l'est bien plus encore d'une autorité qui se prétend infaillible et qui ne l'est pas.

Mais, dira-t-on, n'en pourrait-on pas dire autant de l'évangile, qui est aussi infaillible ? — Non, sans doute. L'évangile n'a révélé que des choses qui, sans lui, auraient été pour toujours hors de la portée de l'esprit humain. Pour tout le reste, il a laissé à l'homme le soin et la liberté de chercher et de trouver. Il a donc vraiment agrandi et non limité le domaine de la pensée. Il est comme un précepteur habile qui dit son mot seulement lorsqu'il voit son élève arrêté par une difficulté que les limites de ses connaissances actuelles le rendent incapable de surmonter. — La révélation, avec toutes ses preuves, est un fait de plus dans le monde, dont l'homme doit profiter et tirer les conséquences ; mais elle ne change point la position morale de l'homme. La révélation est un fait, comme la nature est un fait. L'homme a l'un et l'autre devant les yeux ; son affaire est de les bien établir, de les bien comprendre, et d'en tirer des conclusions légitimes. Seulement le christianisme autorise à des conclusions auxquelles la nature n'autoriserait pas. Il suffit que le christianisme soit bien prouvé comme fait. En attendant, ce que la nature peut nous enseigner reste ouvert à notre investigation. Le christianisme, s'il est vraiment une révélation divine, n'est pas plus un obstacle aux progrès de l'esprit humain dans la religion, que la nature n'est un obstacle à ses progrès dans la physique. Les vrais progrès de l'esprit humain dans la religion consistent à bien connaître Dieu, ses intentions à notre égard, et la manière dont il veut être

servi. De tous les moyens qui peuvent nous conduire à ce but, il est clair que des explications immédiates de la part de Dieu, si elles existent, sont le plus court et le plus certain. L'existence de ces explications et leur authenticité sont un fait qu'il s'agit de prouver. Pour ceux qui ont fait ce travail, et qui ont trouvé les preuves convaincantes, l'étude de la religion devient plus sûre et plus facile; et cependant elle a toujours à parcourir un champ pour le moins aussi vaste que celui qui s'ouvrait devant elle, quand la révélation n'existait pas. Ainsi l'existence d'une révélation divine ne saurait nuire aux progrès de l'esprit humain; mais on n'en peut dire autant d'un corps de doctrine bâti et soutenu par une autorité purement humaine.

Note H, page 80.

Qui dira qu'il ne s'est point mêlé d'erreurs dans le système reçu et professé par l'église romaine? M. de la Mennais l'osera-t-il soutenir? Le pense-t-il? Et cependant ces erreurs ne sont pas moins enseignées, préconisées, soutenues par tous les moyens ecclésiastiques et même civils, quand on peut; elles ne sont pas moins déclarées immuables et éternelles, que les vérités les plus claires de la raison et du christianisme.

Je n'en citerai qu'un exemple, auquel j'ai déjà fait allusion; car, je le répète, je ne veux point entrer ici dans la discussion des dogmes particuliers. L'église romaine, pour maintenir l'unité dans l'interprétation des livres saints, a déclaré que la vulgate était une

version authentique et la seule permise. Que dis-je ! on a été jusqu'à prétendre qu'elle était plus authentique que le texte original. Et en effet , elle a les corrections et le *visa* du pape qui manquent au texte des apôtres. Dès-lors , la vulgate , avec toutes ses erreurs , dont tous les critiques sont convaincus , et qui sautent aux yeux des catholiques versés dans les lettres sacrées , la vulgate a complètement effacé le texte original , et a passé pour la pure révélation chrétienne. Elle doit avoir ces honneurs à perpétuité , et les erreurs qu'elle contient sont à jamais irréparables. — L'unité est fort bonne sans doute ; mais la vérité vaut encore mieux.

Note I, page 98.

De tous les passages étranges , dont fourmille le livre de M. de la Mennais , aucun ne m'a plus étonné que celui où il accuse la réforme d'avoir été funeste aux progrès des sciences et de la civilisation (p. 52 , 53). A qui croit-il donc parler ? Est-il un homme de lettres , est-il même un homme de bon sens , qui révoque en doute aujourd'hui l'influence favorable de la réformation sur les progrès des sciences et sur la marche de l'esprit humain ? Les ennemis les plus ardents de la réforme lui rendent bien une autre justice. Ils l'attaquent et la repoussent précisément parce qu'elle tend à répandre les lumières , à faire avancer la civilisation et la philosophie. — Messieurs nos ennemis , entendez-vous sur les coups que vous devez nous porter ; et si vous voulez nous faire du mal ,

que l'un de vous ne nous fournisse pas un bouclier pour repousser le trait qui nous sera décoché par l'autre.

Après l'ouvrage de Villers , il nous semble inutile d'approfondir ici cette question , dont la solution est si importante. Mais il ne tiendrait qu'à nous de répéter le raisonnement que nous avons fait à propos des mœurs , et de recourir comme alors à la voix irrésistible de l'expérience. Nous demanderions encore si les lumières , la véritable et saine philosophie , le goût et le zèle pour la vérité dans les sciences et pour le beau dans les arts , ont toujours déchu chez les peuples à mesure qu'ils se sont éloignés des principes du catholicisme pour s'approcher de ceux de la réforme : nous opposerions encore l'Espagne à l'Angleterre , et nous dirions à nos lecteurs : prononcez.

Note J , page 101.

Il faudrait parcourir toute l'histoire du moyen âge , et descendre jusqu'à des temps assez près de nous , pour trouver tous les exemples des abus et des effroyables malheurs dont le pouvoir des papes a été la source , en s'immisçant dans les affaires intérieures des états. Cette lutte déplorable et sans cesse renouvelée est ce qui donne sa couleur à l'histoire des siècles de barbarie , jusqu'au règne de Henri IV inclusivement. Bornons-nous à deux ou trois faits. Il n'y a d'embarrassant que le choix.

Peu d'entreprises ont été plus puérides dans leurs motifs , plus injustes dans leur exécution , plus désas-

treuses dans leurs conséquences immédiates, que les croisades. Attacher une aussi énorme importance à des lieux qui n'ont plus de valeur que comme reliques ; soulever l'Europe contre l'Asie pour les conquérir et satisfaire une vaine superstition ; sacrifier, de gaité de cœur, des générations entières ; prostituer ce qu'il y a de plus saint et de plus noble dans les souvenirs et dans les espérances de la religion, pour arracher à leur famille ceux qui possédaient assez de sagesse pour ne point s'associer à ces folles entreprises ; attirer les autres par l'espoir d'un pillage autorisé ; permettre et commander même les plus abominables excès, les plus effroyables barbaries ; préconiser la violence et l'usurpation ; rendre le nom chrétien exécration à des peuples éclairés et tranquilles, c'est ce qu'on pourrait attendre d'un Attila, d'un Gengiskan ; c'est ce que les papes ont fait, pendant deux siècles, avec une inconcevable persévérance. Les croisades, en mettant les chrétiens en contact avec des hommes plus éclairés qu'eux, ont fait du bien ; elles ont accéléré la renaissance des lumières. Mais ce bien n'était point prévu par les instigateurs de ces expéditions insensées. Il s'est manifesté contre leurs intentions véritables ; tandis que les maux effroyables que nous venons de peindre frappaient les yeux les moins clairvoyans, et se répétèrent plusieurs fois sans décourager l'ambition et le fanatisme du sacerdoce.

L'histoire humiliante de l'empereur Henri IV est assez connue. L'ambition de Grégoire VII est célèbre ; mais les crimes dont elle fut la source n'ont pas em-

pêché ses successeurs de le canoniser. — L'empereur ayant refusé de se départir du droit d'investiture exercé par tous ses prédécesseurs, et qui était alors le seul frein propre à contenir l'ambition orgueilleuse des papes, Grégoire VII lui enjoignit par ses légats de se rendre incessamment à Rome, pour y rendre compte de sa conduite. Outré de cet affront, Henri voulut réprimer l'audace d'un évêque qui jusqu'alors avait été son subordonné. Il assembla un concile qui déposa le pape, et ordonna de procéder à une nouvelle élection. Mais il jugea mal l'esprit de son siècle et les progrès que le pouvoir papal avait déjà faits sous l'égide du fanatisme. Grégoire VII le jugea mieux. Entouré de quelques prêtres, il osa lancer contre l'empereur, dont les forces l'entouraient de toutes parts, les foudres de l'excommunication. Il fit plus; il osa le déposer, délier ses sujets du serment de fidélité, et nommer un autre empereur à sa place. Soudain, comme par un charme magique, le malheureux Henri se trouva sans amis, obligé de fuir son pays, et de venir seul implorer sa grâce aux pieds du pape irrité. Il trouva ce prélat dans le château de Canuse, se délassant de ses travaux avec sa chère comtesse Mathilde, dont il avait su gagner l'affection au point d'en obtenir la donation de ses vastes états. Pendant trois jours et trois nuits, Henri dut rester dans la cour, nu-tête et nu-pieds, malgré le froid, et la neige qui tombait à gros flocons. Admis enfin, il dut confesser sa faute, se prosterner et se soumettre aux conditions les plus dures. Les Lombards indignés prêtèrent main-forte à leur empereur; et une effroyable guerre fut la

conséquence de tant de désordres. La fortune sourit enfin à Henri. Rodolphe son rival fut blessé à mort ; et , près d'expirer , dévoré d'un juste repentir , il s'écriait : « Les papes ont causé mon malheur , en me forçant de *viol*er le serment de *fid*élité et de recevoir un empire qui ne m'était pas dû. » Bientôt après , Grégoire mourut , en se glorifiant de son ouvrage. Et voilà le Saint dont ceux qui ont toujours à la bouche le mot de *l*égitimité , voudraient encore aujourd'hui nous faire chanter la légende ! Voilà le système qu'ils préconisent comme la seule base de la stabilité des trônes !

L'histoire de Henri IV est exactement celle de Jean , roi d'Angleterre. Innocent III n'était pas moins orgueilleux que Grégoire VII , et son triomphe fut plus complet. Il nomma un primat du royaume contre la volonté du roi Jean. Celui-ci ayant opposé une vive résistance , Innocent lança contre lui ce qu'on est convenu d'appeler les foudres de l'église. Il commença par mettre le royaume d'Angleterre en interdit (1).

(1) Voyez la description que HUME fait de cet interdit (History of England , Vol. II , pag. 293 , édit. de Bâle) : « La nation était privée tout-à-coup de l'exercice extérieur de la religion ; tous les objets sacrés étaient laissés à l'abandon et couverts d'un voile ; les cloches étaient renversées des clochers ; la messe ne se disait plus qu'à huis clos ; les morts étaient enterrés sur les grands chemins , ou dans les champs , sans aucune cérémonie , ni prière ; le mariage était célébré dans les cimetières. Il était défendu au peuple de manger de

Cette mesure terrible , dans ces siècles d'ignorance , n'ayant pas produit tout l'effet qu'il en attendait , le pape excommunia le roi ; et l'on vit le plus grand nombre des serviteurs du monarque , et jusqu'à ses ministres , le fuir comme un pestiféré. Quelque temps après , le pape délia les Anglais de leur serment de fidélité , et employa le pouvoir , qu'il prétendait avoir reçu du ciel même , à exciter la révolte et à commander le crime. Enfin il poussa son orgueilleuse colère jusqu'à donner , par une bulle , le royaume d'Angleterre à qui pourrait le conquérir. Le malheureux roi ne put résister à ces coups , que la superstition du siècle rendaient accablans. Son caractère altier lui avait fait perdre le cœur des nobles. Il fut obligé de se soumettre aux conditions les plus humiliantes. Il fallut reconnaître que son royaume était un fief dépendant

la viande , de goûter aucun plaisir , de se saluer réciproquement et même de se faire la barbe. »

Combien une sentence aussi extraordinaire , fidèlement exécutée par les prêtres , n'était-elle pas propre à faire une impression terrible sur le peuple , et à l'entraîner à maudire ses rois , cause prétendue de tant de malheurs ! Une telle arme était excellente sans doute. Mais je demande si quelque chose peut exciter une plus profonde horreur , que de la voir employée par un pontife chrétien ? S'il n'est pas un hypocrite , peut-il de sang-froid priver le peuple des cérémonies sans lesquelles il publie que nul homme ne saurait être sauvé ? Ah ! qui pourrait croire que le divin auteur du christianisme , le Dieu des miséricordes , ait voulu mettre à jamais le salut des hommes en de telles mains ? — Voyez HENKE'S , *Christl. Kirchengeschichte* , Bd. II. S. 266 — 267.

du pape, remettre sa couronne entre les mains du légat d'Innocent III, la racheter moyennant un tribut qui devait se renouveler tous les ans, et confesser publiquement ce qu'on appelait ses torts. Dans cette étrange cérémonie, Pandulphe, légat du pape, foula aux pieds l'argent que le roi lui présentait ; et non content de cette marque de mépris, il garda, pendant cinq jours, la couronne que le roi avait humblement déposée entre ses mains. Voilà quel fut, je le répète, le pouvoir que l'on voudrait relever. Voilà ce qu'il a fait en Europe pendant dix siècles. Voilà l'influence qu'il a exercée dans le cœur même des états les plus puissans. Voilà, pour tout dire en un mot, la manière dont il entend la *légitimité*.

Je ne parle point des faits qui sont plus près de nous ; de la conduite de la cour de Rome dans les affaires de la ligue ; des services qu'elle a rendus à Henri IV, en promettant sa couronne aux Guise, et peut-être au roi d'Espagne ; du *Te Deum* chanté à l'occasion de la Saint-Barthélemi, et de bien d'autres actes qui ont signalé le pouvoir papal à cette époque. Il y aurait trop à dire sur les rapports d'une action politique de ce genre avec le repos, la liberté, la félicité des peuples, ainsi qu'avec la stabilité des trônes. J'aime mieux laisser à mes lecteurs le soin de faire toutes ces réflexions sur des faits qui leur sont bien connus.

Note K, page 110.

« Luther et ses disciples, dit M. de la Mennais, pag. 49, persuadent à une partie de l'Europe que la

souveraineté réside dans le peuple ; et bientôt le sang des rois ruisselle sur les échafauds. »

On veut absolument rendre la réformation responsable de tous les efforts des peuples vers la liberté , et de tous les excès qui en ont été la conséquence. Luther et ses disciples ont prêché la révolte , parce qu'ils ont proclamé la franchise des croyances religieuses , ou plutôt les droits imprescriptibles de la conscience et de l'évangile. Ne disputons point sur cette assertion dont la preuve n'est pas fournie ; mais enfin , quels sont , depuis la réforme , les rois dont le sang a ruisselé sur les échafauds ? Deux ; l'un dans un pays protestant , l'autre dans un pays catholique. Jusqu'à là , que peut-on conclure ? Les torts sont égaux de part et d'autre. D'ailleurs , ces faits déplorables sont-ils bien rapportés à leurs véritables sources ? Le sang des rois n'avait-il donc jamais coulé avant la réforme ? La réforme n'a pu faire sans doute ce que n'avait point fait le christianisme prêché par des hommes inspirés ; prévenir les crimes politiques. Il n'est donc pas juste de lui attribuer tous ceux qui se sont commis dans son sein , encore moins tous ceux qui se sont commis depuis elle. — La question serait moins indécise , si l'on faisait entrer en ligne de compte les rois qui sont tombés sous le poignard. — Du reste , quand on établit une question , il faut l'établir avec impartialité. En supposant (ce qui manque de preuves) que la réforme proclame la souveraineté du peuple , il faut dire aussi (ce qui est certain) que le catholicisme a toujours voulu établir la souveraineté du pape. Il faut dire aussi que les crimes des ennemis de Charles I furent

désavoués et exécrés par tous les protestans de l'Europe , et bientôt après par ceux de l'Angleterre même ; tandis que les crimes et les assassinats de la ligue furent commis avec des armes bénies , et quelques-uns célébrés à Rome même par un scandaleux anniversaire. Ceux-là sans doute doivent peser sur la religion qui les a commandés pour faire prévaloir son système et par l'organe de ses plus éminentes dignités. Les faits que nous avons signalés dans la note précédente peuvent également s'appliquer ici , et montrent dans tout son jour la douceur de l'autorité pontificale , quand elle peut prendre le dessus. — Après tant d'exemples mémorables , les rois doivent savoir à quoi s'en tenir ; ils doivent voir s'ils ont plus à craindre les protestans ou les jésuites ; s'ils aiment mieux entendre le service expiatoire de Charles I , ou la légende d'Hildebrand canonisé.

Dans un autre endroit (pag. 52 , 53), M. de la Mennais présente la réforme comme une source effroyable de maux. On peut dire qu'elle n'en a point été la cause , mais l'occasion. La véritable cause était l'intolérance , dont les protestans furent d'abord les malheureux objets , et dont ils usèrent enfin par représailles.

Note L , page 138.

Je n'ai pas voulu priver mes lecteurs du passage suivant , où les mêmes reproches sont reproduits pour la centième fois : « Comment séparer ce qui est essen-

tiellement uni (dit M. de la Mennais , pag. 259) ? Rien n'est isolé dans la religion ; chaque vérité s'appuie sur une autre vérité , qui en est comme le fondement : elles découlent l'une de l'autre , et se suivent , et se pénètrent ; en sorte que , sans jamais trouver le plus léger point de division , on remonte de l'une à l'autre jusqu'à Dieu , source éternellement vivante de toutes les vérités. On ne saurait en nier une sans être forcé de les nier toutes , et l'athéisme n'est que la dernière conséquence du système des réformés ; son complément nécessaire. Jusqu'à ce qu'on y arrive , il y a contradiction dans les idées. » — Quoi donc ! il sera indifférent de renier Dieu , ou saint Ignace de Loyola ; de se moquer de Jésus-Christ , ou des miracles de la légende ; de rejeter l'évangile , ou les décrets du concile de Trente ; de regarder la Bible comme un tissu d'impostures , ou de révoquer en doute l'infaillibilité du pape ? Ah ! tout se tient sans doute , et la vérité est une. Mais tous ces chaînons que vous avez ajoutés font-ils bien partie de cette chaîne majestueuse de vérités adorables dont le premier anneau se trouve dans la main de Dieu ? N'est-il pas un point où l'on commence à découvrir l'ouvrage des hommes ? Et dès-lors , n'est-ce pas un devoir de séparer la vérité divine des rêveries et des absurdités humaines ? Que l'on cesse donc de ne voir le christianisme que dans ce mélange bizarre des doctrines vraiment chrétiennes avec les superstitions et les folies des siècles d'ignorance. Le moment est venu où ces prétentions tueraient le christianisme , si l'histoire n'était pas là pour démontrer combien peu elles sont fondées , et si le

christianisme n'était pas gardé par son auteur. Ah ! si , comme vous le dites , on ne pouvait être sauvé qu'en admettant tout ce système , qui le serait de nos jours ?

Note M , page 167.

M. de la Mennais (pag. 215 — 219) établit les caractères que doit avoir la véritable église. Il serait trop long de discuter ici tous ces caractères , et de chercher jusqu'à quel point ils sont ou ne sont pas essentiels. Peut-être , dirigés par l'évangile et par l'expérience , arriverions-nous à d'autres conclusions que celles d'où M. de la Mennais est parti pour injurier les protestans. Qu'il nous suffise d'observer que , si ces caractères sont essentiels , son église n'est pas plus fondée que la nôtre ; car elle ne les possède pas.

Suivant M. de la Mennais , la véritable église doit être *une , universelle , perpétuelle , apostolique , visible*.

L'église romaine réunit-elle ces conditions ?

Elle a été déchirée par les disputes les plus scandaleuses ; elle a été divisée en plusieurs corps qui n'ont jamais pu se rejoindre ; elle a vu des conciles et des papes , aussi légalement autorisés les uns que les autres , s'anathématiser avec fureur : voilà son *unité*.

Elle a été inconnue durant les trois premiers siècles du christianisme , ou du moins elle n'a été qu'une église particulière , n'ayant aucune sorte de privilège ni de domination sur les autres ; elle s'est élevée à la puissance par divers moyens qui n'ont aucun rapport avec le vrai christianisme ; elle s'est chargée , en traversant les siècles , d'une foule d'erreurs , de préjugés

et de superstitions qui ont étouffé le christianisme, et maintenant elle traite de novateurs ceux qui veulent revenir au christianisme simple et pur que les apôtres avaient enseigné : voilà sa *perpétuité*.

Elle n'a jamais régné que sur une portion de la chrétienté ; et chaque jour voit diminuer le nombre des chrétiens soumis à son empire : voilà son *universalité*.

Semblable à ces Pharisiens que Jésus foudroie dans son évangile, elle a étouffé la parole de Dieu sous le poids de ses traditions ; elle a introduit, dans le culte et dans la croyance, des pratiques et des dogmes que les apôtres avaient ignorés ou frappés d'avance du sceau de la réprobation ; elle s'est servie du nom des apôtres pour établir ces erreurs et pour sanctifier sa puissance : voilà son *apostolicité*.

Quant à la *visibilité*, il n'y a rien à dire ; l'église romaine a été visible ; elle l'est encore, ou jamais église ne le sera. Mais on demandera où était sa puissance dans les siècles apostoliques où il était le plus urgent de la faire reconnaître ? L'église de Rome était connue, comme celle de Corinthe, comme celle d'Antioche, comme celle de Philippiques : mais l'église romaine était ignorée ; et nul ne songeait à lui déférer la moindre autorité sur les autres.

Note N, page 147 — 167.

M. de la Mennais reproche avec amertume aux protestans d'avoir poussé l'esprit de liberté religieuse au point de méconnaître l'autorité des pères de

l'église (1). C'est un fait que les protestans avoient sans crainte. Ils voient dans les écrits des pères des monumens historiques bons à consulter , et non des autorités auxquelles il faille se soumettre. Ce n'est point ici le lieu de reproduire les célèbres discussions auxquelles ont donné lieu les ouvrages approfondis de Daillé et de Jean Barbeyrac. Qu'il me suffise d'observer que , si les pères sont une autorité sacrée , dans le sens de M. de la Mennais , cette autorité est indivisible. Vous n'avez pas le droit de choisir dans ce qu'elle impose à votre croyance. Si vous faites un choix ; si vous rejetez une portion pour conserver l'autre , alors ne dites plus que les pères sont une autorité pour vous. Vous suivez votre jugement et non leur opinion. Vous vous arrosez précisément le droit auquel les protestans prétendent , et que vous leur refusez. Il n'est pas question de s'écrier , comme on le fait sans cesse : Où irons-nous si nous secouons l'autorité des anciens docteurs ? Il faut se demander : Cette autorité est-elle légitime et sûre ? Et , si elle ne l'est pas , cessez enfin de nous la prôner. Ces choses-là sont si simples , que j'ai presque honte de les dire. Je prie donc M. de la Mennais de m'expliquer comment il s'arrange des opinions suivantes , tirées des pères les plus vénérés.

Je ne veux point insister ici sur les erreurs de fait et de physique. M. de la Mennais me répondrait avec raison que les pères n'ont point été chargés d'enseigner les sciences naturelles , ni de préparer des matériaux

(1) Pag. 201 , etc.

pour l'histoire : ils peuvent donc sans danger se tromper sous ces deux rapports. Ainsi, il sera permis à Clément Romain de raconter gravement l'histoire du Phénix renaissant de ses cendres, et d'y croire (1). Il sera permis à Clément d'Alexandrie (2), à Origène (3) et à saint Ambroise (4) de la répéter avec la même bonne foi. Il sera même permis à ce dernier d'attribuer à l'aigle le même privilège, et de prétendre avoir trouvé dans l'écriture-sainte ces étranges rêveries. Il sera permis à Justin martyr de raconter, sans perdre de son crédit, que le roi Ptolémée (Philadelphie) envoya des députés à Hérode pour l'engager à lui envoyer les livres sacrés des Hébreux, quoiqu'il se soit écoulé plus de deux cents ans entre les règnes de ces deux rois (5). Il sera permis au même Justin de prendre une statue sur laquelle était écrit : SEMONI DEO SANCO, pour une statue dressée par les païens à Simon le magicien, que saint Pierre avait humilié (6). Il sera permis à saint Épiphane de faire de l'Indus et

(1) Clement. Rom. ad. Corinth. pag. 34. édit. Jun.

(2) Clement. Alex. Stromat. Lib. V.

(3) Orig. de princip. Lib. II.

(4) Voici comment saint Ambroise explique ces paroles du Ps. 102 : *Renovabitur sicut aquilæ juvenus tua. — Quòd etiam aquila, cum fuerit mortua, ex suis reliquiis renascatur.* De pœnit. Lib. II, C. 2, p. 183 B. édit. 1569. Dans un autre endroit, il parle du phénix, raconte la même fable, et ajoute : *Hoc relatione crebra et scripturarum auctoritate agnoscitur. De fide resurr.*

(5) Justin. Martyr. Apol. 2. p. 72 B.

(6) Justin. Martyr. Apol. 2, p. 69. C.

du Gange un seul fleuve , de les faire passer par l'Éthiopie , et de les faire jeter dans la mer occidentale à Cadix (1). Il sera permis à saint Basile de placer la source du Danube dans les montagnes des Pyrénées , et de le faire couler à travers la France jusque dans le Pont-Euxin ; de placer la source de l'Éridan au-delà de la Scythie , et de le faire descendre dans la mer occidentale , sans s'apercevoir que , pour y arriver , il devrait se croiser avec son prétendu Danube (2). Il sera permis à saint Chrysostôme d'affirmer que le ciel est une chambre fermée dont les parois portent sur la terre , comme sur un fondement (3). Il sera permis à Lactance et à saint Augustin de nier l'existence des Antipodes ; seulement ils n'auraient pas dû traiter presque d'hérétiques ceux qui affirmaient cette vérité (4). Il sera permis à Tertullien de donner de l'intelligence aux plantes (5). Il sera même permis aux pères de l'église d'ignorer jusqu'aux règles les plus simples de la grammaire , attendu (suivant la remarque judicieuse de l'un d'eux) qu'il est absurde de vouloir soumettre la parole de Dieu aux règles de Donat (6). En un mot , il sera permis aux pères de

(1) Epiphan. in Anchor. , p. 6 D.

(2) Basil. in exahemer. Homil. III, tom. 1, p. 37; édit. 1618.

(3) Chrysostom. in Epist. ad Hebr. Hom. 14, p. 1851, et Rom. 27, p. 1929; édit. Heidelberg.

(4) Lact. Institut. Lib. III, c. 23. — August. de Civit. Dei, Lib. XVI, c. 9.

(5) Tertull. de anim. Lib. c. 19.

(6) Innoc. III. Præfat. ad Leandr. in moral. in Job. c. 5.

L'église de tomber à chaque instant dans les erreurs les plus grossières, et même de citer à faux l'écriture-sainte, que pourtant ils auraient dû bien connaître (1).

Mais quand cette légèreté de jugement et ce penchant pour l'absurdité, dont saint Augustin faisait le fondement de sa croyance (2), s'appliquent aux sources même de la religion révélée, peut-on les voir avec la même indifférence? Est-il possible de regarder les pères comme les seuls bons interprètes de l'écriture-sainte, quand on les voit se tromper sur le sens des passages les plus simples, et se livrer à chaque instant aux allégories les plus ridicules et les plus folles? Est-il permis à saint Hilaire de dénaturer et de corrompre un des passages les plus touchans de nos évangiles, en affirmant que les oiseaux de l'air, dont le Seigneur dit qu'ils ne sèment ni ne moissonnent, sont les esprits immondes; que les lys, qui ne travaillent ni ne filent, sont les anges brillans de lumière; et de poursuivre pendant toute une page ces absurdes rêveries (3)? Est-il permis à saint Jérôme de gâter la belle parabole de l'Enfant prodigue, en y introduisant des allégories étranges, auxquelles il est bien certain que le Seigneur n'a jamais songé (4)? Est-il permis à l'auteur d'un écrit, que plusieurs attri-

(1) Voyez-en des exemples nombreux dans Daillé, *De vero usu patrum*, p. 246 — 248; édit. 1686.

(2) *Credo, quia absurdum est. Augustin.*

(3) Hilar. *Pictav. Op.* p. 633, 634; édit. 1693.

(4) Hieronym. *Epist. ad Damas. Tom. IV.* p. 155 — 159; édit. 1706.

buent à saint Ambroise , d'expliquer ainsi un beau passage de saint Paul : Autre est la chair de l'homme , c'est-à-dire du serviteur de Dieu ; autre celle de la brute , c'est-à-dire , du païen , du pécheur et de l'hérétique ; autre est la chair des oiseaux , c'est-à-dire des martyrs , qui montent vers les cieus portés sur les ailes du saint-esprit ; autre celle des poissons , c'est-à-dire , de ceux qui ont passé par les eaux salutaires du baptême , etc. (1) ? Il faudrait citer tous les écrits des pères , pour trouver tous les passages du même genre ; et la plume déjà me tombe des mains. — Est-ce donc là interpréter l'écriture-sainte ? Dites plutôt que c'est l'obscurcir et la dénaturer. C'est la couvrir d'un ridicule , qui la rend méprisante aux yeux de tous les hommes sensés , et qui ne s'efface qu'à force d'études , de raison et de temps. Si l'évangile ne devait être entendu qu'avec ces formes bizarres et ces interprétations absurdes , qui serait chrétien aujourd'hui ?

Comment de si graves erreurs dans l'interprétation de l'écriture-sainte n'en auraient-elles pas amené de plus graves dans la doctrine ? Aussi les écrits des pères qui nous sont parvenus fourmillent-ils d'erreurs et de contradictions. Et ici , je prie tout lecteur impartial de faire avec moi une réflexion importante. Quand il y aurait accord , dans la doctrine des pères de l'église , et quand cet accord serait tout en faveur de l'église catholique , cet accord serait-il une preuve sans réplique ? Il ne prouverait pas même quelle était l'opinion

(1) Ambros. Opera , p. 488. D. Edit. 1569.

du siècle où ces pères écrivirent. Ignore-t-on la manière dont leurs écrits nous sont parvenus? L'église romaine, ou, si l'on veut même, l'église orthodoxe, a long-temps tenu la clef de la science. Elle a distribué et la louange et l'opprobre. Elle a fait plus; elle a détruit ou laissé détruire les ouvrages qui n'entraient pas dans son système. En sorte que si, dans le second, le troisième et le quatrième siècles, il y avait eu des pères distingués par leurs talens et par leur savoir, qui, placés à la tête des églises les plus importantes, entourés de la considération et du respect, eussent défendu dans leurs écrits des opinions, depuis frappées d'anathème, les eussent fait professer par des provinces entières, proclamer par des conciles, imposer par des lois solennelles; ces hommes, que leur siècle voyait tenir le premier rang dans l'église, ne seraient plus aujourd'hui que des hérétiques, dont les écrits, foudroyés par leurs adversaires plus heureux, auraient enfin péri dans le naufrage des temps. L'accord, que les pères de l'église nous paraissent quelquefois avoir entre eux, n'existait donc pas de leur vivant. Ceux que l'on vénère aujourd'hui se sont vus abandonnés par l'opinion, ou même condamnés dans des conciles; tandis que ceux que nous n'avons plus, parce qu'enfin leur parti succomba, furent plusieurs fois vénérés et triomphans. Que prouve donc cet accord, au fond? Ne nous est-il pas permis d'examiner, quand les savans des quatre premiers siècles ont examiné, avec des talens égaux et des lumières égales, et sont arrivés à des résultats opposés? Que prouve sur-tout cet accord, même parmi ce choix d'auteurs que l'on a laissé venir

jusqu'à nous , quand il se trouve n'être qu'apparent et mêlé d'une multitude d'erreurs ?

Quelques exemples mettront mes lecteurs au fait de cette controverse.

Tertullien affirme en mille endroits que l'âme est corporelle (1), que Dieu est corporel (2). Les livres si vénérés de ce Père ne sont pas moins entachés de matérialisme que ceux d'Helvétius , qu'on a brûlés. De là , jusqu'à des assertions où perce la folie , il n'y a qu'un pas. Tertullien n'a pas reculé. Il a donné à l'âme un sexe , comme au corps (3).

Il est assez difficile de se faire des idées claires sur les opinions de Tertullien à l'égard de la Trinité ;

(1) *Tertull. Apol. c. 48. De Anima, c. 5, 6, 7, 8, 9, 22, 36, 37.* (Dans tous ces passages il tourne en ridicule Platon , qui a cru l'âme immatérielle.) *De Carne Christi, c. 11. De resurrectione, c. 17, 45, 63. Advers. Marcion. c. 10 et 15, etc.*

(2) *Omne quod est , corpus est sui generis : nihil est incorporale , nisi quod non est. De Carne Christi, Cap. XI.* Voyez aussi un passage curieux où Tertullien compare le corps de Dieu et le corps de l'homme ; et où il remarque , avec son jugement ordinaire , que , quoique les membres de l'un et de l'autre portent le même nom , leur nature et leur durée sont bien différentes. *Advers. Marcion. Lib. II, c. 16.* Mais le passage suivant mérite d'être mis dans son entier : *Quis enim negabit Deum corpus esse, essi Deus spiritus est? Spiritus enim corpus sui generis in sua effigie. Advers. Praxeam, c. 7.* Après une telle explication , on sait ce qu'on doit penser des passages où Tertullien et quelques autres disent que Dieu est un esprit.

(3) *De anima. Cap. 36.*

et sur-tout d'accorder avec cette doctrine les paroles suivantes, qui sont bien positives : « Il fut un temps, où le péché et le fils n'existaient pas (1). »

Mais voici une autre opinion de Tertullien, à laquelle M. de la Mennais se gardera bien de souscrire : « Là où sont trois, même laïques, il y a une église. Car chacun doit vivre de sa propre foi (2). » Que devient, après cela, toute la théorie de l'église une et indivisible, par laquelle on croit foudroyer les protestans ?

St. Irénée déclare qu'après la mort, les âmes conserveront la figure du corps, afin de pouvoir se reconnaître (3). Ailleurs, il dit que Jésus ne connaissait l'heure du jugement, ni comme Dieu, ni comme homme (4).

Justin Martyr accorde aux oracles des Sybilles la même autorité qu'à ceux de l'Ancien Testament (5). — Ailleurs, il dit que Dieu a remis aux anges le soin de gouverner le monde ; et que ceux-ci, transgressant ses intentions, ont eu commerce avec les femmes des hommes, et ont procréé les démons (6). — Ailleurs, il dit que les âmes, soit des bons, soit des méchans, tombent en mourant entre les mains des mauvais

(1) Fuit tempus quum delictum et filius non fuit. *Tertull.* Advers. Hermog. c. III.

(2) *Tertull.* de exhort. Castit. c. 7. Ubi tres, ecclesia est, etiam laïci. Unusquisque enim de fide sua vivit.

(3) *Iren.* centr. Hæres. Lib II, c. 63.

(4) *Ibid.* c. 49.

(5) *Justin. Mart.* pro Christ. Apol. II, p. 82. B. Edit. 1615.

(6) *Just. Mart.* pro Christ. Apol. I, p. 44. A. B. Edit. Col. 1686. Voyez aussi le passage cité ci-dessus.

esprits ; et que , pour cette raison , J. C. a dit : mon père , je remets mon esprit entre tes mains (1).

— Ailleurs , il prétend que J. C. n'est autre que la raison à laquelle tous les hommes participent ; et il ajoute , que tous ceux qui ont vécu suivant cette raison sont chrétiens , même quand ils auraient passé pour Athées (2). Il n'est pas le seul à avoir ce sentiment et à donner le salut aux philosophes payens (3).

Clément , d'Alexandrie , va jusqu'à dire que la philosophie avait le pouvoir de sauver les grecs , comme l'évangile sauve les chrétiens (4). Il est bien certain que M. de la Mennais ne partage pas cette opinion.

— Dans d'autres endroits , il soutient des doctrines qui ruinent celle de l'éternité des peines.

St. Cyprien rapporte que de son temps on donnait la communion aux enfans , et qu'on la donnait avec du pain et du vin (5). Je demande à M. de la Mennais ce qu'il en pense.

Lactance , au rapport de St. Jérôme , nie la personnalité du St. Esprit , et en fait une affection , une sanctification du père et du fils (6).

St. Hilaire dit que Jésus était *passible* par son corps , mais qu'aucune douleur ne pénétrait jusqu'à son âme (7).

(1) Contr. Triph. p. 333. A. même édit.

(2) Apol. II , p. 83. C. même édit.

(3) Voyez , pour des indications , Beausobre , hist. de Manich. Tom. I , p. 306 — 307.

(4) Clem. Alex. Strom. Lib. I , p. 137 , ligne 49 , édit. 1592 , et ailleurs ; car cette doctrine règne dans tous ses écrits.

(5) Cyprian. epist. 59.

(6) Hieron. ep. 65 ad Pam. et Ocean.

(7) Hilar. de Trinit. lib. X , p. 1051 — 1054. Edit. 9316.

Origène déclare que l'histoire de la création et de la tentation n'est qu'un apologue (1). St. Augustin, marchant sur ses traces, déclare que, pour sauver Moïse de l'absurdité, il faut absolument recourir à l'allégorie (2). Après cela, que reste-t-il à reprocher aux exégètes allemands ?

St. Chrysostôme nie l'inspiration de plusieurs psaumes (3). Il dit aussi qu'il est absurde de croire qu'en vertu du péché d'Adam les hommes naissent pécheurs (4).

St. Jérôme se fait des idées assez fausses sur la nature de la divinité, pour mettre au rang des plus grandes absurdités la croyance que Dieu dirige par sa providence les petites choses comme les grandes (5). Il ne sait point que la puissance de Dieu est infatigable,

(1) Philocalie, p. 12.

(2) August. de Genesi, contra Manich. Lib. II, 2.

(3) Homil. II, in Ps. L, Tom. III, p. 1016 B. Edit. Front. Ducaei.

(4) Contra vitup. vitæ monast. Lib. III, Tom. IV, p. 46 E; même édit. Hom. 9 in Matth. Hom. 10 in Matth. V. 19.

(5) Le passage est assez curieux pour être cité dans son entier : Absurdum est ad hoc Dei deducere majestatem ut sciat per momenta singula quot nascantur culices, quotve moriantur; quæ cimicum et pulicum et muscarum sit in terra multitudo; quanti pisces in aqua natent, et qui de minoribus majorum prædæ cedere debeant. Non simus tam fatui adultores Dei, ut, dum potentiam ejus ad ima detrahimus, in nos ipsos injuriosi simus, eandem rationabilium quam irrationabilium providentiam esse dicentes. — Hieron. Comm. in Habac. Tom. V, p. 925. B.

et il oublie que l'évangile même déclare que Dieu prend soin du brin d'herbe qui doit être jeté dans le four. Methodius tombe dans une erreur aussi grave, quand il attribue aux anges la providence particulière (1).

Ce même Methodius (2) appelle le Verbe le plus ancien des Eons, ou le premier des archanges. Les Ariens ne pensent pas autrement.

St. Ambroise imagine une manière de jugement universel, qui ne ressemble pas mal à ces pratiques barbares, appelées follement par le moyen âge, *le jugement de Dieu*. Il prétend que tous les hommes, les apôtres même, devront être éprouvés par le feu; et que ceux-là seulement qui résisteront à cette épreuve seront sauvés (3).

Chacun sait que les opinions les plus saillantes de Calvin et des Jansénistes se trouvent dans Saint Augustin. — Cet écrivain admirable ne croyait point à la transsubstantiation (4).

(1) *Method.* In Epiph. adv. hæres. Lib. II. Voyez encore les choses singulières qu'il dit des anges et du séjour des hommes ressuscités sur la terre. *Epiph. oper.* Tom. I, p. 555 — 557. Edit. 1682.

(2) *Method. Sympos. Virginum*, in Combefis. Auctuar. nov. Bibl. Patr. Part. I, p. 79. Cité par Beausobre, Hist. de Manich. Tom. I, p. 118.

(3) *Ambros.* in Psalm. 118, Serm. 20, p. 1590; edit. 1569.

(4) Ses paroles sont formelles : Non enim Dominus dubitavit dicere : *hoc est corpus meum*, cum SIGNUM daret corporis sui. *August.* Contr. Adim. c. XII, Tom. VI, fol. 39, A. — Long-temps auparavant, Tertullien avait exprimé

Quant à la morale, je ne puis recueillir ici tout ce que les pères disent d'étrange. Il est connu qu'un grand nombre d'entr'eux avaient déplacé le véritable mérite de l'homme, et réduit la vertu à des pratiques superstitieuses et vaines. L'influence qu'ils ont exercée à cet égard a été longue et funeste. Peut-être se fait-elle encore sentir. Et le mal qu'ils ont fait sous ce rapport n'est pas celui dont le christianisme a eu le moins à souffrir. La religion qui a vu l'homme de plus haut et qui lui a donné la morale la plus belle et la plus pure, s'est transformée peu-à-peu, sous la main des pères de l'église, en un véritable fétichisme, que repoussent également le bon sens et les bonnes mœurs.

Ainsi les Pères louent la virginité plus que l'accomplissement des devoirs domestiques; plus que les utiles et nobles fonctions d'un bon père de famille. Ils condamnent les secondes noces avec autant de fureur que l'adultère (1). En revanche St. Augustin trouve très-naturelle la complaisance qu'Abraham eut pour sa femme, au sujet d'Agar (2). Ailleurs, il prétend que tout est aux justes et aux fidelles;

la même pensée : *Acceptum panem et distributum discipulis corpus suum illum fecit, hoc est corpus meum dicendo, id est, FIGURA corporis mei. Tertull. contr. Marcion. Lib. IV, c. 40.* — Quelle confiance M. de la Mennais accorde-t-il à ces deux passages ?

(1) Voyez sur-tout St. Jérôme, qui revient sans cesse sur ce sujet.

(2) *August. de civitate Dei, Lib. XVI, c. 25.*

et que les infidèles ne possèdent rien légitimement (3).

Voilà ce qu'on trouve à chaque page dans les pères de l'église les plus respectés. Et si j'avais eu plus de patience, j'aurais trouvé beaucoup plus d'erreurs, ou, ce qui me conduirait également à mon but, beaucoup d'opinions qui ne sont pas de la force de celles que l'église infallible a consacrées. M. de la Meunais croit-il donc à toutes ces choses? Et s'il n'y croit pas, de quel droit nous fait-il un tort de ne pas adopter aveuglément toutes les opinions des pères; de les juger par l'écriture-sainte, et non l'écriture-sainte par eux; de les consulter comme des témoins historiques, et non comme des docteurs dont les enseignemens nous soient sacrés? Quoi donc! c'est là un des chaînons de cette chaîne immense, dont on veut que tous les anneaux soient fondamentaux et sacrés. Rejeter les pères de l'église, c'est rejeter le Christianisme! c'est, suivant M. de la Meunais, rejeter Dieu lui-même! O religion de lumière, de simplicité, de paix et d'amour! O révélation de mon Dieu, que je chéris et que je vénère! il ne m'est donc pas permis de m'éclairer de tes ineffables clartés, sans dévorer ces absurdités et ces folies, contre lesquelles mon cœur se soulève, que ma raison repousse et que toi-même condamnes! C'est trop exiger de ma confiance et de ma docilité. Je suis chrétien, et j'en tire gloire. Mais que l'évangile soit la seule règle de ma croyance, et qu'il ne se présente point à moi défiguré par les rêveries innombrables de ses ignorans interprètes.

(3) *August.* Epist. c. III, §. 26, Tom. II, Edit. Bened.
— Et Bayle, Comment. Philos. III. Part. p. 130 et suiv.

Quant aux conciles, on peut faire sur eux la même observation que sur les pères de l'église: ils se sont contredits sur les points les plus essentiels. Les conciles qui ont fait triompher l'arianisme, n'étaient pas moins écuméniques que ceux qui l'ont condamné. Et si l'on est obligé de juger les conciles par les doctrines, je le demande, comment peut-on prétendre aujourd'hui qu'il faut juger les doctrines par les conciles?

On aurait plus de confiance dans les conciles, si l'on ignorait comment les choses s'y sont passées; comment l'intrigue y a souvent tenu la place de la raison et de la vérité, comment une influence extérieure y a presque toujours gêné la liberté des opinions, ou, si l'on veut, l'influence de l'esprit saint. On peut le dire, ce qui fait le plus de tort à l'autorité des conciles, c'est leur histoire. — Et malheureusement l'histoire est inexorable (1).

(1) Maintenant, on doit savoir que faire des passages suivans, par lesquels M. de la Mennais croit nous terrasser: « Que si, pour vous soustraire à ces difficultés accablantes, vous refusez l'infailibilité aux anciens conciles généraux, quel avantage en tirerez-vous contre les Ariens et les Sociniens? » — Aucun, comme autorité; un assez grand, comme documens historiques. Ils seront, dans la balance du critique, un poids qui pourra contribuer à déterminer le sens de plusieurs passages contestés.

« Il est, en effet, aisé de sentir qu'ou la religion chrétienne n'est qu'un vain mot, ou l'on doit la retrouver telle que J.-C. l'établit, dans les écrits des saints docteurs qui vécurent si près des apôtres. » Pag. 201. Je demanderai de quels docteurs? car, comme ils se sont presque toujours contredits

Je crois pouvoir terminer cette note par la réflexion suivante. En nous reprochant vaguement de nous soustraire à l'autorité des pères de l'église, M. de la Mennais ne nous reproche rien dont il ne se rende coupable toutes les fois qu'il écrit seulement deux pages sur la religion.

Addition à la Note de la page 39.

Depuis la paix, il y a eu en Angleterre une augmentation dans le nombre des crimes. Deux causes bien

entr'eux, il n'est pas indifférent de savoir desquels on veut parler. Aussi, les protestans se croient-ils beaucoup plus sûrs de chercher la doctrine de Jésus-Christ dans les évangiles et dans les autres documens écrits par les disciples auxquels Jésus-Christ avait accordé le pouvoir de faire des miracles et de parler selon la vérité.

L'interprétation de ces documens devient une science, qui a toujours, il est vrai, quelque chose de conjectural; mais qui n'en a pas plus que l'interprétation des autres écrits de la même période; et assurément pas plus que l'interprétation de ces mêmes auteurs que l'on nous veut donner comme les interprètes infallibles du Nouveau Testament. Il n'est pas un critique impartial qui n'aimât dix fois mieux avoir à expliquer le Nouveau Testament, que le *Pasteur d'Herma*s ou les lettres de Barnabas; je dirai plus, que beaucoup de passages d'Irénée, de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, ou d'Origène. Quoi qu'en dise M. de la Mennais, regarder les pères de l'église comme les seuls interprètes croyables de l'écriture-sainte, c'est vouloir expliquer *obscurum per obscurius*. Ils sont utiles quand on les emploie avec précaution; et nous ne dédaignons jamais d'en faire usage.

connues y ont contribué : la rentrée d'un grand nombre d'hommes sans ressources , qui avaient jusques-là vécu à l'armée ; et la stagnation subite du commerce et des manufactures. Mais la société biblique avait déjà commencé ses distributions depuis plus de douze ans ; et , jusqu'à la paix , l'on avait remarqué une diminution progressive dans le nombre des criminels. Parmi ceux que la justice a repris dans les quatre dernières années , à peine en a-t-on trouvé deux ou trois qui fussent sortis des écoles d'enseignement mutuel , si répandues dans toute l'Angleterre. Et cependant c'est dans ces écoles surtout qu'on lit la bible et qu'on la distribue aux élèves. — Jamais le nombre des voleurs n'a été plus grand en Angleterre que dans le siècle passé, long - temps avant qu'il fût question de sociétés bibliques et d'enseignement mutuel. Si , dans ce pays , le nombre des voleurs s'accroît quelquefois rapidement , il faut donc l'attribuer à d'autres circonstances qu'à la distribution des bibles. — En finissant , je me permettrai de demander à M. de la Mennais , si les bandits qui pullulent en Italie , et les assassins à gages qui infestent même le séjour de Sa Sainteté , se sont formés en lisant la bible , ou s'ils ont appris leur métier dans les écoles d'enseignement mutuel ?

FIN DES NOTES.

TABLE.

P RÉFACE.	Page ij
O BSERVATIONS SUR L'UNITÉ RELIGIEUSE.	i
<i>PREMIÈRE PARTIE. Examen des moyens par lesquels on peut se flatter d'établir ou de conserver le système d'unité religieuse que M. de la Mennais réclame.</i>	8
Chapitre I. <i>De la voie d'enseignement.</i>	10
Chapitre II. <i>De la voie d'ignorance.</i>	14
Chapitre III. <i>De la voie de contrainte.</i>	33
<i>SECONDE PARTIE. Examen de l'influence du système de M. de la Mennais sur les progrès de la religion et sur le perfectionnement de l'espèce humaine.</i>	59
Chapitre I. <i>Influence sur les progrès du christianisme pratique.</i>	61
Chapitre II. <i>Influence sur les progrès de la religion considérée comme science.</i>	72

Chapitre III. <i>Influence sur les progrès des sciences et des arts.</i>	86
Chapitre IV. <i>Influence sur les progrès des institutions libérales et de la liberté.</i>	98
TROISIÈME PARTIE. <i>Que la Bible , reconnue comme une révélation divine , fournit toute l'unité désirable. Justification des protestans , qui ne reconnaissent pas d'autre règle de croyance.</i>	113
Chapitre I. <i>Qu'en prenant la Bible pour règle unique de leur croyance les protestans ne laissent pas d'être chrétiens. — Du reproche d'indifférence que M. de la Mennais leur adresse.</i>	115
Chapitre II. <i>Comparaison entre la Bible reçue comme règle de foi et les traditions romaines.</i>	147
CONCLUSION.	168
NOTES.	179



Fautes à corriger et changemens à faire.

Page.	Ligne.	<i>Au lieu de</i>	<i>lisez :</i>
7	3	perfectionnement de l'humanité	perfectionnement de l'espèce humaine.
8	17	déchu	deçu
17	18	donné	donné
23	25	der christlichen; Mo- ral	der christlichen Mo- ral
27	23	toutes sortes de mau- vaises œuvres	toutes sortes de cri- mes.
34	17	Les ariens à leur tour, devenus plus nom- breux.	Les ariens, à leur tour devenus plus nom- breux.
<i>Id.</i>	21	dirigé	dirigés
<i>Id.</i>	25	sévères	graves
38	15	ses déclamations	ces déclamations
39	5	dont on avait si adroi- tement fasciné leurs yeux.	dont on leur avait si adroitement fasciné les yeux
42	12	volontaire	impartial
<i>Id.</i>	16	ou	où
45	5	les moyens extérieurs que l'on prend	les moyens extérieurs que l'on met en usage.
59	5	DU GENRE HUMAIN	DE L'ESPÈCE HUMAINE
<i>Ibid.</i>	9	sont	soient
71	17	leurs effets	leur effet

Page.	Ligne.	<i>Au lieu de</i>	<i>lisez :</i>
95	24	les arts du dessin et de la musique	les arts du dessin et la musique
105	21	Ils perdraient ainsi la	Ils se priveraient ainsi de la
105	12	ruses	ruse
108	19	L'église, etc., a toujours à se justifier de ce qu'elle a commandé.	L'église, etc., demeure toujours obligée de justifier ce qu'une fois elle a commandé.
109	10	Il les redoute	Il le redoute
<i>Ibid.</i>	15	n'a point ce reproche à craindre	ne mérite point ce reproche
110	14	de la calomnier	de calomnier
112	11	que faut-il de plus à l'état.	que faut-il de plus à l'état ?
133	15	je pourrais	je pourrai
138	13	Il nous reste à signaler une autre erreur non moins grave de M. de la Mennais.	Il nous reste à repousser un autre reproche non moins grave que M. de la Mennais nous adresse.
140	13	de la croyance. Et la raison n'a plus à remplir que le rôle d'interprète ; et ce rôle, etc.	de la croyance ; et la raison n'a plus à remplir que le rôle d'interprète. Et ce rôle, etc.
197	1	Cette mesure terrible, dans	Cette mesure, terrible dans

Cet ouvrage se trouve :

A PARIS, chez J. J. PASCHOUD, libr., rue Mazarine, n.º 22.

A LONDRES, chez MM. TREUTTEL et WURTZ, 30
Soho-square.

A GENÈVE, } chez J. J. PASCHOUD.
 } chez MANGET et CHERBULIEZ.

A LAUSANNE, chez HIGNOU, libraire.

A STRASBOURG, chez TREUTTEL et WURTZ, libraires.

A LEIPZIG, chez TAUCHNITZ, libraire.

A HAMBOURG, chez PERTHES.

Et en général chez MM. les Pasteurs des Églises
réformées.

NISMES, CHEZ J. B. GUIBERT, IMPRIMEUR DU ROI.

